This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2223

P.P. N.83

3,000

Monsieur Paulin Limayrac

Hommage de l'auteur

[illegible] chef d'institution

Rainey près Paris, 20 octobre 1867

LE

TYRTÉE DU MOYEN AGE

Les formalités voulues ayant été remplies, tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de la griffe de l'auteur sera réputé contrefait, et les contrefacteurs ou débitants de contrefaçons seront poursuivis selon la rigueur des lois.

PARIS — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46

LE

TYRTÉE DU MOYEN AGE

OU

HISTOIRE DE BERTRAND DE BORN

VICOMTE D'HAUTEFORT

PAR

V. P. LAURENS

AUTEUR DU TABLEAU DE LA POÉSIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE DE FRANCE.

Pleraque Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui.
CATON L'ANCIEN.

PARIS

MAISON GEDALGE JEUNE

LIBRAIRIE ET PAPETERIE CLASSIQUES

A. ALEXANDRE, LIBRAIRE

RUE MALHER, 9, VIS-A-VIS DU LYCÉE CHARLEMAGNE

1863

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
NOV 1967
OF OXFORD
LIBRARY

LE

TYRTÉE DU MOYEN AGE

OU

HISTOIRE DE BERTRAND DE BORN

INTRODUCTION

Situation politique de la France au douzième siècle. — Coup d'œil sur les provinces méridionales. — Aquitaine, Limousin, Périgord, Quercy. — Première insurrection des seigneurs du Midi contre la domination anglaise.

Les descendants de Charlemagne avaient cessé en 987 de régner sur la France. Succombant sous les coups d'une noblesse imprudemment créée par eux, ils s'étaient laissé enlever un à un tous les fleurons de leur couronne; et cette vaste monarchie, dont les limites s'étendaient autrefois de l'Océan à la Theiss, de la mer du Nord à la mer Adriatique, avait été ré-

duite, par des empiétements successifs, à la ville et au comté de Laon. Un pareil abaissement était l'arrêt de mort de la dynastie royale. La race de Charlemagne avait rempli sa destinée : elle dut faire place à des mains capables de tenir le sceptre et possédant assez de puissance territoriale pour le faire respecter. Une famille nouvelle, que ses services éclatants signalaient à la reconnaissance des Français, ceignit le diadème. Le fondateur de cette troisième dynastie, Hugues Capet, était un des huit grands feudataires dont les possessions formaient sur le territoire français autant de principautés souveraines. En réunissant à la couronne le duché de France, il lui rendait un éclat depuis longtemps perdu. Et cependant, malgré cet agrandissement subit, le domaine royal restait très-limité. Hors de l'Ile de France et de l'Orléanais, la suzeraineté du roi était purement nominale. Les ducs de Normandie, de Bourgogne, de Bretagne et d'Aquitaine, maîtres absolus de vastes territoires, se considéraient comme les égaux du roi de Paris, pendant que les comtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse agitaient fièrement, au nord et au midi, leurs bannières indépendantes.

Mais le douzième siècle commence à peine que le

quatrième successeur de Hugues Capet, Louis VI, a vu le danger de laisser s'affermir ces arrogants vassaux. Le devoir de la royauté, selon lui, est de les absorber l'un après l'autre, si elle ne veut pas être absorbée par eux; et, dès lors, mettant en pratique cette politique adroite autant que prévoyante, il commence par étendre la main sur la plus belle, la plus riche de ces principautés indépendantes, en faisant épouser à son fils, Louis le Jeune, l'unique héritière du duché d'Aquitaine, la séduisante Éléonore. Dès ce moment, le domaine de la couronne s'étendit des rives de la Seine aux rives de l'Adour. Quel avenir brillant s'offrait à la nouvelle dynastie! Nul doute que, sans lutte, sans violence, la continuation d'une tactique si sage ne fût parvenue, par une série d'alliances habilement ménagées, à reconstituer peu à peu l'unité de la monarchie française. Mais l'imprudence d'un prince vint renverser ce bel échafaudage d'un plan admirablement conçu, et en retarder pour des siècles l'heureuse exécution. Les caractères d'Éléonore et de Louis VII étaient on ne peut plus antipathiques. La fille de l'Aquitaine, vive, enjouée, folâtre, ne pouvait se plaire dans l'intimité d'un roi aux habitudes austères, d'un roi taciturne,

chagrin et ennemi de tout plaisir bruyant. Détestant la chaîne qui la liait à ce prince, elle eut le tort de chercher dans les distractions mondaines un adoucissement à ses peines intérieures, et de là l'accusation de légèreté de mœurs qu'on s'est plu à déverser sans preuves sur cette princesse. Louis, mécontent, parlait déjà d'un divorce ; mais l'abbé Suger veillait aux intérêts de la France, et ses conseils dissuadèrent le monarque d'une rupture dont le sage ministre ne prévoyait que trop les fatales conséquences. Toutefois, s'il triompha sur ce point des désirs de son disciple, il ne réussit pas à le détourner de la deuxième croisade, regardée par le prince comme l'expiation nécessaire de l'affreux massacre de Vitry. En Palestine, le mal s'envenima. Louis VII, de plus en plus offensé des allures libres de sa femme, revint en Europe, la haine dans le cœur; et un concile assemblé à Beaugency apprit bientôt à la France que la belle duchesse d'Aquitaine n'était plus sa souveraine. Éléonore se vengea cruellement en offrant à Henri, fils de Geoffroy Plantagenet [1], comte d'Anjou, sa main et les riches

1. L'habitude qu'avait Geoffroy, comte d'Anjou, de porter à son chapeau une branche de genêt fleuri, fit donner à sa famille le surnom de *Plantagenêt*, qu'elle conserva sur le trône d'Angleterre.

provinces qu'elle avait naguère apportées en dot à Louis VII, et qui facilitèrent à son second époux l'avénement au trône d'Angleterre. Ainsi la jalousie soupçonneuse du fils défit l'œuvre patiente et habile du père, et valut à la France cette rivalité avec l'Angleterre qui s'est perpétuée à travers les siècles jusqu'à nos jours.

Les barons aquitains accueillirent d'abord sans peine ce changement de domination : ils espéraient beaucoup plus de liberté d'un prince obligé de franchir les mers, pour venir dans ses provinces nouvelles, que d'un roi qui n'avait qu'à traverser la Loire. C'était la deuxième fois qu'ils échappaient à la domination française. Écrasés par le talon de fer de Pépin et de Charlemagne, voyant leurs campagnes dévastées, leurs cités réduites en cendres, ils avaient un moment courbé la tête sous le joug, après les sanglants revers de leurs ducs bien-aimés Hunauld et Waïfre [1]. Mais quand leur pays fut passé aux mains faibles et inhabiles de Charles le Chauve, les vieux souvenirs de

1. Hunauld et son fils Waïfre, derniers ducs d'Aquitaine, de la race de Caribert, frère de Dagobert Ier, luttèrent avec un acharnement implacable contre Pépin le Bref et Charlemagne, auxquels ils ne pardonnaient pas d'avoir dépouillé leur famille de la royauté.

patrie et de liberté se réveillèrent; un cri général d'indépendance parcourut les rives de la Garonne; à ce cri, répété par tous les échos des manoirs, les lances de l'Aquitaine forcèrent les soldats du roi de France à regagner la Loire, et les barons armés choisirent pour duc héréditaire un enfant même du pays, le vaillant Rainulphe Ier, fils de Bernard, marquis de Gothie[1] et comte de Poitiers. Or, c'est la dernière héritière de ce Rainulphe, c'est la petite-fille du célèbre troubadour Guillaume IX que nous trouvons, à l'époque qui nous occupe, répudiée par le roi de France et épousée par Henri II, roi d'Angleterre.

Telle était, au milieu du douzième siècle, la situation politique de l'*Aquitaine*, depuis longtemps inséparable du Poitou. Examinons ce qui se passait dans les provinces limitrophes.

Le *Limousin*, étroitement uni à l'Aquitaine dont il dépendait, en subissait invariablement les destinées : ce pays, où le christianisme avait eu une peine

1. Ataulph, roi des Wisigoths de Toulouse, avait voulu imposer le nom de Gothie à tout le pays au sud de la Loire; mais la domination des Wisigoths en France fut de trop courte durée; le nom de Gothie ne resta qu'à la Septimanie et à la partie occidentale de l'Aquitaine, et encore tomba-t-il bientôt en désuétude.

infinie à triompher des coutumes païennes[1], était gouverné par des vicomtes, vassaux des puissants successeurs de Rainulphe. Limoges, où ils faisaient leur résidence, offrait, à cette époque, l'image la plus saisissante et la plus fidèle de cette société féodale si morcelée et si bizarre. On eût dit une pyramide partagée en trois villes distinctes : le *Château*, appartenant aux vicomtes; la *Cité*, érigée en commune, et le *pont de Saint-Martial*, dépendant de l'abbaye de ce nom. Chacune de ces villes, se méfiant de sa voisine, se couvrait contre elle de remparts et de tours; le sommet du terrain était occupé par le château, le milieu par la cité, et la base par le pont de Saint-Martial qui se réfléchissait dans les eaux

1. Parmi ces coutumes profanes, il y en avait une particulièrement chère aux populations du Limousin, c'était celle de danser dans les églises au milieu des cérémonies les plus saintes. Ainsi, à la fête de saint Martial, hommes et femmes se prenaient par la main à la fin de chaque psaume, et dansaient une ronde devant l'autel en chantant ces paroles : « *Saint Martial, priez pour nous; nous danserons pour vous.* » En dépit des remontrances incessantes du clergé, cet usage bizarre se perpétua pendant des siècles jusque vers le règne d'Henri IV, car le concile de Narbonne tenu en 1551 se vit obligé d'interdire de nouveau, sous les peines les plus sévères, ces danses sacriléges, condamnées déjà mille ans auparavant, en 586, par le concile de Tolède.

vertes de la Vienne. Cette place, dont la topographie ne saurait être trop minutieusement décrite, voyait flotter sur ses murs la bannière du vicomte Adhémar V, lorsqu'elle devint le théâtre d'événements célèbres dans la vie de Bertrand de Born.

Le *Périgord*, situé sur les frontières de l'Aquitaine et de la France, et exposé, par conséquent, plus qu'aucune autre province aux invasions des hommes du Nord, avait eu de bonne heure des suzerains indépendants. Sentant le besoin de donner à cette contrée un gouvernement local, capable de montrer une vigilance active et une résistance énergique, Guillaume Ier, duc d'Aquitaine, avait détaché, au neuvième siècle, la Marche et le Périgord de ses vastes possessions, et les avait érigées en comté en faveur de Boson Ier dit le Vieux, petit-fils de Roger, vicomte de Limoges. Boson Ier eut trois enfants, Élie, Aldebert et Boson II. Le Périgord échut au premier; mais comme il mourut sans postérité, cet apanage passa à son frère Aldebert, qui devait à sa bravoure militaire le surnom de Talleyrand (*Taille rangs*), et qui devint la tige de cette célèbre maison. Rendu plus ambitieux encore par cet agrandissement inespéré, Aldebert voulut usurper le titre de comte de Poitiers; et comme Hugues Capet, appre-

nant son agression injuste, lui écrivait : « Qui t'a fait comte? » le fier baron lui répondit avec le même laconisme hautain : « Qui t'a fait roi? » Cette ambition le perdit. Le premier des Talleyrand périt au siége même de Poitiers, laissant un fils tout jeune, nommé Bernard. Profitant de la minorité de son neveu, Boson II, comte de la Marche, s'empare du Périgord ; mais il meurt empoisonné par sa femme ; et un enfant également en bas âge, Élie II, est appelé à recueillir sa succession. A cette nouvelle, le duc d'Aquitaine, Guillaume Fier-à-bras, entre à Périgueux, se déclare protecteur et tuteur des deux orphelins, et assure à chacun d'eux l'héritage qui lui revient de droit : le Périgord à Bernard, la Marche à Élie II. Depuis ce moment, le comté de Périgord resta dans la maison de Talleyrand. Il existait en 1160 deux frères de ce nom : l'un était vicomte de Montignac, et l'autre, comte de Périgord. Ce dernier faisait sa résidence à Périgueux. Cette ville, à laquelle la domination romaine avait donné une haute importance, était loin de ressembler alors à celle qu'on voit aujourd'hui. Baigné par les eaux transparentes que l'Isle verse dans la Dordogne, le vieux Périgueux du douzième siècle se partageait en deux villes entièrement distinctes. La première, dite

le *Puy-Saint-Front*, s'élevait en amphithéâtre sur la pente d'une colline escarpée. Elle était coupée par des rues sombres, étroites, tortueuses, où l'on eût dit que le soleil ne faisait jamais pénétrer ses rayons. Du milieu de ses noirs pignons, on voyait s'élancer majestueusement vers les cieux les nombreuses colonilles percées à jour de la basilique romane de Saint-Front, monument unique en France, et qui offre plus d'une remarquable analogie avec Sainte-Sophie de Constantinople. Les bourgeois de Puy-Saint-Front avaient de bonne heure racheté leur liberté et formé une de ces puissantes associations qui prenaient le nom de *communes*. De solides remparts, flanqués de fortifications plus solides encore, et dont la tour Mataguerre peut nous donner une idée, les mettaient à l'abri de la tyrannie féodale. La seconde ville, propriété des comtes de Périgord, se dessinait dans le vallon et portait le nom de *Cité*. Elle était, comme sa voisine, entourée de formidables murailles avec de grosses tours, dont la plus étonnante par sa masse, celle de Vésone, fait encore aujourd'hui, quoique en partie détruite, l'admiration de tous.

Deux puissantes cités, séparées seulement par un étroit passage, ne pouvaient vivre sans défiance; aussi

les alertes étaient continuelles, et ces alertes avaient engendré une haine profonde. Les timides et prudents bourgeois regardaient le comte de Périgord comme un lion rugissant, rôdant autour de leurs murs, en quête d'une proie; et les Talleyrand, de leur côté, ne voyaient dans ces porteurs de chaperon que des renards suspects dont ils étaient destinés tôt ou tard à enfumer le terrier [1].

Le Puy-Saint-Front de Périgueux n'était pas la seule ville de la contrée qui eût alors des franchises municipales. Un grand nombre d'autres cités du Périgord, profitant de la détresse des barons, obligés de se procurer de l'argent à tout prix pour la croisade, avaient obtenu d'eux des chartes d'affranchissement, et s'étaient érigées en communes. Puis, comme isolées les unes des autres, elles fussent infailliblement retombées au pouvoir des barons, ou eussent eu du moins considérablement à souffrir des luttes continuelles de ces turbulents seigneurs, beaucoup d'entre elles avaient formé une sorte de confédération ou ligue défensive. De ce nombre étaient la Roche-Chalais, Montignac,

1. Cette description de la ville de Périgueux au douzième siècle est en grande partie tirée de l'ouvrage de M. Mary-Lafon, dont nous avons parlé dans notre préface.

Excideuil, Brantôme, Bourdeilles, Saint-Astier, Nontron, Mucidan, toutes obéissant aveuglément aux décisions de la commune de Périgueux, toutes déployant leurs bannières et mettant flamberge au vent au premier signal donné par les consuls de Puy-Saint-Front. Un homme comme Bertrand de Born ne pouvait manquer de tirer parti d'une pareille situation.

Une province voisine du Périgord, le *Quercy*, devait, à cette époque, une partie de sa célébrité à une tradition religieuse que les siècles n'ont pu affaiblir. Un vallon encaissé entre deux rochers, à l'aspect horrible et sauvage, dans un lieu aride et désert, avait le privilége d'attirer en foule les pèlerins de la France méridionale. Ce lieu, qu'autrefois le voyageur n'osait aborder qu'en tremblant, avait au premier siècle de l'ère chrétienne reçu le nom de Roc-Amadour; et voici, d'après la légende, dans quelles circonstances. Après la mort de la Vierge Marie, le vieux Zachée, celui-là même que l'Évangile nous représente grimpant au haut d'un arbre pour mieux voir le Sauveur, Zachée quitta la Judée avec sa femme, sainte Véronique, et, franchissant le détroit de Gadès, vint aborder aux rivages de l'Aquitaine. Là, assailli par des épreuves cruelles, en butte aux tracasseries des hommes, et

bientôt privé de sa femme, son unique consolation, Zachée résolut de fuir toute société : s'enfonçant dans les forêts du Quercy, il fixa sa retraite dans l'horrible vallon arrosé par l'Alzou, que dominaient des rocs d'une hauteur épouvantable, et ce repaire de bêtes féroces fut sanctifié par les prières du serviteur de Dieu.

Deux oratoires, dédiés, l'un à Marie, l'autre aux douze Apôtres, s'élevèrent par ses soins sur ces cimes presque inaccessibles, où conduisent encore aujourd'hui deux cents escaliers de pierre que les pèlerins gravissent à genoux. Dès ce moment Zachée ne fut plus désigné dans le pays que sous le nom d'*Amadour*, c'est-à-dire d'*Amateur de la solitude*, *Amator solitudinis*. Le bruit de ses vertus, les guérisons nombreuses qu'il opéra de son vivant attirèrent bientôt autour de lui plusieurs de ces enfants des Gaules que les superstitions druidiques[1] tenaient enchaînés au paganisme.

1. Il y peu de contrées où les croyances celtiques aient été plus difficiles à extirper que dans le Quercy. Il n'est pas rare d'y rencontrer de ces pierres appelées *dolmens*, qui servaient autrefois aux sacrifices humains des druides. Le peuple leur a longtemps attribué une vertu surnaturelle. Sur la fin du dix-septième siècle, un évêque de Cahors fut obligé de faire briser en mille morceaux un caillou

Ils ouvrirent les yeux à la lumière, et au-dessous des deux églises de Notre-Dame et des Apôtres, ils bâtirent un petit bourg qui prit le nom de Roc-Amadour. C'est sous le seuil même de la première de ces églises que Zachée, ou, si l'on veut, Amadour, fut enseveli.

Or, à l'époque où Henri II, fier de son mariage avec Éléonore de Guyenne, et cherchant à faire valoir de prétendus droits de cette princesse sur le comté de Toulouse, envahissait le Quercy, s'emparait de Moissac par la force et de Cahors par ruse, une nouvelle extraordinaire vint frapper ses oreilles. Un des principaux habitants de Roc-Amadour, comme poussé par une inspiration divine, avait demandé à être enseveli sur le seuil de l'église Notre-Dame. Comme on creusait la tombe, on découvrit le corps de saint Amadour encore entier et dans un état de conservation parfaite.

Le roi d'Angleterre, averti du prodige, accourt aussitôt avec un fort détachement de troupes, se prosterne devant les bienheureuses reliques, et, pour obtenir de la protection du saint la réussite de ses

d'une grandeur prodigieuse, planté sur un grand chemin, parce que, à certains jours de l'année, le peuple venait avec respect le couvrir de fleurs et l'oindre en cachette.

belliqueux projets, il couvre le corps vénéré de riches lames d'argent. La suite de cette histoire nous montrera ce que Bertrand de Born et le fils de Henri II firent de ce présent magnifique.

Après cet acte de piété, le roi d'Angleterre, confiant dans l'intercession du bienheureux Amadour, comme si les élus de Dieu n'avaient pas d'autre mission que celle de favoriser les basses convoitises de l'humanité, se porta rapidement sur Toulouse dont il poussa le siége avec vigueur (1160). Mais le roi de France Louis VII l'avait prévenu : il s'était jeté dans la place pour défendre son beau-frère Raymond V, et au bout de trois mois d'efforts inutiles, Henri II, obligé de lever le siége, déclarait, pour pallier son échec, qu'il se retirait par respect pour son suzerain enfermé dans la ville.

Néanmoins, cet insuccès lui pesait sur le cœur. Aussi, trois ans après, une seconde armée anglaise envahit-elle le Languedoc. Presque uniquement composée de ces soldats mercenaires que, sous le nom de *Brabançons, routiers* et *cottereaux*[1], Henri II avait pris à

1. Les *Brabançons*, dénomination générale sous laquelle étaient connus des aventuriers de tous les pays, mais principalement du Brabant, de la Biscaye et du Béarn. Ces mêmes bandes portaient encore

sa solde, cette armée brûla, ravagea tout sur son passage, égorgeant les habitants paisibles, pillant les églises comme les châteaux. Une bande de ces brigands poussa ses ravages jusque dans le Rouergue et s'empara du château de Peyrusse; mais ils en furent bientôt chassés par Cornély et Médicis[1], qui s'empressèrent de remettre cette place au comte de Rodez, Hugues II. Le vaillant Hugues était digne de cette confiance; car, pendant tout le cours de cet année désas-

le nom de *cottereaux*, parce qu'elles étaient armées de couteaux ou dagues. En outre, comme la plupart des mercenaires qui les composaient étaient des gens de labour, des serfs habitués à rompre la glèbe, *ruptuarii*, on les appelait aussi *romptiers* ou *routiers*, dont on a fait le mot *roturier*.

1. Quelques écrivains ont cru trouver dans les Médicis de Peyrusse la tige des Médicis de Florence. Si cela était réellement, le Rouergue ne gagnerait pas une médiocre illustration à avoir servi de berceau à cette puissante famille de négociants littérateurs, dont le sang a coulé dans les veines de tous les rois de l'Europe. « Parmi les mausolées du cimetière de Peyrusse, il en est un, dit l'abbé d'Expilly, où l'on voit une mitre, une crosse et les armes des Médicis. Il existe d'anciens actes prouvant qu'il y avait à Peyrusse cinq consuls, tous gentilshommes, et que le premier portait le nom de Médicis, ce qui fait présumer que les derniers grands ducs de Toscane de la maison de Médicis auraient bien pu tirer leur origine de cette ville. »

(*Dictionnaire historique de la France.*)

treuse, il sut si énergiquement préserver son pays des dévastations commises par les Anglais, que l'évêque de Rodez, Pierre, dans une lettre écrite au roi de France Louis VII, lui décernait le glorieux surnom de *Père de la patrie*. Refoulé par ce bras héroïque, le flot de l'invasion retomba pesamment sur Toulouse, et cette fois Raymond V dut subir la loi du vainqueur : il s'humilia, et, pour conserver l'héritage de ses pères, il promit foi et hommage au roi d'Angleterre. A cette nouvelle, les barons aquitains, effrayés du progrès de cette domination anglaise, acceptée d'abord avec tant d'indifférence, songent à secouer un joug qui menace de devenir pesant. La violation des cou tumes de leur pays par des ordonnances rédigées e n langue d'oïl leur met les armes à la main.

Aymeri de Lusignan, Audebert, comte de la Marche et le seigneur d'Angoulême, Guillaume Taillefer, sont à la tête des révoltés. Mais Henri tint tête à tous. Poursuivie de château en château, l'insurrection est écrasée dans sa dernière retraite; la domination anglaise prend racine sur les rives de la Garonne, et Henri quitte le pays pacifié, laissant le gouvernement à sa femme Éléonore et au comte de Salisbury (1167).

C'est au milieu de circonstances si nouvelles que croissait, pour le malheur de la maison royale d'Angleterre, le héros dont nous allons retracer l'histoire, héros qui prit aux événements issus de ces discordes une si large part comme témoin et comme acteur.

CHAPITRE PREMIER

Les sires de Born et d'Hautefort. — Gouffier le Grand et le Lion. — Alliance des deux familles de Born et de Lastours. — Naissance de Bertrand et de Constantin de Born. — Mort prématurée de leur mère. — Le jeune Bertrand au monastère de Dalon, puis à la cour d'un seigneur du Poitou. — Mariage de Constantin avec Agnès de Lastours, héritière d'Hautefort. — Mort du chevalier Itier de Born.

A l'extrême frontière du Périgord et du Limousin, au milieu d'une plaine couverte d'une riche végétation, se dresse en forme de pic une colline longue, étroite, de cent mètres d'élévation, que deux ruisseaux, l'Eau Lourde et la Beuge, enveloppent de trois côtés avant de se réunir au-dessous de Saint-Agnan. Le sommet de cette colline, dont les flancs calcaires sont coupés par de larges allées de rosiers serpentant les unes au-dessus des autres, est couronné par

une belle futaie formant un parc impénétrable aux rayons du soleil. A l'une des extrémités de ce parc s'élève, pareil à une redoutable citadelle, un vaste château flanqué du côté nord de deux immenses pavillons carrés, tandis que deux grosses tours rondes surmontées de clochetons encadrent la façade du midi. C'est Hautefort. Au moyen âge, ce château présentait l'aspect d'un vaste quadrilatère, dont chaque angle était défendu par une tour crénelée. Sa façade seule, formant une irrégularité, s'avançait en forme de triangle jusqu'à une grosse tour ronde qui semblait enfoncée sur le bord septentrional du plateau comme pour retenir tout l'édifice. A mi-côte, le bourg d'Hautefort était venu se blottir dans un pli du terrain sur le versant du nord et sur celui de l'est. Un sentier très-étroit séparait seul du château le bourg échelonné contre la colline. Isolée de trois côtés par de hautes et épaisses murailles bâties sur le roc, cette citadelle n'était attaquable que du côté de l'ouest, où se trouvait, comme aujourd'hui, la porte principale[1].

1. On en aperçoit encore un débris incrusté dans les constructions modernes : c'est avec la *porte de secours*, située sur la façade opposée, la seule construction encore visible de l'ancien château, aujourd'hui complétement rajeuni.

Un fossé de dix mètres de largeur avec pont-levis défendu par deux tourelles en protégeait l'entrée.

En s'avançant vers le nord, à deux lieues de l'imposante forteresse, dans un pays boisé, sauvage et solitaire, au centre d'une immense forêt aujourd'hui en partie défrichée et convertie en plaine, on trouvait au douzième siècle un autre manoir à jamais détruit, appelé le château de Born. A l'ombre de ses tourelles, un village s'était élevé qui avait pris le nom de la demeure féodale. La forêt était bordée d'un côté par un magnifique étang de plus d'une lieue de circuit; et cet étang, un ruisseau rapide, le Mureau, le traversait dans toute sa longueur pour aller se perdre dans le Dalon, qui se jette lui-même dans l'Auvezère. C'est au milieu de ce frais et agreste paysage qu'habitait la famille de Born [1]. Les sires de Born n'étaient que de simples

1. Plusieurs écrivains ont cru que Bertrand de Born était né au château d'Hautefort. Pour se convaincre de leur erreur, il suffit de remarquer que depuis 987, au moins, jusqu'en 1165, le château d'Hautefort resta occupé uniquement par une autre famille, celle de Lastours, comme le prouvent les Cartulaires de l'abbaye de Dalon, la Chronique du moine Geoffroy et les Généalogies du père Anselme. De plus, bien avant l'an 1114, il existait, comme aujourd'hui, non loin d'Hautefort, un village de Born, une forêt de Born, un étang de Born, et tout cela formait, avec les bourgs de Salagnac, de Nes-

chevaliers, et cependant les vertus héréditaires dans leur famille, une probité à toute épreuve, une rude franchise, une austère loyauté, jointes à toute l'énergie de caractères fortement trempés, leur donnaient sur la noblesse du pays une influence qui semblait incompatible avec leur rang. Mais de toutes les grandes maisons du Périgord et du Limousin, aucune n'appréciait mieux leur caractère chevaleresque que les seigneurs de la belle vicomté d'Hautefort, suzerains de mille vassaux.

Le château d'Hautefort était depuis des siècles la propriété des Lastours, maison puissante et célèbre, dont les chefs prenaient le titre de seigneurs de Lastours, de Terrasson et d'Hautefort. Le premier de cette famille dont nos annales fassent mention est Gui le Noir, contemporain de Hugues Capet. Il fit construire vers l'an 1000 le château de Pompadour pour résister aux in-

poux et quelques autres, le patrimoine d'un seigneur de Born. Il est évident que ce seigneur, que l'on trouve mêlé à tous les petits événements de ces localités, habitait dans les environs un château distinct de celui d'Hautefort. La logique s'accorde ici avec les traditions locales, pour démontrer que ce fut dans ce château de la famille de Born, et non à Hautefort, occupé par les Lastours seuls jusqu'en 1165, que naquit, en 1145, l'illustre troubadour dont nous écrivons l'histoire.

cursions du vicomte de Ségur, et brûla Jarduna, en Périgord, parce que le seigneur de ce château, par une allusion maligne à la couleur noire de son teint, l'avait en plaisantant appelé *figure de forgeron*[1]. Une vieille chronique met ce Gui au rang des princes du Limousin, c'est-à-dire dans la classe de ces anciens propriétaires d'alleux, libres de tout vasselage, et qui au droit de haute et basse justice joignaient celui de battre monnaie et même de conférer la noblesse[2]. Son arrrière-petit-fils, Gouffier le Grand, reçut

1. Illo tempore Guido de Turribus qui cognominatus est Niger, inter principes Lemovicini climatis probitatis titulo clarebat... Guido qui Petragorici auxilio comitis oppidum de Pompadour contre vicecomitem de Segur construxit, super castrum de Lastours, de Terrasson et de Altefort principatum habuisse narratur. Hic in Petragorico Jarduna igne cremavit, eo quod possessor ejusdem castri eum similem fabri cachinnando vocaverit.

(*Chronica Gaufridi prioris Vosiensis.*)

2. Nous avons des preuves que dans les onzième, douzième et treizième siècles, les plus puissants seigneurs de la féodalité s'attribuaient le privilége d'anoblir ceux de leurs vassaux dont ils voulaient récompenser les services ou les talents. Cette cérémonie se faisait en donnant le ceinturon militaire, dont les cordons de nos ordres modernes sont un dernier vestige. Mais les rois ne tardèrent pas à être jaloux d'une si belle prérogative, et déclarèrent pour la première fois, en 1294, qu'ils ne regarderaient désormais comme nobles que ceux de leurs sujets qui auraient reçu, soit de leur main ou de la main de leurs

OXFORD TAYLOR INST.

en partage les seigneuries d'Hautefort et de Lastours, pendant que ses deux frères héritaient, l'un de Pompadour, l'autre de Terrasson. Homme religieux, cœur ardent et intrépide, Gouffier de Lastours n'eut pas plutôt entendu la voix du pontife Urbain II, qu'il quitta sa famille, ses campagnes, son château d'Hautefort, pour courir à la défense des Lieux saints. Il fut un des héros de la première croisade; on le vit monter le premier à l'assaut de la ville de Marrah, près d'Antioche,

ancêtres, soit avec leur permission, le ceinturon ou l'épée de chevalier. La terre de Lastours portait le titre de première baronnie du Limousin. Un proverbe, qui, à travers les siècles, s'est conservé dans la mémoire des habitants du pays, et que nous avons appris nous-même de leur bouche, classe ainsi les plus puissantes familles de cette province :

Lastours noublesso,
Descars richesso,
Poumpadour poumpo,
Ventadour vento,
Et Chateauniaud
Lou craint pas tout un yaud.

Les armes de Lastours étaient d'azur semé de fleurs de lis d'or à trois tours d'argent brochantes. — Celles de Born étaient d'azur, à une levrette d'argent passant. — Hautefort avait l'écu en bannière, et portait d'or à trois forces de sable posées en pal. Le cri de guerre était : *Altus et fortis;* et la devise : *Force ne peut vaincre peine.* La maison de Descars était moins fière de ses richesses que de sa belle devise : *Fay ce que doy, arrive que pourra.*

et c'est encore par la brèche qu'il pénétra dans les rues de Jérusalem, ayant à ses côtés son frère Gui III qui mourut après la victoire. On raconte de lui un fait presque merveilleux et qui rappelle l'histoire d'Androclès. Un jour, en parcourant les brûlantes campagnes de la Judée, il entend au loin des rugissements épouvantables. Il approche avec son intrépidité ordinaire et aperçoit un malheureux lion enlacé par un serpent monstrueux. Sans calculer le péril, et ne suivant que l'impulsion de son cœur, il fond sur le reptile, le terrasse et délivre le lion. Chose admirable ! le redoutable quadrupède, plein de reconnaissance, se met à suivre partout, comme un véritable lévrier, son libérateur, et lui rend des services signalés, renversant dans les combats les adversaires du chevalier, ou bien lui procurant à la chasse du gibier en abondance. Au moment où Gouffier partit de la Terre sainte, le fidèle animal ne voulut pas le quitter ; et, comme les marins, craignant un compagnon si redoutable, refusaient de le recevoir à bord du vaisseau, il se mit à suivre son maître à la nage, jusqu'à ce qu'il mourût épuisé de fatigue, en attachant sur lui un long et douloureux regard [1].

1. Accidit una die quod rugitum cujusdam leonis à serpente cir-

Lorsque Gouffier revit les rives de la Dordogne, le chevalier Itier de Born, à la loyauté duquel il avait confié pendant son absence la sauvegarde de ses intérêts, devint l'hôte, le commensal et l'ami de l'héroïque seigneur. Pas de fêtes, pas de réjouissances, pas de parties de chasse auxquelles il ne fût convié. Le jour où Gouffier, de concert avec son frère Géraud, eut la pieuse pensée d'établir un monastère au centre du pays boisé qui s'étend au nord d'Hautefort, Itier fut un des témoins qu'il choisit et qui signa avec lui la charte de fondation (1114) [1]. Ce devait être

cumligari audivit (Gulpherius de Turribus) et audacter accedens leonem liberat. Qui, quod admirabile dictu est, memor accepti beneficii, eum sequitur sicut unus leporarius, qui, quandiù fuit in terra illa, nunquam recedens multa commoda illi tulit, tam in venationibus quam in bellis : dabat carnes venaticas abundanter et adversarium domini sui cursu velocissimo prosternebat; et dùm rediret, leo ipsum dimittere noluit, sed nautis ipsum in navi nolentibus recipere, ut pote animal crudele, secutus est dominum natando, donec labore quievit.

(*Chronica Gaufridi monachi.*)

1. Fundatur anno Domini 1114, Indictione 7, Epacta 12, Eustorgio episcopo Lemovicensi, regnante Ludovico rege Francorum, Ademaro vicecomite; dominus Geraldus de Salis eremium quod ab hominibus Dalonium dicebatur expetiit atque ad servitium Dei quosdam de fratribus suis ibidem constituit. Geraldus si quidem de Turribus et Golferius frater ejus eremii illius dominium jure hereditario posside-

cette célèbre abbaye de Dalon, ainsi appelée du ruisseau qui l'arrose, et où nous aurons plus d'une fois l'occasion de conduire le lecteur dans le cours de ce récit. Enfin, voulant s'attacher par les liens du sang un gentilhomme, dont le caractère et la personne lui inspiraient tant de sympathie, Gouffier de Lastours alla au-devant de ses vœux secrets, en lui accordant la main de la noble enfant qui faisait la joie de sa vieillesse. Cette union, faite pour cimenter l'amitié de deux familles si dignes l'une de l'autre, ne pouvait qu'être heureuse. Sous la rude enveloppe de ses manières, Itier de Born cachait une âme noble et droite, et jamais celle qu'il fut si fier d'appeler sa compagne ne vit s'élever un nuage entre elle et son époux. Deux enfants comblèrent leurs vœux; mais la joie que causa au chevalier la naissance de Bertrand et de Constantin et le bonheur qu'il éprouvait à les voir grandir sous ses yeux furent tristement compensés par la perte de celle qui embellissait son

bant. In nemore quod vulgo Dalonium nuncupatur..... Testes dominus Eustorgius, Lemovicencis episcopus, Helias de Aienno, *Iterius de Born*, Petrus de Campaniis, Sicardus Rasa, Gaufridus et Geraldus de Tellol. (*Cartulaires de l'abbaye de Dalon.* — Manuscrits de Gaignière, 200e volume.)

existence. Peu d'années après son mariage, la châtelaine de Born succomba à une courte maladie. Bertrand avait alors six ans, Constantin entrait à peine dans sa cinquième année. La mort de celle qui nous aime le mieux influa sensiblement sur l'avenir des deux enfants. Seule elle aurait pu trouver le secret de ces antipathies qui se révélaient déjà chez les deux frères, seule elle aurait pu trouver les moyens d'en triompher. Bertrand et Constantin avaient, en effet, manifesté de bonne heure les instincts les plus opposés. Le premier, au cœur ardent, généreux et hardi, se montrait, malgré ses emportements, franc, courtois, expansif; le second, dur, impérieux, en même temps que froid, calme, dissimulé, avait la conscience de son infériorité intellectuelle et morale, et son caractère hautain, astucieux et fourbe suscitait à son frère aîné mille tracasseries qui, en provoquant des tempêtes paternelles, aigrissaient Bertrand contre lui. Les caresses, les tendres insinuations d'une mère fussent peut-être parvenues à étouffer dans leur germe ces funestes colères, qui se trahissaient jusque dans les moindres jeux. Mais que pouvait Itier de Born? Rudoyer et punir, quand les disputes devenaient trop vives, ce n'était pas là corriger. Aussi, sentant bien

vite son impuissance, et voulant à tout prix empêcher cette antipathie naissante de dégénérer en aversion, il résolut de séparer les deux frères.

A peine Bertrand eut-il accompli sa neuvième année, que son père l'envoya faire son éducation religieuse et classique au monastère de Dalon, situé dans le voisinage de leur demeure, et dont les religieux suivaient la règle de Cîteaux. Grande fut la joie des bons pères quand ils virent arriver dans leur couvent cet enfant à l'œil intelligent et vif, au teint animé, à la voix brève et sonore comme un timbre éclatant. Grand fut aussi l'étonnement naïf du jeune Bertrand à l'aspect de ce cloître majestueux et sombre, de ces cellules, dont le seul ornement était l'image vénérée du Rédempteur des hommes, de ces jardins peuplés de travailleurs muets. Les pieux cénobites étaient, pour la plupart, des esprits cultivés, dont la profonde érudition n'excluait pas cette heureuse facilité, cette verve poétique, qui mérita à plusieurs d'entre eux un rang honorable parmi les troubadours du douzième siècle. Auprès de ces sages mentors, Bertrand eut bientôt oublié, chose trop fréquente à son âge, et son père triste, peu expansif, et son frère indolent, et le château de Born aux noires murailles, et le cours si-

nueux du Mureau. Pendant cinq ans, les soins des vénérables religieux furent prodigués à ce jeune homme, dont ils avaient deviné les sentiments élevés, et dont le caractère énergique avait séduit l'abbé Roger, supérieur de l'abbaye. Pendant cinq ans aussi l'enfant, qui ne voyait plus son père qu'à de courts intervalles, se prit d'une affection vraie et profonde pour ces compagnons de ses travaux et de ses délassements.

Il fallut cependant se séparer de ces amis dévoués. Bertrand n'était pas destiné à la vie du cloître. A peine eut-il atteint sa quatorzième année, qu'il dut dire adieu à ces corridors sombres, à ces têtes vénérées, dans lesquelles il avait trouvé tant d'indulgence, à cette église où *le Dieu qui réjouit la jeunesse* s'était donné à lui pour la première fois, où son cœur s'était ouvert à de si douces aspirations. Adieu le silence, adieu le recueillement, adieu la vie calme; le cliquetis des armes, les fanfares, les sons du cor, voilà ce qui désormais le fera tressaillir; les épaisses murailles d'un donjon, voilà ce qui désormais abritera sa bouillante jeunesse. C'est que Bertrand est appelé à devenir chevalier, et que, pour arriver à ce titre si envié, il ne lui suffit pas d'être noble de naissance, il lui faut

prouver aussi qu'il est noble de cœur. Son éducation guerrière va commencer. Après quelques semaines passées au toit paternel, dont il avait été si longtemps absent, Bertrand est un jour appelé dans la chambre de son père. Là l'austère vieillard, qui avait toute sa vie personnifié la loyauté, lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme : « Bertrand, te voici » arrivé à l'âge où tout fils de gentilhomme doit con- » naître ses devoirs. Ces devoirs sont multiples et sa- » crés : tu vas en faire l'apprentissage. Ton bonheur à » venir exige que tu te sépares encore de moi. Je t'en- » voie à un de mes frères d'armes, à un ami dévoué, » qui m'a promis de te traiter comme son propre en- » fant. A lui, mon fils, après Dieu et après ton père, » tu devras toute ta vie honneur et reconnaissance; » à lui tu devras fidélité dans la mauvaise comme » dans la bonne fortune. Souviens-toi de tes ancêtres, » et ne forligne pas. N'oublie pas que j'aimerais mieux » te voir mort à mes pieds qu'entaché de félonie... Et » maintenant, mon fils, reçois avec mes vœux la béné- » diction paternelle. Que Dieu t'accorde la force de » Roland, la piété de Godefroi, la vaillance de Tan- » crède, et que ta sainte mère, qui t'aima tant sur » cette terre, veille sur toi du haut du ciel. »

A ces mots, le sire de Born embrassa son fils avec un calme plus apparent que réel, et, après avoir suspendu à sa ceinture une bourse précieuse garnie de pièces d'or, il le confia à un serviteur éprouvé. Celui-ci conduisit son jeune seigneur dans la cour du château où l'attendait un palefroi. Bertrand sauta sur le noble coursier, et, suivi de l'écuyer fidèle, il prit la route du Poitou.

Quelques jours de marche le conduisirent à sa nouvelle résidence. Reçu à bras ouverts par le compagnon d'armes de son père et par la comtesse son épouse, Bertrand, ce jour-là même, prit rang parmi les pages de la noble châtelaine. Ces fonctions, qui lui faisaient de doux loisirs, lui permirent de cultiver ce goût de la poésie qu'il avait puisé au cloître de Dalon. Aussi n'était-il pas rare d'ouïr tout à coup au milieu du silencieux manoir la voix fraîche et sonore du jeune page, chantant sur la citole quelque lai touchant ou quelque sirvente guerrier. C'était surtout les jours de réunion brillante que le châtelain aimait à l'entendre improviser d'harmonieux couplets devant un cercle de dames et de barons.

La petite réputation que lui valut ce talent aimable de la gaie science et son étonnante habileté dans tous

les exercices du corps le firent désigner à l'âge de dix-huit ans pour le grade d'écuyer. Le jour où il devait *être mis hors de page*, Bertrand, conduit à l'autel, reçut des mains du prêtre une épée et une ceinture bénites, symboles de vaillance et de chasteté. Dès ce moment, il fut admis dans l'intimité de son seigneur. Avoir soin des chevaux, de l'armure du comte, porter, quand il montait sur son palefroi, ses brassards, son heaume, sa lance ou son écu, furent ses priviléges. Oh! comme alors il brûlait d'ardeur, comme il redoublait de zèle pour se faire remarquer et mériter les éperons! Ce rêve de ses jours et de ses nuits, par quelles fatigues, par quel dévouement, par quelle conduite admirable n'en prépara-t-il pas, durant trois ans, la réalisation!

Il arriva enfin l'heureux moment, dont la seule perspective faisait palpiter le cœur de tout fils de famille. Bertrand venait d'accomplir sa vingt et unième année. Rien ne s'opposait plus à la réalisation de ses vœux les plus ardents. Devinant l'impatience fébrile du jeune homme et voulant donner de l'éclat à cette cérémonie, tant à cause de sa vieille amitié pour le sire de Born que par intérêt pour Bertrand, le comte fixa la réception du futur chevalier aux fêtes de la

Pentecôte 1166. Après plusieurs jours consacrés à des exercices pieux, Bertrand revêt un habit de lin d'une blancheur éclatante, indice de la pureté nécessaire à son nouvel état, et c'est sous ce vêtement de l'innocence qu'il va faire la veille des armes dans la chapelle du château. Oh! qui dira les émotions dont son âme est inondée en cette nuit de saint recueillement? Que de pleurs, échappés de ses yeux, viennent mouiller ces dalles de pierre sous lesquelles reposent tant de preux! Comme les exhortations de son vieux père retentissent à ses oreilles, puissantes et persuasives! Comme il se promet bien d'être digne de lui, en ne quittant jamais le sentier de l'honneur! Au point du jour, la messe du Saint-Esprit est célébrée au milieu d'un immense concours de barons et de châtelaines, et Bertrand, entré simple écuyer dans la chapelle, n'a pas plutôt reçu l'accolade de son seigneur, qu'il entend le son éclatant des fanfares annoncer son admission dans l'ordre glorieux de la chevalerie.

Le surlendemain, le nouveau chevalier, les larmes aux yeux, faisait les adieux les plus touchants à ses nobles amis et reprenait la route du château de Born. Dans quel état allait-il retrouver la maison paternelle? Que d'événements avaient dû y imprimer leurs traces

pendant cette absence de douze années entières! Tandis qu'il terminait son éducation au monastère de Dalon, son frère Constantin avait été envoyé au château d'Hautefort, pour s'y former au métier des armes sous le fils du célèbre Gouffier de Lastours, Olivier. La souplesse de ses manières, sa prudente circonspection, son caractère calme et très-insinuant, plurent à son seigneur; aussi était-il sur un pied d'intimité qui allait croissant de jour en jour. Le vicomte Olivier avait une fille, ange de douceur et de bonté : Agnès était son nom. Le bonheur de cette chère enfant formait le souhait le plus ardent d'Olivier : lui laisser à sa mort un protecteur dévoué faisait son unique souci : il crut atteindre ce but en unissant la destinée d'Agnès à celle de Constantin de Born. La dot fut le château d'Hautefort. Olivier en fit généreusement cession aux deux époux, et, quelque temps après, on vit ce vertueux chevalier, laissant à Gouffier II, son fils, le château de Lastours et toutes ses autres possessions, aller en Palestine, mêler sa renommée à celle de son père et ses cendres à celles de son oncle Gui III.

Quelle ne fut pas la joie d'Itier, le jour où l'héritière d'Hautefort mit sa main dans celle de Constantin! Le nom des sires de Born jusqu'alors si pur, mais si peu

connu, allait marquer désormais parmi les grandes familles du Périgord et du Limousin. Pauvre père! s'il lui eût été donné de lire dans l'avenir, s'il eût pu prévoir que cet événement, qui le remplissait d'orgueil, serait pour ses deux fils la source de longs et sanglants démêlés, ce jour de fête aurait été pour lui un jour de deuil, et il aurait versé des pleurs sur cette couronne nuptiale qu'il saluait avec des transports d'allégresse[1].

Constantin s'était laissé éblouir par l'éclat de sa position nouvelle, et, comme tous les esprits étroits et

1. « Superior ille magnusque Gulpherius, de quo mentio fit in historia Hierosolymitani belli, genuit Olivarium, Olivarius autem genuit plures, ex quibus tantum *Agnes, quam Constantinus de Born uxorem habuit*, et Gulpherius superstites fuere. » (*Chronica Gaufridi.*) Ce témoignage d'un auteur contemporain peut être considéré comme le contrat de mariage de Constantin de Born avec Agnès de Lastours. Quant à la possession du château d'Hautefort par Constantin seul à la suite de son mariage, nous la trouvons mentionnée en termes formels dans un ouvrage d'une érudition profonde, dans les *Généalogies des grands officiers de la couronne.* Voici, en effet, ce qu'a écrit le père Anselme et ce qu'a reproduit exactement d'après lui Laschenaye-Desbois dans le *Dictionnaire de la Noblesse :* « Gouffier de Lastours, dit le Grand, à cause de ses exploits militaires dans la guerre de Jérusalem, fut seigneur d'Hautefort... Olivier de Lastours succéda à son père... Sa fille, Agnès de Lastours, porta la terre d'Hautefort à Constantin de Born, son mari, après lequel, *sans alliance,* Hautefort

égoïstes, il avait espéré dissimuler la faiblesse de son caractère sous les dehors d'une rudesse orgueilleuse, dont il rendait victimes tous ceux qui l'approchaient.

Bertrand avait d'abord appris avec indifférence cette élévation soudaine. Toutes ses facultés étaient alors dirigées vers un but unique, sa réception dans l'ordre de la chevalerie. Rien de ce qui, de près ou de loin, ne se rapportait pas à cet objet constant de tous ses efforts, n'avait le don de l'émouvoir. Mais quand le calme eut un peu succédé à son enthousiasme, quand il en vint à réfléchir sur son avenir, il ne put s'empêcher de s'avouer à lui-même qu'il ne serait jamais qu'un personnage secondaire à côté de son frère, le vicomte d'Hautefort; et un commencement de jalousie, ce sentiment que la chevalerie contribuait, sans

passa à Bertrand de Born. » Remarquez le mot *sans alliance*, il est significatif. *Sans alliance*, c'est-à-dire ni par dot ni par héritage paternel ou maternel.

Ainsi se trouve détruite l'assertion généralement répandue, et reproduite par Millot, Papon, Raynouard, tous également induits en erreur par le biographe provençal, qui fait de la seigneurie d'Hautefort le patrimoine de la famille de Born, patrimoine qui serait, d'après lui, devenu par héritage la propriété commune de Bertrand et de Constantin.

le vouloir, à développer outre mesure, se glissa dans l'âme de Bertrand. Il eût désiré, lui aussi, non par un amour sordide des richesses, mais par amour de la gloire, s'allier à une puissante maison du pays, car il se sentait une âme capable de grandes choses, et il voyait instinctivement approcher le jour où l'Aquitaine aurait besoin des bras et de l'énergie de tous ses enfants. Alors que pourrait-il pour elle, lui pauvre sire de Born, inconnu de tous et ayant à peine deux cents vassaux sur ses terres?

L'accueil hautain et presque insultant qu'il reçut de Constantin n'était pas de nature à changer ses dispositions. Son âme généreuse en fut cruellement blessée.

Dès ce moment, il nourrit contre son frère une haine sourde dont il était impossible de ne pas prévoir l'explosion. La maladie grave dont son père fut atteint subitement et les soins affectueux qu'il lui prodigua donnèrent un moment un tout autre cours à ses idées. Itier de Born ne devait survivre que quelques mois à la conclusion de la brillante alliance de son second fils. Sentant sa fin approcher, il fit appeler Bertrand et Constantin, et, après leur avoir dit que l'union seule pouvait faire leur force et leur

sécurité dans les événements politiques qui se préparaient, il mit la main de Bertrand dans celle de son frère comme pour sceller solennellement leur amitié ; une heure ne s'était pas écoulée qu'il expirait entre leurs bras.

CHAPITRE II

Bertrand de Born se met à voyager : il visite Bordeaux, et devient, au palais de l'Ombrière, le commensal d'Éléonore, le chevalier d'Hélène, l'ami de Henri et de Richard. — Mariage de la princesse d'Angleterre. — Épisode du jour des fiançailles. — Mariage de Bertrand de Born avec Hermengarde-Raymonde. — Les quatre enfants du troubadour, Bertrand, Itier, Constantin et Aymeline de Born. — Poussé à bout par son frère, Bertrand se résout à le déposséder du château d'Hautefort. — Attaque nocturne. — Fuite de Constantin.— Hautefort, pris par Bertrand, repris par Adhémar et Talleyrand au nom de Constantin, est assiégé de nouveau par Bertrand après le départ des deux barons. — Des amis communs ménagent un accord entre les deux frères, qui conviennent d'habiter conjointement le château.

Cette mort, en affranchissant Bertrand d'une tutelle qui semblait s'être plu à contrarier ses fougueux penchants, le faisait passer subitement d'une complète dépendance à une liberté sans limites.

Mais que cette liberté était triste, et qu'il regrettait les chaînes dont naguère encore il était chargé! A peine arrivé au seuil de la vie, le jeune homme avait compris déjà que la liberté dans l'isolement est le plus funeste présent que Dieu puisse faire à une créature; il avait compris que l'homme, né pour vivre en société, est un être inutile, et par conséquent malheureux, lorsque cette société lui manque. Et voilà que tout lui manquait à la fois, son père mort, et son frère qui, dans son froid égoïsme, l'abandonnait. Dès les premiers moments, il eut horreur de sa solitude. Ce château désert lui semblait une prison : il avait peur de lui-même; il se fuyait : c'est alors qu'il sentit le besoin d'élargir le cercle étroit où son activité s'était trouvée jusque-là renfermée : c'est alors que son caractère bouillant et aventureux se développa sans contrainte. Laissant maître absolu dans son vieux manoir un intendant fidèle, il résolut de chercher dans les voyages l'occasion de satisfaire son humeur chevaleresque et entreprenante. Un matin, son écuyer reçut l'ordre de préparer deux chevaux et de le suivre. Le jeune seigneur avait souvent entendu parler d'une ville située au sud de ses montagnes, d'une ville qui baignait majestueusement ses pieds dans les flots

argentés de la Garonne, et dont la splendeur avait survécu à la chute même de l'empire romain. C'était, lui avait-on dit, la résidence de ces illustres ducs dont la domination s'étendait des Pyrénées aux montagnes du Morvan, et dont la puissance surpassait autant celle des autres barons chrétiens *que les fortunes royales surpassent les fortunes particulières*. Or, ce jour-là, Bertrand résolut de voir de près les merveilles dont le récit avait captivé son imagination, et c'est avec un visage souriant qu'il annonça à son écuyer le but de leur voyage.

Un trajet de quelques jours les conduisit aux rives de la Garonne, et bientôt les portes de l'ancienne Burdigala livraient passage aux deux cavaliers du Périgord. La ville de Bordeaux, à cette époque, était comprise entre les rues des Remparts et des Minimes, les Fossés du Chapeau-Rouge et les Fossés de Bourgogne. Henri II venait de fortifier cette enceinte en élevant à l'est et à l'ouest de solides murailles qui allaient se rejoindre aux bords de la rivière. Dans ces murailles, d'une épaisseur de deux mètres, s'ouvraient des portes monumentales où veillaient constamment des sentinelles armées, et dont on peut se faire une idée en contemplant la porte des Salinières.

Entre cette dernière et la douane s'élevait majestueusement le vaste palais de l'Ombrière, semblable à une petite ville enclavée dans la grande cité. Ce château, dont il ne reste aujourd'hui d'autre vestige qu'une arcade gothique [1], était défendu par des tours placées de distance en distance, et par un fossé profond qui le séparait du reste de la ville. Le long de la Garonne s'étendait un immense jardin ou verger, orné de six rangées d'ormes, ombrageant parallèlement la façade du palais, qui leur devait son nom.

C'est dans cette vieille demeure féodale, résidence des anciens ducs d'Aquitaine, et alors habitée par Éléonore et les princes anglais, que se présenta Bertrand de Born. Éléonore n'avait pas oublié qu'elle était petite-fille d'un des plus célèbres troubadours. Au milieu des soucis que le poids de la couronne commençait à imprimer à son front, elle avait conservé tout son goût pour la gaie science. On la voyait rechercher avec empressement la société de tous les poëtes de la langue d'oc, auxquels elle offrait dans son délicieux palais de l'Ombrière une hospitalité

1. La *porte du palais*, qui fait face à la rivière.

pleine de magnificence. Là venaient soupirer et chanter autour de cette reine de beauté, et Miravals de Carcassonne, et Peyrols d'Auvergne, et Bernard de Ventadour, et le plus heureux de tous, le plus en faveur, Arnaud Daniel, envié de Pétrarque lui-même. Le talent naissant de Bertrand de Born n'était pas ignoré de la petite-fille de Guillaume IX. Elle avait entendu parler de lui avec enthousiasme par plusieurs dames qui l'avaient connu en Poitou. Aussi, quand il demanda à offrir ses hommages à la belle duchesse d'Aquitaine, fut-il, à son grand étonnement, accueilli comme un ami et admis dans l'intimité de sa suzeraine. L'âge de Bertrand[1], assez différent de celui des fils de Henri II pour lui assurer sur eux une influence réelle, pas assez pour les tenir éloignés de lui, contribua, non moins que sa réputation de poëte, à son succès à la cour d'Éléonore. Aussi la première visite fut-elle suivie de beaucoup d'autres. Bertrand

1. Bertrand de Born, étant né en 1145, avait dix ans de plus que Henri Court-Mantel, né en 1155, douze ans de plus que Richard, né en 1157, et treize ans de plus que Geoffroy, né en 1158. A cette époque, Bertrand de Born atteignait sa vingt-huitième année, Henri sa dix-huitième, Richard sa seizième, et Geoffroy sa quinzième. Quant au quatrième fils de Henri II, Jean, il n'avait alors que sept ans.

était continuellement à cheval sur la route de Bordeaux. Les jeunes princes se trouvaient heureux d'avoir dans le sire de Born un compagnon infatigable de leurs courses, de leurs chasses, de leurs jeux, en même temps qu'un maître ingénieux, capable entre tous d'initier leur talent naissant aux beautés, aux richesses de la langue provençale. La familiarité qui naquit de ces rapports fréquents grandit d'une manière si rapide, que Bertrand en vint bientôt à ne plus désigner Geoffroy que sous le surnom railleur de *Rassa*, *libertin*, Henri, l'aîné, sous celui de *Marinier* ou *loup de mer*, et Richard, sous le nom plus plaisant encore d'*Oui et Non* (*Oc e No*), c'est-à-dire d'*homme sans foi*. Celui-ci prêtait une oreille avide aux leçons du troubadour, et le recherchait particulièrement par amour de la poésie et des aventures. Il fit plus : pour se l'attacher entièrement, il provoqua une sorte d'intimité entre Bertrand de Born et sa sœur Hélène. « C'était une loi, dans ces siècles de féodalité, que tout chevalier d'une certaine réputation devait faire choix d'une dame de haut rang, à qui, comme à sa divinité tutélaire, il put rapporter toutes ses entreprises. Le désir de lui plaire et de se rendre digne d'elle, bien loin d'amollir son cœur, ne servait qu'à

échauffer son courage, pendant que la dame flattée d'une préférence qui l'honorait, recevait avec complaisance l'hommage public qu'une respectueuse admiration rendait moins à sa beauté, à sa jeunesse et à ses charmes, qu'à ses vertus[1] et à ses talents. Comment aurait-elle rougi d'avoir fait naître un sentiment auquel l'Europe devait alors ses héros[2]? » Ces principes de la chevalerie étaient trop dans le goût de Bertrand pour qu'il ne s'estimât pas heureux, en les suivant, de se montrer empressé auprès de la princesse d'Angleterre. Tout ce que la douceur de caractère, la politesse des manières, les grâces de la conversation, peuvent ajouter aux plus nobles qualités du cœur se trouvait réuni dans cette princesse. *C'était*, suivant notre troubadour, *la plus excellente dame qui fut dans toute l'étendue de la terre et de la*

1. L'enthousiasme chevaleresque était parfois poussé si loin dans ces temps héroïques, que l'on vit plus de cent chevaliers, sur la seule réputation des vertus de la bonne comtesse Guide de Rodez, se consacrer à son service, je dirais presque à son culte, car ils scellèrent cette consécration par une sorte de vœu analogue aux vœux de religion, en témoignage visible duquel on les vit tous se raser la tête, ou se faire une tonsure circulaire, à l'imitation de la tonsure du clergé.

2. PAPON, *Voyage en Provence*, fin du tome II.

mer[1]. Richard voulut couronner une intimité qui était son ouvrage en faisant agréer à sa sœur Bertrand pour chevalier. Ce fut, dans la vie du jeune troubadour, un moment bien doux et bien solennel que celui où, à genoux devant sa dame, et les mains jointes entre les siennes, comme un vassal devant son suzerain, il jura, en présence de Richard, de la servir fidèlement jusqu'à la mort, et de la garder de tout son pouvoir de mal et d'outrage. Aussi, dès ce moment, ne perdit-il aucune occasion de lui plaire, et on l'entendit faire retentir tous les lieux du bruit de ses vertus. Un jour, qu'il était allé avec Richard faire une de ces expéditions aventureuses, sans raison comme sans résultat, si communes à cette époque, la faim et le mauvais temps les forcèrent à se réfugier dans une mauvaise hôtellerie. On était au cœur de l'hiver, et la difficulté des approvisionnements augmentait la pénurie de ce misérable refuge. Il était plus de midi, que nos deux coureurs d'aventures n'avaient ni mangé ni bu. Dans cette piteuse occurence, la gracieuse image d'Hélène, s'offrant à l'esprit de Bertrand de Born, calma tout à

1. De tota es NA maier sobeirana
De tot can mar, terra clau.
BERTRAND DE BORN.

coup les tourments d'une faim importune et lui inspira la pièce suivante, modèle de fraîcheur et de sentiment :

Il ne serait, me semble, de bonne heure,
Pour bien dîner,
Si l'on trouvait belle et riche demeure,
Large foyer,
Et d'un bon feu la flamme pétillante,
Pour le festin,
Pain savoureux, viande appétissante,
Excellent vin !
Reposons-nous, car c'est de la semaine
Le plus saint jour.
Ah ! d'un bon œil puisse madame Hélène
Voir mon retour !
Pour saluer cette reine des belles,
En Limousin,

Ges de disnar non for' oimais maitis
Qui agues fort bon ostau,
E fos dedins la carns e 'l pans e 'l vis,
E 'l focs fos clars e de fau.
Lo plus rics jorns es oi de la setmana,
E degran estar suau :
C'aitan volgra volgues mon pro NA Laina,
Com lo seingner de Peitau.
Per saludar, torn entr' els Lemozis,
Cella que a pretz cabau :

Je quitte tout, seigneurs et damoiselles,
Et sembelin.
Cherchez, cherchez désormais qui vous chante,
Car j'ai trouvé
De l'univers l'âme la plus constante,
Qui m'ait charmé.
Son doux regard, sa marche, son sourire,
M'occupent tant,
Qu'à d'autres cœurs j'inflige le martyre
Le plus poignant.
Ame sincère, âme noble et loyale,
Cœur si gentil,
Quitter pour vous pays, terre natale,
Quel doux exil!
Sur votre front, où brille souveraine
Tant de beauté,

Mos belhs seingner e mos bels sembelis
Queiron oimais qui las lau;
Qu'ieu ai trobat del mon la plus certana,
Ela gensor c'om mentiau;
Per que s' amors m' es tan cotediana,
Q'ua las autras mi fai brau.
Ges joves cors, francs e verais e fis,
D'aut paratge de reiau,
Per vos serai estraitz de mon païs,
E me mudarai part Anjau;
E car es tan sobr' autras sobeirana
Vostra valors, e plus au,

Combien aurait la couronne romaine
De majesté !

Traduction de V. P. LAURENS.

C'onrada n'er la corona romana,
Si 'l vostre cap s'i enclau.

BERTRAND DE BORN.

Ce fut un malheur pour Bertrand de Born que cette singulière prophétie vînt pour ainsi dire à se réaliser. Peut-être avait-il espéré qu'au milieu des conflits sanglants qu'il était aisé de prévoir encore, le génie aux yeux de tous lui tiendrait lieu de rang. Peut-être s'était-il flatté que l'amitié indulgente de sa souveraine changerait en liens indissolubles les liens de dévouement et d'affection qui l'enchaînaient déjà à la noble Hélène. Mais Henri II avait d'autres vues. Les princesses ses filles devaient servir de base à des alliances politiques, destinées au besoin à tenir en respect ses ennemis extérieurs à l'est et au midi. Aussi se hâta-t-il de marier l'aînée, Éléonore, au roi de Castille Alphonse IX, Jeanne à Raymond VI, comte de Toulouse, et de disposer de la main d'Hélène en faveur du duc de Saxe Henri le Lion. Si cette résolution trompa l'ambition exagérée de Bertrand de Born, le cœur de

la princesse en fut, paraît-il, plus cruellement déchiré encore, car elle avait rêvé pour époux l'homme de son pays et de son choix. On dit qu'une scène émouvante signala le jour des fiançailles. Au moment où l'élite de la noblesse était réunie au château pour offrir ses félicitations à la fille des rois, on vit un jongleur inconnu s'avancer au milieu de la salle du festin, tenant entre ses mains une citole. C'était un messager du troubadour. Venait-il au nom de son maître rendre un dernier et public hommage aux vertus de la princesse? Venait-il au contraire essayer de réveiller un sentiment? Nul ne l'a su. Mais ce que l'on sait bien, c'est qu'aux premiers couplets, les traits de la princesse changèrent de couleur, et que les riches broderies de sa robe de noces furent arrosées de ses larmes. Le fidèle jongleur venait de lui chanter l'air que lui avait confié son maître. Il venait de lui chanter ce qui avait été son orgueil autrefois, le chant d'amour de son poëte. Et ce fut tout... Hélène alla faire l'admiration des vieilles cours de la Germanie, et si elle n'eut pas la gloire de ceindre elle-même la couronne romaine, comme le lui avait souhaité Bertrand de Born, elle eut du moins la joie de voir poser ce diadème tant envié sur la tête de son fils, qui devint

roi des Romains et empereur d'Allemagne sous le nom d'Othon IV.

De longs mois passèrent sur ces déceptions, après lesquels le cœur de Bertrand de Born, redevenu libre, songea à se créer lui aussi une famille sur laquelle pussent se concentrer ses affections, devenues désormais sans but depuis la mort de son père, l'inimitié toujours croissante de son frère, le mariage et le départ de la dame de ses pensées. Son choix se fixa sur une modeste et vertueuse jeune fille qui lui apportait sinon une riche dot, du moins de belles et utiles alliances. Elle s'appelait Hermengarde-Raymonde[1]. Dieu bénit cette union, à laquelle

1. La femme de Bertrand de Born est désignée dans certains actes sous le nom d'Hermengarde, et dans d'autres sous le nom de Raymonde. Voici, en effet, ce que nous avons trouvé dans les *Cartulaires de l'abbaye de Dalon* (manuscrits de Gaignière, 200e volume) : « Anno Domini 1179, *Bertrandus de Born, et Hermengarda uxor ejus, et Bertrandus et Iterius, filii eorum*, hoc donum iterum damus Ecclesiæ Dalonis in manu Rotgerii abbatis. Testes Arnaldus Guidonis, Petrus de Pairinac..... » Et plus loin : « Eodem anno, tres idus junii, *Bertrandus de Born, et Raymonda uxor ejus, et Bertrandus et Iterius, filii eorum* damus omnia suscripta dona et quidquid requirere poteramus in eorum possessionibus. Factum apud Autafort. » Ces deux mêmes enfants, Bertrand et Itier, *Bertrandus et Iterius filii eorum*, attribués alternativement à Raymonde et à Hermengarde, n'offrent-ils

les instincts égoïstes n'avaient pas présidé, par la naissance successive de trois enfants, au second desquels, en mémoire du père qu'il regrettait toujours, il donna le nom d'Itier : l'aîné fut appelé Bertrand, et le troisième Constantin. Au foyer de son vieux manoir, entre ses trois fils et sa douce compagne, Bertrand voyait couler les plus heureux jours de sa vie. Le châtelain de Born l'avouait hautement. Et cependant l'activité était un besoin si impérieux pour cette nature de fer, qu'au bout de quelques années d'un bonheur sans mélange, ses idées d'ambition et de gloire l'éloignèrent de nouveau de ces tourelles, à l'ombre desquelles allait s'épanouir, comme un lis éclatant, un nouveau fruit de son hymen, une belle enfant qu'il avait nommée Aymeline[1].

Du reste, il serait inutile de le dissimuler, les liai-

pas une preuve concluante que Raymonde et Hermengarde n'étaient qu'une seule et même personne connue sous deux noms différents ?

1. Archives du château d'Hautefort. — Les historiens ne font mention que d'un enfant de Bertrand de Born, nommé Bertrand comme son père. C'est aux parchemins de M. le comte de Damas que nous avons dû de connaître toute la famille de l'illustre troubadour, composée de trois fils, Bertrand, Itier, Constantin, et d'une fille, Aymeline.

sons princières de Bertrand de Born ne tardèrent pas à exercer sur son esprit une déplorable influence. L'intimité dans laquelle il vivait avec la famille royale d'Angleterre, en exaltant son orgueil, fournit un aliment à son ambition et lui inspira pour son frère une jalousie sans bornes. Quelques paroles imprudentes échappées à ce dernier au sujet du récent mariage du troubadour étaient entrées comme un poignard dans son cœur. Les vexations odieuses par lesquelles Constantin lui faisait sentir cette suzeraineté, née d'une circonstance exceptionnelle, portèrent à son comble l'exaspération de Bertrand.

Bien des fois il se dit en lui-même que plutôt que de vivre comme l'humble vassal du vicomte Constantin, il lui enlèverait Hautefort ou le détruirait de fond en comble. Un esprit ainsi disposé devait être porté à chercher dans des apparences trompeuses des arguments que la bonne foi refusait à ses convoitises. Était-il donc si déraisonnable de soupçonner que sa mère, sœur d'Olivier de Lastours, avait bien pu lui laisser des droits sur la belle vicomté? doute terrible, d'autant plus dangereux qu'il ne voulait point être dissipé, et qui, une fois entré dans son âme, en ferma l'accès aux conseils de la sagesse. Le caractère essen-

tiellement multiple et variable de la loi féodale n'était pas fait, il faut le reconnaître, pour détruire ses illusions. Autant de provinces, autant de lois : les *pays* mêmes *de droit écrit*, dont la jurisprudence était plus fixe, ne se voyaient pas toujours à l'abri des incertitudes et des variations qui planaient sur la législation des *pays de coutumes*. Ici, les filles étaient exclues entièrement des héritages nobles; là, au contraire, elles étaient admises à un partage égal avec les héritiers mâles; ailleurs, elles n'avaient droit qu'à un douaire; dans quelques pays enfin, la coutume leur accordait la moitié de ce qu'elle donnait aux mâles. Encore n'était-il pas rare de voir l'application d'une législation, si capricieuse par elle-même, soumise au bon vouloir du père de famille. Comment s'étonner qu'en présence de ces contradictions criantes, manifestes, un homme passionné comme Bertrand de Born ait succombé à la tentation de faire valoir par tous les moyens des arguments plus spécieux que solides? Peu à peu cette pensée coupable prit racine dans son esprit et y acquit l'empire d'une idée fixe. Sa situation vis-à-vis de son frère plus jeune que lui était, à dire vrai, tout à fait anormale, tout à fait en désacord avec les lois du système féodal. Cette espèce d'infériorité, de subor-

dination, que Constantin semblait prendre plaisir à aggraver par mille tyrannies mesquines, lui était insupportable; et comme il ne trouva d'autre moyen que la violence pour s'en affranchir et reconquérir ce qu'il appelait son rang, il eut recours à la violence.

L'occasion était favorable.

L'héroïque Olivier de Lastours venait de mourir en Terre sainte, et ne pouvait plus prêter à sa fille bien-aimée l'appui de son bras puissant. Un jour que l'ambitieux troubadour entendait répéter à ses oreilles, comme une ironie amère, les propos dédaigneux que tenait Constantin sur la modeste alliance contractée par son frère, après de si hautes prétentions, les colères amassées depuis longtemps dans son âme firent explosion : il jura de ne pas laisser coucher trois fois le soleil sans qu'on vit flotter ses pennons blancs sur les tours d'Hautefort. Emmenant avec lui un détachement de ces aventuriers brabançons, qui, ennuyés de la paix, ne demandaient qu'argent ou bataille, il arriva la nuit à l'improviste devant le château où Constantin vivait dans une sécurité profonde. Tout favorisait une attaque nocturne. Les ténèbres les plus épaisses couvraient la campagne, le mugissement du vent dans les rameaux des arbres étouffait le bruit des pas. Aussi la guette

du haut du donjon ne poussa-t-elle pas le cri d'alarme : aussi le beffroi demeura-t-il muet. Bertrand put s'avancer, sans avoir donné l'éveil, jusqu'au pied du mur d'enceinte. Qui d'ailleurs se serait méfié au château d'Hautefort? Constantin, grâce à son caractère peu remuant, se savait en paix avec tous les barons du voisinage, et quoiqu'il n'eut pas été le dernier à s'apercevoir du ressentiment mal dissimulé de son frère, jamais, dans son orgueilleuse présomption, il ne l'eût cru capable d'oser rien entreprendre contre lui. Quant à Bertrand, à peine se vit-il en face la porte de l'ouest, uniquement séparée par un fossé du vaste parc couronnant la colline, que, franchir ce fossé plein d'eau, à l'aide de fascines, escalader le rempart et briser la porte à coups de hache, fut pour lui l'affaire d'un moment. Constantin, qui veillait avec la douce Agnès auprès du berceau de ses deux enfants, tressaille tout à coup au cliquetis des armes. D'un bond il s'élance sur son épée, tandis que sa femme éplorée presse avec effroi sur son cœur ses deux chers nourrissons. Mais au même instant la porte s'ouvre avec fracas, et des hommes d'armes, le visage inondé de sang, se précipitent dans l'appartement. Entouré, désarmé, blessé, Constantin doit à la présence d'es-

prit d'Agnès d'épargner peut-être un crime à son frère. Ouvrant à la dérobée une porte secrète, dissimulée dans l'épaisseur du mur, la courageuse châtelaine entraîne son époux dans un souterrain qui donnait sur la campagne[1]. La maison d'un ancien serviteur est leur premier refuge : là ils apprennent avec stupeur que c'est leur frère qui les a chassés d'Hautefort.

Cette nouvelle est à peine répandue, que tous les seigneurs des environs offrent spontanément l'hospitalité aux fugitifs. Une indignation générale éclate contre Bertrand, et, joignant l'action à la parole, la noblesse du pays prend les armes en faveur de l'opprimé. Au premier rang brillent Adhémar V, vicomte de Limoges, Gouffier II de Lastours, fils d'Olivier, Élie de Talleyrand, comte de Périgord, et le vicomte de Montignac son frère. Ils marchent sur Hautefort à la tête de tous leurs vassaux réunis. Mais Bertrand se tient sur ses gardes. Un premier assaut est repoussé. Alors Adhémar ouvre l'avis de prendre les assiégés par la famine. Ce conseil obtient une approbation unanime

1. Le souterrain du château d'Hautefort avait une longueur de deux kilomètres, et aboutissait à une colline sur laquelle est bâti aujourd'hui le village de Chassaing.

dont le résultat ne se fait pas attendre. Bertrand, privé d'eau et de vivres, offre de rendre Hautefort à la seule condition que ses soldats et lui auront tous la vie sauve. Cette capitulation acceptée, Constantin est ramené triomphalement dans le château, où trois jours de réjouissances sont consacrés à fêter le succès de ses fidèles alliés.

Mais pendant qu'aux sons de la lyre et de la harpe ils oublient le danger passé, Bertrand, le cœur rongé de honte, épie leurs moindres mouvements. Il ne tarde pas à se convaincre que les amis de son frère se sont dispersés et ont chacun regagné leurs terres, se contentant de laisser à Hautefort une garnison plus nombreuse. A cette nouvelle, comme un lion furieux à qui l'on vient d'arracher sa proie, Bertrand s'élance de sa retraite, traînant après lui balistes, catapultes et béliers [1], en un mot tout le matériel d'un siége. Mais

1. Le *bélier* était une forte poutre, pesant souvent 500 livres, armée à l'une de ses extrémités d'une tête de bélier en fer, et destinée à battre les murailles; un trélingage fixé à l'autre extrémité servait à manœuvrer la pièce.

La *baliste*, machine à lancer les poutres, était une forte charpente à montants verticaux assemblés sur sa face par une double traverse horizontale. A chaque traverse correspondait un levier mis en mouvement par une corde. Entre les deux traverses, une rigole de fer re-

cette fois le pont-levis est relevé et fortement attaché par de lourdes chaînes. Les deux tourelles et le mur crénelé qui défendent la porte de l'ouest se couronnent d'une nuée d'archers dont les traits lancent au loin la mort. Les assaillants postés devant la façade du nord ne sont pas plus heureux. Là les nombreux mâchicoulis qui entourent l'extérieur de l'édifice, offrant un abri aux assiégés, leur permettent de déjouer en toute sécurité les attaques les plus hardies.

Le siége n'avançait pas. La garnison, pourvue de vivres et résolue à faire son devoir, menaçait de tenir

cevait une poutre de bois pesant jusqu'à 150 livres. Quand on lâchait la corde, les leviers se détendaient comme un arc, et le trait, partant avec la rapidité de la foudre, allait frapper le mur à 700 mètres de distance, et produisait parfois des ravages presque aussi terribles que ceux de notre artillerie.

La *catapulte*, machine à lancer les pierres, était une charpente horizontale et quadrangulaire, ayant dans son travers un écheveau de cordes de nerfs parfaitement tendu. Un lévier, portant à l'un de ses bouts un cuilleron, et s'engageant par l'autre bout dans l'écheveau, reposait sur un encliquetage qui le tenait en arrêt. Quand le cuilleron était chargé de pierres et qu'on lâchait l'encliquetage, le levier se redressait avec violence, et lançait à 600 mètres des pierres pesant 250 livres, qui démolissaient les fortifications et emportaient des files entières de soldats.

longtemps. Bertrand, de son côté, loin de se laisser décourager par l'énergie de la résistance, s'acharnait à faire une brèche au rempart et annonçait un assaut prochain. La noblesse du Périgord s'émut en apprenant cette seconde et coupable agression, et l'acharnement de Bertrand lui faisant craindre que, repoussé de nouveau, de nouveau il ne revînt à la charge, elle finit par découvrir les motifs secrets, jusqu'alors à peine soupçonnés, de cette haine si vive contre le pacifique Constantin. Mus par l'attachement qu'ils portaient à ce dernier et par l'intérêt que leur inspirait la noble Hermengarde, nullement complice des violences de son époux, les barons avisèrent un moyen qui, selon eux, devait, en conciliant toutes les susceptibilités, prévenir à jamais le retour de ces luttes fratricides. Ils vont trouver Constantin, lui représentent combien il doit être cruel pour son frère aîné de voir entièrement hors de ses mains une seigneurie où s'est en partie écoulée l'enfance de leur mère commune, et au partage de laquelle cette fille vénérée des Lastours, sous l'empire d'une législation moins arbitraire, eût été infailliblement admise. L'appel fait à la mémoire de sa mère par des hommes, dont le dévouement à sa personne était allé jusqu'au sacrifice, fit plus

d'impression sur l'âme de Constantin que la crainte de se voir arracher par la force tout l'héritage d'Agnès. Se dirigeant ensuite vers la tente de Bertrand, les hardis négociateurs obtiennent, non sans peine, la suspension des hostilités; ils ménagent entre Constantin et lui une entrevue dans laquelle, à la prière des barons, Constantin consent à partager la vicomté d'Hautefort avec Bertrand, qui, en retour de cette concession, lui abandonne une partie de son patrimoine; alors les deux fréres abjurent leur haine, et conviennent d'habiter conjointement le château, cause de leur démêlés.

CHAPITRE III

Insurrection des barons aquitains contre la domination anglaise. — Henri II, maître de la révolte, partage le gouvernement avec ses trois fils. — Éléonore, délaissée par son époux, pousse ces derniers à la rébellion contre leur père. — Bertrand de Born, sur le refus de son frère Constantin de prendre part à la conjuration, le force à lui vendre la moitié d'Hautefort et à sortir du château. — Insurrection comprimée par Henri II en Touraine, en Écosse, en Normandie. — Défaite de Bertrand de Born et de Richard Cœur de Lion en Poitou. — Les princes anglais, à l'insu des barons, font la paix avec leur père.

Cependant de graves événements s'accomplissaient en Aquitaine. Les barons vaincus, mais non soumis[1], profitent de l'absence d'Éléonore, alors en Angleterre, pour renouer une ligne formidable. L'infortuné Salisbury, le lieutenant de la reine en Poitou, assailli dans son palais, est massacré par une populace furieuse, et son cadavre, traîné dans les rues de Poi-

1. Voir l'Introduction, page 17.

tiers, est accablé des plus ignobles outrages. A cette nouvelle, Henri II franchit la Manche, accourt avec la rapidité de l'éclair; sa présence fait tout rentrer dans le devoir; la défection se met parmi les révoltés, et le supplice des coupables apaise les mânes du malheureux gouverneur.

Mais ces deux révoltes, si rapprochées, ont apporté dans les idées du roi un changement marqué. Jusqu'alors jaloux à l'excès de la prérogative royale, il prend tout à coup une résolution inattendue. Sentant la nécessité de surveiller plus directement ses provinces continentales, il associe à la royauté son fils aîné, Henri Court-Mantel, et force Éléonore à céder à Richard le gouvernement de l'Aquitaine, en même temps qu'il prépare à Geoffroy la succession du duché de Bretagne, par le mariage de ce dernier avec la fille de Conan, le dernier roi breton (1171).

Ce fut une triple faute. Bertrand de Born, dont le patriotisme s'était éveillé à la vue des deux insurrections malheureuses, Bertrand, dont le génie précoce sondait déjà les situations pour les faire servir à ses desseins, sentit, en l'apprenant, une joie prodigieuse. Le vaste empire se trouvait divisé, et l'Aquitaine restait à Richard, son ami. Dès lors il redouble

de vigilance; il épie tous les mouvements, il prête une oreille avide à tous les bruits qui viennent de la cour. Ses voyages à Bordeaux sont plus fréquents, ses visites au palais de l'Ombrière plus assidues, et par son intimité avec Henri et Richard il ne tarde pas à pénétrer les mystères de la famille royale. Éléonore est malheureuse, malheureuse malgré son double diadème, malheureuse au milieu des splendeurs de sa ville de Bordeaux, au milieu des témoignages d'amour dont l'entourent ses Aquitains. Son époux volage la délaisse pour porter ses hommages à Rosamonde Cliffort. La douleur et le désespoir ont d'abord brisé son âme : l'ingratitude du roi, qui lui doit ses deux couronnes, l'a atterrée. Mais bientôt elle relève son front courbé par la honte, la fierté de son sang se réveille : cette insulte faite à l'Aquitaine en sa personne sera vengée. La reine appelle ses enfants auprès d'elle, et là, après bien des larmes versées, après bien des sanglots étouffés au fond de la poitrine, elle leur fait jurer de ne pas laisser plus longtemps son offense impunie. Un admirable plan d'indépendance est projeté. L'Aquitaine doit cesser d'être attachée au char de l'Angleterre. Pendant que les trois princes agiront sur les esprits pour les préparer à la lutte, la reine

ira soulever les barons d'outre-mer pour revenir ensuite à Poitiers et à Bordeaux donner le signal du mouvement.

Bertrand de Born, à qui Richard et Henri s'empressent de dévoiler cette résolution extrême, en accueille la communication avec une joie mal contenue, et promet son concours le plus actif et le plus dévoué. Admis en présence de la reine, il fait passer une partie de son enthousiasme dans ce cœur toujours aquitain, qui gémit autant sur l'asservissement de sa patrie que sur sa propre honte. La tête remplie de ces projets belliqueux et la poitrine haletante d'émotion, il arrive à Hautefort. L'aspect de ce château, dont il n'est pas seul le maître, assombrit ses idées. « Comment, se dit-il en lui-même, l'Aquitaine va appeler tous ses enfants à sa délivrance, et il ne me sera pas permis à moi, qui la veux libre et fière, d'armer pour elle tous les vassaux de cette belle vicomté! Non, par Saint-Georges, il n'en sera pas ainsi. » Aussitôt sa résolution est arrêtée. Quelques jours d'une intrigue habilement conduite lui suffisent pour gagner à ses intérêts le chef des hommes d'armes de son frère; et, cette précaution prise, il se présente hardiment chez Constantin, auquel il demande un entretien particulier. Là il lui expose avec feu les

événements qui se préparent, les espérances revenues au cœur des Aquitains; et il termine la longue nomenclature des seigneurs conjurés avec Éléonore en réclamant son adhésion à la ligue. Constantin refuse avec calme, mais avec fermeté, ne tenant nullement, dit-il, à aggraver le sort de sa patrie par une troisième et inutile révolte.

« — Eh bien! alors vous déserterez ce château, » messire, s'écrie le troubadour en fureur, car Ber- » trand de Born ne souffrira jamais qu'un traître à » l'Aquitaine habite sous le même toit que lui. Fixez » vous-même l'indemnité à laquelle vous estimez » ce qui vous appartient ici; je suis prêt à me décla- » rer votre débiteur. Voici une partie de la somme et » un engagement écrit pour le payement du reste. » Et surtout, messire, pas d'hésitation. Mes mesures » sont prises. Vos hommes d'armes sont dans l'im- » puissance de vous défendre; il faut que la première » aurore vous trouve hors de ces murs. »

Devant la raison du plus fort, Constantin céda, mais non sans protester contre la violence; et, au point du jour, les villageois virent avec stupéfaction une longue file de chevaux descendre d'Hautefort, emportant loin du château de ses pères la noble fille des

Lastours, son époux et ses deux fils avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Agnès trouva auprès de son frère la protection dont Constantin ne pouvait plus la couvrir. Gouffier II l'établit dans son splendide manoir de Lastours jusqu'au jour où, mourant lui-même sans enfants, il lui laissa en héritage la première baronie du Limousin [1].

On est révolté à juste titre de l'acharnement mis par Bertrand de Born à spolier son frère. Pour peu néanmoins que l'on veuille étudier la situation, on jugera, d'après les procédés même de l'usurpateur à l'égard de Constantin, que la haine et l'envie n'étaient peut-être point ses principaux mobiles. Sans revenir sur les droits problématiques de sa mère, si la possession d'Hautefort lui tenait tant à cœur, c'était surtout, on n'en saurait douter, comme formidable citadelle, comme position stratégique de premier ordre, dont le besoin impérieux se révélait à lui, au moment d'entreprendre contre la domination anglaise cette lutte gigantesque qui dura toute sa vie. Aussi que voyons-nous? La première fois que Bertrand se fait

1. Gouffier II de Lastours mourut près du Vigeois d'une pleurésie, à l'âge de trente-trois ans. Il avait épousé Géralde de Mirabel.

concéder la moitié du château, il s'empresse d'abandonner à son frère comme compensation une grande partie de l'héritage paternel; et quand plus tard, sur le refus de Constantin de prendre part à l'insurrection, il s'approprie ce même château tout entier, ce n'est pas sans compter à son frère une forte indemnité pécuniaire. Ces fluctuations entre la violence et de tardifs sentiments d'équité nous semblent mériter qu'on s'y arrête; on y trouve, non l'excuse, mais le secret de la conduite du troubadour.

Cependant Bertrand de Born n'était pas homme à s'endormir sur un succès facile. Aussi éloigné d'une crainte superstitieuse que d'une présomptueuse sécurité, s'il n'oppose que le sarcasme et le sourire du dédain à ceux qui augurent mal de cette violente prise de possession faite un jour néfaste, un lundi [1], il n'en dispose pas moins tout en vue d'une attaque prochaine. On le voit réparer les murs, fortifier les mâchicoulis, augmenter le nombre des meurtrières; il renvoie jusqu'au dernier tous les

1. Le *lundi* était pour les superstitieux du moyen âge ce qu'est le *vendredi* pour les superstitieux de notre époque, c'est-à-dire un jour néfaste, où l'on devait se garder de faire aucune entreprise, sous prétexte que rien ne réussissait et que tout portait malheur.

serviteurs de son frère, lève une compagnie de gens d'armes pour renforcer la garnison, et de son donjon, comme le vautour de son aire, il écoute si le cri de guerre l'appelle à se saisir d'une nouvelle proie.

Ce cri ne se fit pas attendre : le complot portait ses fruits. Éléonore, pleine du désir de la vengeance, avait traversé la mer, et déjà sa présence en Angleterre, signalée par un mouvement inusité, avait électrisé les mécontents. De sinistres rumeurs, prélude de sanglantes querelles, agitaient les esprits ; les vieilles armures, longtemps reléguées à l'écart comme un meuble inutile, revoyaient la lumière ; les épées se détachaient des demeures féodales, et le fer homicide s'aiguisait pour la guerre civile. Un crime en fut le signal. Cachée dans le labyrinthe de Woodstock-Parc comme dans une retraite impénétrable, Rosamonde Clifford coulait des jours sereins au sein d'une sécurité fatale. « Elle croyait son bonheur éternel ! Pauvre Rosamonde ! Le roi met sa couronne à tes pieds, les sirventes des troubadours célèbrent ta beauté avec enthousiasme, le sévère Ralph de Glanville[1] lui-même te reconnaît pour souveraine

1. Ralph de Glanville, jurisconsulte distingué, auteur d'un ouvrage fort estimé, *Tractatus de Legibus*, était à cette époque grand justi-

dans ses entrevues mystérieuses avec son maître; le ciel est pur, les chênes de Woodstock-Parc sont tranquilles; demain ton léger palefroi foulera l'herbe au son du cor, demain tu triompheras à la loge!... Pauvre Rosamonde! elle rêvait ainsi!... Un bruit de pas la réveille en sursaut. Terrible et les yeux étincelants, Éléonore était là, debout devant elle, comme un juge implacable! Un peloton de fil l'avait guidée dans les détours du labyrinthe; Rosamonde pleurait en demandant grâce; ses mains étaient jointes et ses lèvres tremblaient. Éléonore fut inflexible, et, le poignard sur le cœur, la força, malgré ses gémissements, malgré ses larmes, à boire le poison [1]. »

Plus excitée encore par cette première vengeance, la reine traverse la Manche pour se dérober à la fureur de son époux et reparaît en Aquitaine. Ses trois fils et Bertrand de Born l'y attendaient, prêts à commencer la campagne. L'éveil est donné à Henri II par le comte de Toulouse qui est venu lui rendre hommage. Il ne quitte pas son fils aîné : vaines précautions! Mécontent d'une royauté sans couronne, ce-

cier de la couronne d'Angleterre. Plus tard, ayant suivi Richard Cœur de Lion en Palestine, il fut tué au siége de Saint-Jean-d'Acre.

1. Mary Lafon, *Histoire générale du Midi.*

lui-ci se dérobe à cette surveillance incommode et se sauve à la cour de Louis VII : il est bientôt suivi de ses frères Richard et Geoffroy. Éléonore, à son tour, en costume guerrier, partait pour les rejoindre, lorsqu'elle est reconnue, malgré son déguisement, et conduite en captivité[1] au château de Salisbury, où le Plantagenêt jura dans sa colère qu'elle finirait ses jours (1173).

Henri II avait à peine quitté le continent avec sa femme prisonnière, pour s'opposer à une descente de son fils Court-Mantel en Angleterre, que les Aquitains, enflammés par Bertrand de Born et ouvertement appuyés par le roi de France, profitent de son départ pour se soulever en faveur d'Éléonore. Les chaires des églises retentissent d'appels au armes. Empruntant à l'Écriture Sainte la pompe solennelle des figures orientales, le clergé de Bordeaux et de Poitiers pleure sur les désastres de la patrie et sur les infortunes de la reine, comme autrefois le prophète Jérémie pleurait sur les malheurs de Jérusalem. « Aigle d'Aquitaine, » s'écrie un moine, aigle d'Aquitaine, qui as rompu

1. Regina vero Alienor cum, mutatâ veste muliebri, recessisset, apprehensa est et sub areta custodia reservata. (*Scriptores rerum Francorum.*)

» nos liens, jusques à quand tes cris se feront-ils en-
» tendre sans être écoutés... Ta citole ne rend plus
» que des accents plaintifs, ton orgue que des soupirs
» de tristesse. Oh! je t'en supplie, reine des deux
» royaumes, plus de lamentations, plus de lamenta-
» tions! Pourquoi te laisser consumer dans les larmes?
» Reviens, pauvre captive, reviens à tes villes, si tu le
» peux. S'ils te ferment le chemin, répète en gémis-
» sant avec le roi prophète : « Hélas! mon exil se pro-
» longe; j'habite chez la plus barbare des nations. »
» Le roi du nord te tient enchaînée. Eh bien! élève la
» voix comme la trompette retentissante. Tes fils l'en-
» tendront, ils voleront vers toi, et tu reverras la pa-
» trie de tes ancêtres[1]. »

Ce cri d'alarme ne resta pas sans écho. Bertrand de Born et Richard paraissent à la tête des barons en armes, et à peine ont-ils déployé l'étendard de la révolte, que l'Écosse et l'Angleterre se soulèvent. Henri II, qui vient de faire amende honorable sur le tombeau de Thomas Becket[2], tient tête à l'orage. En-

1. Revertere, captiva, revertere ad civitates tuas... Clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam, etc. (*Chronica Ricardi, Pictaviensis monachi.*)

2. L'assassinat de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry,

trant dans la Touraine, il reprend une à une toutes les villes dont le jeune Lavardin s'est rendu maître en son absence et l'assiége lui-même dans Vendôme. Maître de cette place, Henri II s'élance au bord de la Tamise pour défendre ses États menacés par le roi d'Écosse Guillaume. Mais en entrant à Northampton par une porte, il voit s'avancer par l'autre quatre lords fidèles[1], conduisant le monarque écossais garrotté en travers sur son cheval. Fier d'un si beau triomphe, il repasse la Manche en toute hâte, force le roi de France, effrayé d'un si brusque retour, à lever le siége de Rouen et à se replier sur Paris. Victorieux de ses nombreux ennemis, il se souvient qu'il est père, et avant de frapper le dernier coup, il fait offrir à ses enfants un pardon absolu s'ils viennent se jeter dans ses bras. Ce n'était pas l'intérêt de Louis VII : aussi le roi de France eut-il soin d'entretenir l'esprit de méfiance chez les rebelles. Le roi vit

provoqué par une parole imprudente échappée à Henri II, avait été habilement exploité par les ennemis du roi. En se faisant flageller sur le tombeau du saint, Henri II était lavé de l'excommunication, et reprenait tout son prestige aux yeux des peuples.

1. Ces quatre lords étaient Baillol, de Vescy, Mandeville et Sotteville.

ses avances repoussées. Alors, décidé à écraser l'hydre de l'insurrection dans son dernier repaire, Henri court en Poitou avec ses Brabançons. A quelques lieues en avant de Poitiers, les confédérés se présentent à lui en ordre de bataille. A cette vue, le malheureux père essaye auprès de ses enfants une suprême tentative. L'évêque de Londres, Gilbert, vient leur proposer de sa part une réconciliation sur les bases les plus larges ; mais Bertrand de Born, le génie des discordes, était là, le bassinet en tête et la lance à la main : il fit rejeter les propositions.

Il fallut se battre. Les rebelles étaient commandés par deux hommes d'une trempe et d'une énergie peu communes, Bertrand de Born et Richard Cœur de Lion; mais ils avaient à faire au plus redoutable capitaine du siècle. Aussi sous le choc réitéré des Brabançons, les rares milices, dont le troubadour avait voulu renforcer l'armée des seigneurs, ne tardèrent pas à plier. « Les couards ! les couards ! s'écrie Bertrand de Born essayant vainement de les rallier. — Je vous avais bien averti, sire de Born, que nous ne devions pas nous fier à ces porteurs de chaperons, » dit un guerrier au visage inondé de sang. Bertrand se retourne vivement et reconnaît Talleyrand, dont un coup

de lance avait faussé la visière, et qui portait une blessure au front. « Bertrand, Bertrand, s'écrie en ce moment Richard, qui venait de fournir avec ses gens d'armes une charge malheureuse, Bertrand, le ciel est contre nous. — Le ciel n'est que contre les lâches, prince. — Et contre les enfants rebelles et les sujets ingrats, sire de Born, » ajouta la voix d'un personnage mystérieux qui vint subitement se mêler à leur groupe. Les deux amis tressaillirent, et reconnurent avec surprise, à la croix d'or du cavalier, le récent messager de paix, l'évêque de Londres.

Ces paroles sévères et laconiques, dans la bouche d'un homme dont le caractère sacré révélait de nouveau la mission pacifique, ne manquèrent pas d'impressionner Richard et de mettre le comble à son découragement. La bataille était d'ailleurs complétement perdue (novembre 1174). Tandis que les farouches Brabançons, la torche à la main, poussaient des cris plus semblables à des hurlements de bêtes fauves qu'à des chants de victoire, les débris de l'armée confédérée se retiraient en désordre vers leurs tentes. La nuit fut fatale à la ligue.

Le cœur d'Henri II avait plus besoin d'une réconciliation que d'une victoire. Richard venait de

l'apprendre encore de la bouche non suspecte de Gilbert. Aussi, dans le conseil qui se tint après la défaite, n'hésita-t-il pas, lui naguère si arrogant, à parler le premier de soumission. Dix voix couvrirent aussitôt la sienne. Les vicomtes d'Angoulême et de Limoges et le comte de Périgord exprimèrent leur étonnement; Bertrand de Born et Geoffroy de Lusignan osèrent faire entendre des murmures. En présence d'une opposition si manifeste, Richard prit un parti décisif. A l'insu des barons et au risque de s'attirer de leur part le reproche de félonie, il quitta la nuit même le camp des insurgés, et accompagné de son frère Geoffroy, il alla au Mans se jeter aux pieds de son père. Court-Mantel, suivant cet exemple, rejoignit quelques jours après Henri II, en Normandie, et le roi de France, voyant l'impossibilité d'empêcher une réconciliation déjà scellée par les larmes du père et des enfants, demanda à y être compris. Le vainqueur était trop heureux en ce moment pour vouloir continuer les hostilités, et c'est ainsi que la paix fut signée entre les deux rois et les trois princes, au grand désappointement du châtelain d'Hautefort.

CHAPITRE IV

Richard, chargé par son père de soumettre les barons rebelles, arrive avec lui devant Hautefort. — Bertrand de Born, fait prisonnier, est conduit à Henri II, qui lui pardonne et lui remet le château. — Mais Richard, prenant le parti de Constantin, reparaît à l'improviste devant Hautefort, dont la famine l'oblige à lever le siége.—Bertrand de Born, pour se venger, arme Henri et Geoffroy contre Richard, et soulève par un sirvente les barons et les communes du Périgord.

Cette paix allait river les fers de l'Aquitaine : aussi un grand nombre de barons continuèrent leur résistance à la voix de Bertrand de Born. Henri II n'eut pas de peine à faire comprendre à Richard le but secret d'indépendance de ceux qui l'avaient poussé à la révolte, et pour lui témoigner sa confiance, il le chargea de les faire rentrer dans le devoir. Cette mission était bien dans les goûts de celui que son caractère sans

foi avait fait surnommer Oui et Non; aussi ne se fit-il aucun scrupule d'ouvrir la campagne contre ses anciens alliés. Le manoir des fiers Lusignan est emporté d'assaut : les soudadiers d'Angoulême sont dispersés et mis en fuite. Aux quatre coins de l'horizon, aussi loin que la vue peut s'étendre, les flammes, s'élevant au-dessus des villages incendiés, attestent avec une terrible éloquence le passage de Cœur de Lion. De tous côtés, les paysans fuyant avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux, cherchent un refuge dans les villes ou dans les châteaux voisins, transformés en places de guerre. Périgueux, la cité de Talleyrand, tombe au pouvoir de Richard : la ville de Gourdon a le même sort.

Alors Constantin de Born juge le moment opportun pour recouvrer le château d'Hautefort. Mettant à profit le ressentiment d'Henri II contre Bertrand de Born, le principal instigateur de la rébellion, il implore l'appui du monarque anglais et demande justice au sujet de l'indigne spoliation dont il a été victime. Henri II se présente avec Richard devant Hautefort à la tête de son armée victorieuse. La résistance ne fut pas longue. La plupart des hommes d'armes de Bertrand étaient restés couchés sur le champ de ba-

taille de la dernière guerre. Les Brabançons se ruent avec fureur sur les murailles dégarnies de défenseurs, et font prisonniers les rares combattants qui n'ont pas encore mordu la poussière. Bertrand était du nombre. Conduit à Henri II, il essuie, avec un calme impassible, le courroux du monarque anglais. « Je » suis un grand coupable, seigneur, je l'avoue, dit-il » enfin; mais mon crime n'est qu'un tribut payé à » l'amitié et à la reconnaissance. Le jeune roi, votre » fils, est un autre moi-même. En échange de ses » nombreux bienfaits et de l'intimité dont il m'ho- » nore, je lui ai voué une affection qui ne s'éteindra » qu'au tombeau. Nos deux âmes ne font qu'une » âme, nos deux cœurs ne font qu'un cœur. En tout » temps, en tous lieux, j'avais juré de partager sa » bonne et sa mauvaise fortune. Voilà le secret de ma » résistance; voilà pourquoi vous m'avez trouvé dans » son camp, au milieu d'une force guerrière qu'une » erreur de jeunesse lui avait fait lever. Séparé de » Court-Mantel, vous m'eussiez vu, si mon frère mau- » dit ne vous eût appelé à Hautefort, vous m'eussiez » vu poser ces armes, que je n'aurais jamais dû por- » ter contre mon souverain, et reprendre ma lyre » pour chanter de plus doux sentiments. — Eh bien,

» alors, Bertrand, fi du passé; qu'il n'en soit plus » question entre nous; je te donne mon amitié, ac- » corde-moi la tienne. Rentre dans Hautefort; je » te rends ce château; qu'il soit à toi; aussi bien, » ajouta-t-il ironiquement, en regardant ses ba- » rons, mérites-tu raisonnablement de le posséder, » après toutes les peines que tu t'es données pour » dresser des embûches à ton frère. » A ces mots, qu'il se promettait bien de rappeler en temps utile, en leur donnant le sens le plus favorable à son ambition, Bertrand de Born ne put dissimuler sa joie, et, s'inclinant avec respect : « Seigneur, dit-il au » roi, grand merci; votre jugement me fait bien plai- » sir[1]. » Le troubadour rentra au château, riant en lui-même de la tournure favorable que prenaient ses affaires et de la plaisanterie du roi, dont il allait se faire une arme contre son frère.

Henri II, venu pour réintégrer Constantin dans ses

1. Quam lo reis Henrics li rendia Autafort, dis solazan ves de Bertran : « Sia toa, ben la des tu aver per razon, tan gran fellonia fezis tu de ton fraire. » Et EN Bertrans s'engenoillet denan lui e dis : « Seigner, gran merces, be m platz aital jutgamen. » EN Bertrans intret el castel, e 'l reis Henrics e 'l coms Richartz s'en torneron. (RAYNOUARD, *Biographies originales des troubadours.*)

droits, n'avait entendu restituer à Bertrand que la moitié du château. Malheureusement pour Constantin, il était absent lors de la prise de la forteresse par ses puissants alliés. Qnand il voulut y entrer, il en trouva le pont-levis relevé, et les hommes d'armes de Bertrand, paraissant aux créneaux avec des démonstrations hostiles, lui signifièrent que leur seigneur n'était pas disposé à admettre quelqu'un à partager avec lui la possession d'Hautefort. Quand les amis de Constantin apprirent que Bertrand était encore une fois décidé à tout risquer pour tout conserver, ils entrèrent dans une fureur inexprimable, et conseillèrent à Constantin de porter plainte à Henri II. Le roi somme les deux frères de comparaître en sa présence à Poitiers. Bertrand se rend à cet appel sans hésitation et avec l'assurance d'un homme qui est certain d'avance du triomphe de sa cause. Il montre au monarque anglais le plaisant jugement rendu par lui sur les lieux mêmes, et dont il avait eu soin de faire prendre une copie. Henri II se met à rire, se divertit beaucoup de cette finesse prévoyante, renvoie paisiblement Bertrand à Hautefort, et Constantin n'obtient pas d'autre justice[1].

1. Mas Bertrans mostret al rei lo jutgamen qu'el avia fait, car el s'avia ben fait escrire; e 'l reis s'en ris, e s sollasset. En Bertrans

Fier d'une sagacité qui venait de l'arracher deux fois à une ruine totale, le troubadour ne put s'empêcher de faire parade d'une joie insultante. On l'entendit maintes fois répéter que, pour se tirer des situations les plus critiques, il n'avait jamais besoin que de la moitié de son esprit. C'est sous l'empire de ces sentiments qu'il lança la déclaration suivante à ses ennemis :

Je ne tiens nullement à faire un chant nouveau :
A servir mes desseins je le crois inutile :
Aussi sera-ce bien sans m'échauffer la bile
Que je vais celui-ci tirer de mon cerveau.
Trop fin pour ne pas voir ruses et artifices,
Je sais me préserver de tous les maléfices.
Oui, pour les déjouer, j'ai des sorts si puissants,
Que me voilà sauvé, j'espère, pour longtemps.

Ges de far sirventes no m tartz,
Ans lo fas senes totz afans,
Tan sui suptils d'engenhs e d'artz
Que m sai gardar de totz engans;
E sai tan de sort
Que vec vos m'estort;

s'en anet ad Autafort, e Constanti non ac autra razo. (RAYNOUARD, *Biographies originales des troubadours.*)

Ni le comte Richard ni le prince son père
Ne me poursuivront plus : j'ai fléchi leur colère.

Eh bien ! quoique Richard et monseigneur le roi
Aient oublié déjà leurs griefs contre moi,
Jamais Audoirtz, Guiraud, Talleyrand l'inflexible,
Ne veulent m'accorder une trêve paisible;
Je le déclare ici, non, jamais d'Hautefort
Bertrand de son plein gré ne cédera la terre;
Barons, tant qu'on voudra l'on me fera la guerre;
Puisque je dois l'avoir, je serai le plus fort.

Quand le calme est partout, la lutte pour moi dure.
Je crèverai les yeux, sur l'honneur, je le jure,

Que 'l comte ni 'l rey
No m forfeiron rey.

E pois lo reys e 'l coms Richartz
M'an perdonat lurs mals talans
Jamais Guirautz ni 'N Audoartz
No m don treguas, ni 'N Talairans ;
Ni ja d'Autafort
Non laissarai ort,
Qui s vol m'en guerrey,
Pus aver lo dey.

Quant es fis deves totas partz,
A mi resta de guerra uns pans.
Pustella en son huelh qui m'en partz,

A qui de mon château se fera ravisseur.
La paix ne convient point à ma violente humeur :
La guerre me plaît seule, et, quand mon sang bouillonne,
On a beau m'attaquer, je n'ai peur de personne.

Je m'inquiète peu des lundis, des mardis;
C'est pour moi, croyez bien, le moindre des soucis :
Oui, les jours et les ans, les mois et les semaines,
N'importe, tout m'est bon pour assouvir mes haines.
Quiconque veut me nuire, en tous lieux, en tous temps,
Doit s'attendre à périr sous mes coups écrasants.
Fussent-ils trois, malgré leur force et leur vaillance,
De ma terre ils n'auront un pouce en ma présence.

Sitot m' o comensiey enans;
Patz no m fai conort,
Ab guerra m'acort,
Qu'ieu non tenh ni crey
Negun autra ley.

E no y guartz dilus ni dimartz,
Ni setmana, ni mes, ni ans;
Ni m lais, per abril ni per martz,
Qu'ieu non cerque cum venha dans
A sels que m fan tort;
Mas je, per nuill sort,
No y conquerran trey
Lo pretz d'un correy.

Cherchez, beaux chevaliers, si c'est votre plaisir,
Cherchez de tous côtés des maisons à bâtir;
Poursuivez les douceurs d'une molle existence;
Vivez dans les loisirs d'une lâche indolence;
Pour moi je veux avoir lances, flèches, carquois,
Casques, écus, boucliers et nobles palefrois.

Mon frère de mes fils le patrimoine envie :
Il voudrait en avoir au moins une partie.
Peut-être dira-t-on que je suis sans pitié,
En ne lui cédant pas l'une et l'autre moitié.

Quals que fassa sos bos yssartz,
Yeu m'en sui mes tos temps engrans
Cum puesca aver cairels e dartz,
Elms et ausberes, cavals e brans.
Qu'abaisso m cofort,
E m trac a deport
Assaut e torney
Donar e domnay.

Mos parsoniers es tan gualartz
Que vol la terr' a mos enfans,
E ieu vuelh li 'n dar, tan sui guartz;
Pueys diran que mals es Bertrans
Quar tot non lo y port;

Mais malheur à quiconque oserait entreprendre
De plaider contre moi ! je saurais me défendre.

Quoi qu'on fasse, jamais, non, jamais d'Hautefort
Bertrand de son plein gré ne cédera la terre.
Barons, tant qu'on voudra l'on me fera la guerre,
Je m'embarrasse peu d'avoir raison ou tort.
Puisque je dois l'avoir, j'ai pleine confiance,
Car le roi reconnaît sa première sentence.

Traduction de V. P. LAURENS.

Mas a malvat sort
Venra, so us autrey,
Quals qu'ab mi plaidey.

Jamais d'Autafort
No fas dreit ni tort,
Qui s' vol m'en guerrey,
Pus aver lo dey.
Lo jutgamen crey
Mon senhor lo rey.

BERTRAND DE BORN.

La déclaration, on le voit, était on ne peut plus catégorique. La violence même des termes, dans lesquels elle était formulée, indiquait chez le troubadour la résolution bien arrêtée de ne rien céder de ce que

la fortune venait de mettre une troisième fois entre ses mains.

Mais le crime était trop patent, la spoliation avait été trop manifeste, pour que l'usurpateur pût espérer en jouir en sécurité. Les barons prirent encore une fois fait et cause en faveur de l'opprimé. Richard Cœur de Lion, qui poursuivait en ce moment Adhémar de Limoges comme un des barons rebelles, lui offre la paix, et les deux ennemis, suspendant un instant leurs querelles, déclarent la guerre à Bertrand de Born et portent le ravage dans les environs d'Hautefort (1178). Du haut de son donjon, Bertrand voit fumer les toits embrasés des chaumières de ses propres vassaux. Mille imprécations s'échappent de sa bouche; il maudit ses voisins, il maudit Richard, il maudit surtout les Anglais. Mais du moins, derrière ses hautes murailles, aussitôt relevées qu'abattues, peut-il défier cette fois tous les efforts des assaillants, et la famine, qui ne tarde pas à se faire sentir, dans un pays si souvent exposé au pillage des gens de guerre, le délivre de ses deux adversaires. Il se promit bien de faire expier à Richard son agression nouvelle, et l'heure de la vengeance ne tarda pas à sonner.

Trois fils armés contre leur père venaient de déchi-

rer la monarchie anglaise : trois frères divisés entre eux achevèrent de l'affaiblir. Richard, comme duc d'Aquitaine, devait à Henri, son aîné, associé à la royauté, hommage de son duché : trop hautain pour s'abaisser devant un frère, il refusa dédaigneusement cet hommage. Henri et Geoffroy, voulant l'y contraindre par la force, lèvent une armée et marchent contre lui (1182). L'occasion de se venger était belle, Bertrand de Born n'eut garde de la laisser échapper. A sa voix, les barons aquitains prennent fait et cause pour Henri contre Richard. Ils n'avaient pas oublié les ravages récents que le comte de Poitou avait exercés sur leurs terres. Le tableau de leurs campagnes dévastées, de leurs vassaux fugitifs, de leurs maisons réduites en cendres était encore présent à leur esprit. Ils brûlaient de reprendre leur plan d'indépendance contre cette domination anglaise devenue de jour en jour plus odieuse. A cette cause d'un ordre si élevé se joignait pour eux un motif particulier d'intérêt : c'est que Richard extorquait à leurs paysans un droit sur les charrettes que Court-Mantel, à qui ce droit appartenait, n'avait jamais songé à prélever. Par son activité, par son énergie et sa souplesse, Bertrand est parvenu à former un seul faisceau de deux forces rivales. Pendant qu'il

impose silence aux superbes dédains de Talleyrand, il s'attache à dissiper les justes défiances, les susceptibilités ombrageuses des bourgeois du Puy-Saint-Front, et, par leur exemple, il entraîne cette fois dans la ligue la plupart des communes du Périgord. Le terrain ainsi préparé, pour enflammer le courage de tous, il lance aux peuples occitaniques le manifeste suivant :

Puisque Comborn, Gourdon, Ventadour et Ségur,
Et le vaillant Montfort et le bouillant Turenne,
Unis au Périgord, veulent briser leur chaîne,
Et que tous les bourgeois se ferment par un mur,
C'est bel et bon qu'aujourd'hui je me mêle
D'un chant guerrier pour les encourager,
Car ne voudrais de Tolède la belle,
S'il m'y fallait toujours vivre en danger.

Pus Ventadorn e Comborn e Segur
E Torena e Monfort e Guordon
An fac acort ab Peiregorc e jur,
E li borges si claven d'eviron,
M'es bon e belh hueymais qu'ieu m'entremeta
D'un sirventes per elhs aconortar,
Qu'ieu no vuelh ges sia mia Toleta
Per qu'ieu segurs non i pogues estar.

Puyguilhem, Clarensac, courez à la victoire!
Gragnel et Saint-Astier, quelle immortelle gloire!
Pour moi, de cette ligue ardent instigateur,
Nul danger que je l'abandonne,
M'offrit-on même une couronne.
Prête-nous, Angoulême, un bras libérateur!

Le seigneur-charretier, qui laisse la charrette,
Ne touche aucun denier, s'il tremble de frayeur.
Pour moi j'aimerais mieux gloire et maison pauvrette
Qu'un empire puissant acquis par déshonneur.

Si de Béarn le tout-puissant vicomte,
Si d'Armagnac, Tartas et Vivian,
Le seigneur d'Aix et celui de Marsan,

A! Puyguilhems e Clarens e Granolh
E sanh Astier, molt avetz gran honor,
E ieu mezeis qui connoisser la m vol,
Ea sobrier Engoles mes maior,
Qu'EN charretier que gurpis sa charreta
Non a deniers ni no pren ses paor;
Per qu'ab onor pretz mais pauca terreta
Qu'un emperi tener a dezonor.

Si 'l rics vescoms qui es caps dels Guascos,
A cui apeu Bearns e Gavardans,
E 'N Verias o vol e 'N Bernardos
E 'l senher d'Ayx e selh cui es Marsans,

Viennent à nous, Richard aura son compte!
Le brave Henri peut rester à Bordeaux :
Dans le Poitou déployons la bannière;
Puisque Richard a l'humeur si guerrière,
Qu'il vienne ici fondre sur ses vassaux!

Si de Sieurac le vicomte intrépide,
Si Taillebourg, Lusignan et Taunaid,
Si Mauléon et Pons étaient sur pied,
Il faudrait bien que Thouars se décide.
Viens donc à nous, bel et noble seigneur,
Puisque aujourd'hui le comte te menace;
Que de nos gens l'infâme ravisseur
En soit réduit à nous demander grâce.

D'aquelha part aura 'l coms pro que fassa,
Et eissamen aissi com el es pros,
Ab sa gran ost que atrai et amassa,
Venha s'en sai et ajoste s'ab nos.

Si Talhaborcs e Pons e Lezinhans
E Malleons e Taunais fos en pes,
E a Siurac fos vescoms vins e sans,
Ja non creirai que non nos ajudes
Selh de Toartz; pois lo coms lo menassa,
Venha s'ab nos, e non sia ges vans,
E demandem li tro que dreg nos fassa
Dels homes qu'el nos a traitz d'entr' els mans.

Entre Poitiers, Chinon, Loudun et Mirabel,
A Clairvaux, de Richard un projet criminel
Naguère a fait surgir, pour dompter l'Aquitaine,
Un château menaçant au milieu de la plaine.
Dieu ! je ne voudrais point qu'il le vît ou l'apprît
Le jeune Court-Mantel : sa fureur serait belle.
Mais de Matafelon, (tellement il blanchit),
Je crains bien qu'à ses yeux ce fort ne se révèle.

Nous connaîtrons le cœur de Philippe le roi :
Nous allons voir bientôt s'il palpite d'effroi,
Ou si de Charlemagne il veut suivre les traces;
Que fera Taillefer comblé de tant de grâces;

Entre Peitau e la ylha 'n Bocart
E Mirabelh e Laudun e Chino,
A Claraval an bastit, ses regart,
Un bel caslar el mieg d'un plan cambo;
Mas no vuelh ges lo sapcha ni lo veya
Lo joves reis, que no ill sabria bo,
Mas paor ai, pus aitan fort blanqueya,
Qu'el lo veira ben de Matafelo.

Del rey Felip veirem be si panteya,
O si segra los usatges Karlo,
D'EN Talhafer, pus so senher l'autreya
D'Engolesme, e elh l'en a fag do;

Car il n'est pas loyal, quand un roi fait un don,
De dire d'abord oui, pour dire ensuite non.

Traduction de V. P. LAURENS.

Quar non es bo de so que reys autreya,
Quant a dig d'oc, que pueys digua de no.

BERTRAND DE BORN.

CHAPITRE V

Habile expédient de Richard pour échapper au danger qui le menace. — Défection de Henri le Jeune. — Deuxième siége d'Hautefort par Richard. — Dévouement héroïque de Bertrand. — Satire sanglante du troubadour contre l'aîné des princes anglais. — Nouvelle ligue de Henri le Jeune, de Geoffroy et de Bertrand de Born contre Richard, au secours duquel vient Henri II. — Combats autour de Limoges. — Retraite du roi d'Angleterre.

Le belliqueux sirvente du poëte-guerrier a retenti comme le signal de la charge. Les échos des bois l'ont répété, et les vallées l'ont redit aux collines. Du pied des Pyrénées aux monts du Limousin, l'Aquitaine entière soulevée se précipite aux rives de la Vienne, et cet ébranlement général, c'est le génie d'un seul homme qui l'a produit. Le caractère méridional, si impressionnable et si vif, s'est enflammé aux refrains électriques du troubadour. Une chanson est devenue soudain le levier de l'insurrection la plus

patriotique et la plus menaçante. C'en est fait de Richard. Cerné de toutes parts par des ennemis implacables, il n'a d'autre alternative qu'une mort sans gloire ou une capitulation déshonorante. Mais la grandeur même du péril lui ouvre les yeux et assure son salut. Incapable de résister à l'orage, il s'apprête à le conjurer par la ruse. Il demande une entrevue à son frère, et, connaissant sa nature indolente et son caractère indécis, il lui propose la paix. A la grande stupéfaction des Aquitains, Henri accepte, cède même à Richard ses terres avec tous ses droits, moyennant une somme d'argent et une pension annuelle pour l'entretien de sa maison; puis, sans plus de souci de ses alliés, il visite les cours de Provence et de Lombardie, pour faire admirer dans les tournois sa grâce et sa souplesse. A cette nouvelle, la défection se met dans les rangs des barons. Adhémar, Angoulême et une foule d'autres se hâtent de faire leur soumission. Bertrand, resté presque seul avec Talleyrand, ne veut pas souiller sa gloire par une lâcheté. Il tient tête à l'orage et va s'enfermer à Hautefort, résolu d'y attendre son adversaire et de s'y défendre jusqu'à l'extrémité.

Son attente ne fut pas longue. Comme un ardent

chasseur, qui a découvert la piste d'un sanglier, n'a ni repos ni trêve qu'il n'ait atteint sa sauvage retraite, ainsi Richard Cœur de Lion s'élance à la poursuite de Bertrand. Le troubadour avait à peine eu le temps de réparer ses fortifications que ce cri : « L'ennemi! l'ennemi! » retentit de créneaux en créneaux. Bientôt les rayons du soleil, réfléchis par les casques et par les armures, signalent l'approche d'une armée. Cette armée gravit lentement la colline sur laquelle est assis Hautefort et s'arrête hors de la portée du trait. Du milieu de cette troupe nombreuse se détache un guerrier qui, sur un cheval fougueux, fait trois fois le tour du château, bravant le sifflement des flèches. A la couronne d'or qui surmonte son casque, à la pose de sa tête nonchalamment inclinée sur le pommeau de l'épée, Bertrand a instantanément reconnu Cœur de Lion. Sur un signe, l'armée des assiégeants s'ébranle, et au cri : *Guyenne au puissant duc !* s'approche des remparts avec fureur; mais écrasés par d'énormes quartiers de roc, les uns jonchent la terre de leurs membres mutilés, les autres se replient avec précipitation. Ramenés au combat par leur chef indomptable, ils sont repoussés avec la même vigueur. Un cri de rage s'échappe de la poitrine de Richard. Il jure de

faire pendre aux créneaux tous les défenseurs d'Hautefort, s'ils ne se rendent sur l'heure. Les assiégés le savaient homme à tenir parole, et cependant cette perspective si peu rassurante n'altéra nullement leur mâle courage ni leur fidélité à leur héroïque seigneur.

Il fallut en venir à un siége en règle. Mais le caractère bouillant et impétueux de Richard s'impatientait de ces lenteurs. Le quinzième jour, le mur ébranlé par les coups redoublés du bélier rend la brèche praticable. Toutes les issues sont gardées par l'ennemi. Point de salut possible. Bertrand voit sa perte assurée; ses meilleurs serviteurs ont mordu la poussière. Mais, dans cette terrible conjoncture, *son bras ne l'abandonne pas, et son courage, irrité par tant de périls, vient à son secours.* Alors on voit se reproduire un de ces dévouements magnanimes dont, sur un plus grand théâtre, ce même pays de France avait été témoin il y avait près de douze siècles. Pareil au Vercingétorix quittant les murs d'Alésia, pour venir, sur son cheval de bataille, jeter son casque et son épée aux pieds de César, son vainqueur, le noble Bertrand de Born, sans laisser deviner sa pensée, ordonne à son écuyer de baisser le pont-levis, et, la lance renversée, marchant droit à Richard :

« Prince, lui dit-il, je suis votre prisonnier; prenez ma tête et épargnez celle de mes guerriers fidèles. — Bertrand, tu n'es pas mon prisonnier, tu es toujours mon ami, s'écrie soudain Richard ému d'un tel héroïsme; viens dans mes bras, une accolade fraternelle prouvera à tes hommes d'armes qu'ils n'ont rien à craindre pour leur personne. » Et à la vue des deux camps stupéfaits les deux ennemis s'embrassèrent. Le dévouement de Bertrand de Born pour ses soudadiers fut le même que celui du Vercingétorix pour toute la population gauloise enfermée dans Alésia. Mais que le résultat fût différent! César, insensible à la noblesse, à l'héroïsme d'une pareille conduite, ne voit dans le généreux Arverne qu'un ennemi odieux qui l'a mis à deux doigts de sa perte, et l'envoie mourir à Rome, d'une mort ignoble et lente, dans les cachots infects d'une prison. Richard, au contraire, dont le christianisme a épuré, et la chevalerie exalté les sentiments, Richard voit une larme humecter sa paupière et sa soif de vengeance s'éteindre devant l'abnégation magnanime de son adversaire.

Le prince anglais fait plus encore. A quelque temps de là, gagné par un sirvente de Bertrand de Born, il lui rend Hautefort. Le troubadour se hâte de s'y

fortifier de nouveau, puis il se venge cruellement d'Adhémar, qui l'a abandonné au moment du danger, en portant le fer et la flamme jusqu'aux portes de Limoges. De tous les barons amis d'Henri le Jeune il ne restait plus à soumettre que Talleyrand. Cœur de Lion, pour ne pas laisser son œuvre incomplète, marche contre lui, enlève Puy-Saint-Front, le 11 avril 1182, et par ce dernier exploit amène les rebelles à faire leur soumission et à signer à Périgueux même une paix humiliante.

Cette paix ne devait pas être de longue durée. De sombres présages annonçaient au peuple épouvanté que les luttes intestines n'étaient pas finies, que des séditions nouvelles se préparaient. On racontait avec horreur qu'un fils avait porté sur sa mère une main parricide! On avait vu la lune se couvrir d'un voile funèbre, et chose plus effrayante encore, une pluie de sang inonder les campagnes! La statue de saint Martial, dans l'église de Limoges, s'était détachée de son piédestal, comme si l'apôtre et le protecteur de l'Aquitaine se retirait de ce malheureux pays. Quoi qu'il en soit de ces prodiges, que personne à cette époque ne songeait à révoquer en doute, toujours est-il que le peuple, qui, dans sa terreur, appelait les princes anglais

les enfants du diable[1], s'attendait pour l'année 1183 à des événements extraordinaires. Ses craintes ne furent que trop tôt justifiées. Bertrand de Born, le cœur ulcéré du lâche abandon de Court-Mantel, venait d'exhaler contre lui son indignation en ces termes :

Un sirvente nouveau !... Je ne puis plus attendre.
Il me le faut crier, il me le faut répandre !

D'un sirventes no m qual far longor ganda,
Tal talent ai qu'el digua e que l'espanda,

1. Plusieurs contes sinistres circulaient sur l'origine de la famille des Plantagenets. On prétendait que les comtes d'Anjou descendaient d'une sorcière. Un aïeul du roi Henri II, disait-on, ayant remarqué avec effroi que sa femme allait rarement à l'église, et qu'elle en sortait toujours à la secrète de la messe, s'avisa de l'y faire retenir de force par quatre écuyers. Mais, au moment de la consécration, la comtesse, jetant le manteau par lequel on la tenait, s'était envolée par une fenêtre et n'avait jamais reparu. Richard Cœur de Lion, selon un contemporain, avait coutume de rapporter cette aventure, et de dire à ce propos : « Est-il étonnant que, sortis d'une telle souche, nous vivions mal les uns avec les autres? *Ce qui provient du diable doit retourner au diable.* » — Istud Ricardus referre solebat, asserens non esse mirandum, si, de tali genere procedentes, sese mutuo infestent, tanquam de diabolo venientes et ad diabolum revertentes. (*Scriptores rerum Francorum.*)

Le roi jeune en fournit si belle occasion.
De ses droits à Richard Henri fait cession.
Ainsi son père le commande.
Belle raison, je vous demande !
Henri, puisque tout seul tu n'as ni feu, ni biens,
Sois le roi des vauriens!

Car ce n'est qu'un vaurien celui qui vit de rentes,
De gages, de pitié, de soldes outrageantes.
Un roi dont la couronne a recouvert le front,
Quand de porter livrée il accepte l'affront,
Imite mal Arnaud, le marquis de Bellande,
Mal le brave Guilhem, conquérant de Mirande,
Dont la gloire et l'honneur furent tant enviés.
Puisque aux fiers Aquitains, puisque à nos alliés,

Quar n'ai razon tan novella e tan granda
Del jove rey qu'a fenit sa demanda
Son frair Richartz, pus sos pairs lo y comanda,
Tant es forsatz!
Pus EN Enrics terra non te ni manda,
Sia reys dels malvatz.

Que malvatz fai quar aissi viu a randa,
A liurazon, a comte e a guaranda;
Reys coronatz, que d'autrui pren liuranda,
Mal sembla Arnaut lo marques de Bellanda,
Ni 'l pros Guilhem que conquis tor Miranda,
Tan fon prezatz !

Il ment impudemment, qu'il truande et mendie,
Sachons nous séparer de cette âme avilie.

Ce n'est pas, crois-le bien, ce n'est pas en dormant,
Pauvre benêt, qu'on prend le Cumberland;
Qu'on se fait roi de Londre et qu'on gagne l'Irlande;
Qu'on est proclamé duc de la terre normande,
Qu'on s'empare d'Angers, de Montsaurel, de Cand,
Qu'on prend Poitiers et Lusignan,
Bordeaux et la Gascogne, et qu'au fond de la Lande
On devient seigneur de Bazas.

Je vais tâcher, non sans quelque embarras,
(Tant je crains de parler sans qu'il me le demande),
De donner à Richard un conseil d'Allemand.

Pus en Peitau lur ment e lur truanda
No y er mais tant amatz.

Ja per dormir non er de Coberlanda,
Reys des Engles, ni non conquerra Irlanda,
Ni ducx clamatz de la terra normanda,
Ni tenra Angieus, ni Monsaurelh, ni Canda,
Ni de Peitieus non aura la miranda,
Ni coms palatz
Sai de Bordelh, ni dels Gascos part landa
Senhers ni de Bazatz.

Cosselh vuelh dar el so de N' Alamanda
Lai a 'N Richart, sitot non lo m demanda

Comme Henri, que jamais il ne soit inconstant;
Qu'il n'abandonne pas ses vassaux pour son frère;
Qu'en tous temps, en tous lieux, leurs courses il modère;
Lorsque de tous côtés on brûle leurs châteaux,
Qu'il n'aille pas courir en des pays nouveaux,
S'amuser aux tournois, joûter devant les belles,
Au milieu de cousins et d'amis peu fidèles!

Certes, mieux me plairait, mieux vaudrait selon moi.
Oui, que le premier né fut le comte Geoffroy.
Par droit de courtoisie et par droit de naissance,
Royaumes et duchés seraient en sa puissance.

Traduction de V. P. LAURENS.

Ja per son frair mais sos homes no blanda,
No com fai elh, ars asetja e'ls aranda,
Tolh lur castelhs e derro qu'et abranda
Deves totz latz;
E 'l reys torn lai ab aiselhs de Guarlanda
E l'autre sos conhatz.

Lo coms Jaufres cui es Breselianda
Volgra fos primiers natz,
Car es cortes, e fos en sa comanda
Regismes e duguatz.

BERTRAND DE BORN.

On se ferait aujourd'hui difficilement une idée du retentissement immense qu'avait, au moyen âge, une semblable diatribe. Portés de château en château, d'armée en armée, de ville en ville, ces sirventes arrivaient, comme le son éclatant d'une trompette, jusqu'aux rives de l'Èbre et de l'Arno. « *La poésie provençale était la liberté de la presse des temps féodaux.* » Véritable cri de l'opinion publique, elle s'attaquait indistinctement aux grands de la terre, aux puissances les plus élevées de l'Église et de l'État, flétrissant, stigmatisant, avec une verve et une âpreté d'invectives qui n'ont pas été égalées depuis, toutes les vénalités, toutes les lâchetés, toutes les violences, toutes les corruptions. Malgré les abus inséparables d'un régime politique où le clergé, la noblesse et la bourgeoisie des communes vivaient seuls à l'abri des tyrannies locales, c'était un fier temps, croyons-nous, que celui où l'intelligence conférait ainsi une liberté sans limites, que celui où le plus pauvre vassal acquérait par le gai savoir le droit d'exprimer sans détour, à la face des maîtres du monde, ses sentiments, souvent plus passionnés que justes; c'était un fier temps que celui où un simple troubadour pouvait se permettre, dans un même chant, les railleries les plus sanglantes, les

critiques les plus acerbes contre la plupart des rois de l'Europe, et y mettre le comble par cet audacieux défi :

Les barons, en m'oyant tenir si beau langage,
Me poursuivront longtemps de leur méchanceté;
Mais ici je déclare avec sincérité
Que je me moque d'eux et méprise leur rage[1].

Étincelantes de verve poétique, les satires de Bertrand de Born ne le cédaient à aucune autre pour la violence du langage. C'était comme la lave d'un volcan. L'effet de la dernière fut irrésistible. Déshonoré, flétri aux yeux de tout l'Occident, Henri le Jeune entra en fureur contre lui-même et contre Richard, et ne put supporter plus longtemps l'idée d'avoir fait à Cœur de Lion, pour une misérable somme d'argent, cession de ses droits et de ses terres. Son sang bouillonnait à la pensée de passer pour un menteur, pour un roi de vauriens, pour un truand, un mendiant, un lâche, pour un valet portant livrée. Il était dans

[1] Li baron votran mal de so que ieu dic be,
Mas ben sapchan qu'els pretz aitan pauc com ilh me.
SORDEL.

cette disposition d'esprit, qui précède l'explosion de la colère, lorsque des envoyés de l'Aquitaine vinrent se plaindre à lui des vexations sans nombre de Richard. Aussitôt son parti est pris. Donnant aux députés une armée pour escorte, il s'avance en Guyenne sous prétexte d'obtenir le redressement des griefs encourus par Richard, mais, en réalité, pour recouvrer les droits que son insouciance lui a fait abandonner. Au premier bruit de cette brusque invasion, Geoffroy se déclare pour son frère Henri, et Bertrand de Born, oubliant les bienfaits de Richard pour ne se souvenir que de l'oppression de l'Aquitaine, imite son exemple. Effrayé du soulèvement du pays et des intrigues que recommence à ourdir le roi de France, Henri II envoie à ses deux fils un ordre de rappel; mais, sans tenir compte de cette injonction, ces derniers, dominés par l'ascendant de Bertrand de Born, continuent les hostilités contre leur frère. Forcé, par cette désobéissance formelle, de prendre sur-le-champ un parti décisif, sous peine de voir surgir de cette querelle de famille l'indépendance de ses provinces continentales, le vieux roi se déclare pour Richard. Il se porte rapidement sur Limoges, où le vicomte Adhémar, par ses menaces, a fait entrer dans

la conjuration les habitants de la partie de la ville appelée le Château. Mais déjà Richard avait prévenu son père. A la nouvelle du soulèvement, il s'était hâté d'accourir, avait passé au fil de l'épée, ou précipité dans la Vienne, tous les soudadiers d'Adhémar, à l'exception de quatre-vingts prisonniers, auxquels il arracha les yeux, et mis immédiatement le siége devant le château (février 1183). Henri le Jeune, redoutant les conséquences d'une lutte inégale, ou peut-être aussi mû par un retour de tendresse filiale, abandonna subitement les insurgés poitevins, et, passant dans le camp opposé, se chargea témérairement de l'office de médiateur. On convint d'une entrevue, dans les murs de Limoges, entre Henri II et son fils Geoffroy. Mais à peine les Aquitains rebelles eurent-ils vu, des hauteurs du Château, le père et le fils parlementer sur la grande place de la cité que, pour rompre des négociations funestes à leurs projets d'indépendance, ils lancèrent sur le vieux roi une grêle de flèches. L'une d'elles frappa son cheval au poitrail et l'abattit. L'infortuné monarque ramassa la flèche, et, les larmes aux yeux, la présentant à Geoffroy : « Parle, mon fils, lui dit-il, que t'a fait ton malheureux père pour mériter que tu

fasses de lui un but à tes archers[1] » ? Henri le Jeune proteste contre ce manque de foi par une nouvelle désertion. Deux fois encore on le voit retourner vers son père, manger à la même table, mettre la main au même plat, et, deux fois encore, fasciné par l'irrésistible ascendant de Bertrand de Born, dont il redoute plus les sirventes que toutes les lances de l'Aquitaine, il rejoint à Dorat les insurgés[2] sans avoir pu obtenir du roi leur pardon. Adhémar et Geoffroy n'ont pas

1. Ferrum sagittæ offerens cum singultu plenus lacrymis ait : « O fili, si infelix ego pater unquam à te filio merui sagittari, ediceto. »

(*Scriptores rerum Francorum.*)

2. Verum cum in eadem mensa cum patre comedisset et in eodem catino manum intinxisset, se iterum cum patris sui inimicis sacramento obligavit et profectus est Doraticum.

(*Ibidem.*)

Le *Dorat* était, avant 89, la capitale de la *Basse-Marche*. Son origine se rattache à une des plus anciennes gloires de la vieille monarchie française. Sur l'emplacement qu'elle occupe, Clovis fit construire un oratoire, au retour de la bataille de Vouillé. Près de cet oratoire, s'éleva une petite ville, possédée successivement par les seigneurs de Pierre Buffière, par la maison de Tristan l'Ermite et par les comtes de Barthon de Montbas, gentilshommes du pays de Galles, établis en France au douzième siècle, et dont le château seigneurial se voit encore dans le voisinage de Bellac. Tombée ensuite entre les mains des protestants, elle ne leur fut reprise qu'en 1640, par les troupes royales.

attendu son retour pour faire les derniers préparatifs d'une lutte désespérée. Réunissant les bourgeois dans une église, ils leur ont fait jurer de mourir sur la brèche plutôt que de se rendre. Quelques jours après, un puissant renfort vient doubler leur courage. Ce sont les bandes incendiaires des Paillers [1] que le nouveau roi de France, Philippe-Auguste, envoie au jeune Henri, son beau-frère. Alors, voyant que tout délai aggravait le péril, le roi d'Angleterre s'ébranle une seconde fois, résolu à donner l'assaut à Limoges, détruit le pont sur la Vienne, afin de couper les vivres aux rebelles, et forçant avec Richard l'entrée de la Cité, il ouvre vivement l'attaque contre le Château. Les hostilités étaient à peine commencées sur ce point qu'un éclat de pierre, parti des rangs anglais, atteignit à la tête Henri le Jeune, au moment où, avec Bertrand de Born qui portait devant lui la bannière, il poussait une reconnaissance jusqu'au pied des remparts ennemis, devant la porte du Naveix [2]. Bertrand reçoit

1. Les Paillers tiraient leur nom des brandons de paille qu'ils portaient à leur ceinture, pour mettre le feu aux habitations qui avaient le malheur de se trouver sur leur passage.

2. Ce fait particulier, que le jeune roi fut frappé d'un éclat de pierre aux côtés de Bertrand de Born, transmis dans tout le Midi de

le jeune prince dans ses bras, et, après s'être assuré que la blessure n'est pas dangereuse, il revient aux remparts pour rendre aux combattants leur énergie. Cette énergie les sauva. Rebuté par les pluies glaciales de mars et par l'opiniâtreté de la résistance, Henri II s'avoua vaincu par ses fils et se retira après quinze jours de siége.

La révolte triomphait.

bouche en bouche, ne tarda pas à être défiguré : aussi le biographe provençal, écho d'un souvenir confus, avance-t-il que le fils aîné d'Henri II mourut d'un coup de pierre dans un château de Bertrand de Born : « *El rei jove fo mortz d'un cairel en un castel d'*EN *Bertrans de Born.* » Pour se convaincre de l'erreur, il suffit de lire la précieuse chronique du moine Geoffroy, qui vit passer lui-même, trois mois plus tard et dans d'autres lieux, le convoi funèbre du prince, et qui, par conséquent, était mieux renseigné à cet égard que l'auteur du manuscrit occitanique. — La porte du Naveix est aussi appelée dans quelques Mémoires *porte Aleresia,* sans doute parce qu'elle était dans le voisinage de la tour de ce nom.

OXFORD-TAYLOR INST.

CHAPITRE VI

Les bandes incendiaires des Paillers réclament impérieusement le prix de leurs services. — Henri le Jeune, pour satisfaire leurs exigences, pille les monastères de Saint-Martial de Limoges, de Grammont et de Rocamadour. — Maladie et mort de ce prince à Martel, en Quercy. Bertrand de Born et Adhémar accompagnent jusqu'à Uzerche sa dépouille mortelle. — Douleur du roi d'Angleterre. — Soumission générale des rebelles. — Bertrand de Born, assiégé et pris dans Hautefort, est conduit à Henri II. — Scène touchante. — Henri II pardonne au troubadour en mémoire de son fils.

Mais la victoire allait être plus terrible pour le jeune roi que le combat. Triomphant de son père, il se vit à la merci des bandes mercenaires des Paillers, qui vinrent réclamer impérieusement le prix de leurs services. Craignant de voir passer ces dangereux auxiliaires sous la bannière de son père, il eut recours, pour les satisfaire, à des moyens indignes de la majesté royale. Ne sachant où se tourner, pressé de toutes

parts par une implacable nécessité, il se présente au monastère de Saint-Martial, exige qu'on lui livre sur l'heure le trésor, et, comme les moines hésitent, il pénètre de force dans le cloître et en chasse tous les cénobites. Vases sacrés d'or et d'argent, croix, châsses des saints, armures de guerriers, tout fut pillé, tout fut enlevé. « Comment dire notre douleur, s'écrie un chroniqueur de l'époque, témoin oculaire de cette spoliation ! Ce trésor trois fois saint ne fut arraché du sanctuaire que pour être distribué aux fléaux du peuple [1]. »

Après une pareille profanation, Henri le Jeune, en butte aux malédictions de la ville entière, ne pouvait plus songer à rester à Limoges : il se hâta d'abandonner la place et de se retirer à Angoulême. Il y passa les fêtes de Pâques pour le malheur de la population, car les excès de ses soudadiers changèrent en cris de détresse et de deuil les chants de joie et d'allégresse que provoque ordinairement cette solennité [2]. Limoges s'était

1. Quid dicam? Proh dolor! Sacrosanctum thesaurum rex dedit grassatoribus populorum... Tam inauditum scelus certe non credidissem nisi oculata fide fieri conspexissem.

(*Chronica Gaufridi monachi.*)

2. Henricus tenuit Engolismam cum multitudine malignantium,

empressée d'ouvrir ses portes au roi d'Angleterre, et quand Henri le Jeune essaya d'y pénétrer de nouveau, la garde des remparts, en le recevant à coups de pierres, lui signifia plus éloquemment que par des paroles qu'on ne voulait pas obéir à un roi sacrilége. Moins surpris que contrarié de cet accueil, il partit, accompagné d'Adhémar et de Bertrand de Born, pour le monastère de Grammont dont il enleva aussi le trésor, sans épargner les colombes d'or, présent de son père, destinées à recevoir les hosties consacrées. De là, il arrive à Uzerche où il accueille avec colère une procession de moines, parce qu'ils viennent à lui les mains vides. Il est rejoint dans cette ville par Hugues III, duc de Bourgogne, et par Raymond VI, comte de Toulouse, qui viennent lui offrir des secours contre son père. Mais le temps approchait où Henri le Jeune, seul sous la main de Dieu, n'allait plus avoir la force de songer aux choses de la terre. Le soir même de son entrée à Uzerche il sentit un peu de malaise. Les excès de tous genres auxquels il s'était livré à Angoulême, les courses continuelles qu'il avait entreprises, les fatigues dont sa position précaire

in quibus locis solebat dulcimodum cantari *alleluya, heu, væ* calamitas perstrepebat, grassante perfidiâ. (*Ibidem.*)

lui faisait une nécessité, toutes ces causes réunies avaient empêché l'entière guérison de la blessure reçue par le prince sous les murs de Limoges. La fièvre qui minait lentement ce corps frêle et usé devint ce jour-là plus intense. Mais l'incurie qu'il avait montrée jusqu'alors lui fit négliger encore cette recrudescence du mal. Surmontant sa faiblesse, il partit le lendemain pour Dosennac, et, le jour suivant, il arrivait à Martel. Là, le vicomte Raymond de Turenne, afin de lui ménager une agréable surprise, organisa des courses de chevaux auxquelles assistèrent le comte de Toulouse, le duc de Bourgogne, le comte du Perche, Adhémar et Bertrand de Born. Quelques jours après, Henri quittait Martel avec ces deux derniers et se traînait jusqu'à Rocamadour, sous prétexte d'accomplir un pieux pèlerinage, mais en réalité dans un but de spoliation plutôt que dans un but d'offrande. Les moines du saint ermitage n'eurent pas, en effet, à se féliciter de la visite du royal pèlerin. Toutes les richesses de l'oratoire passèrent en des mains impures; rien ne fut respecté, pas même les lames d'argent dont naguère encore son père avait recouvert le corps de saint Amadour.

Mais le doigt de Dieu avait, dans sa justice, marqué

un terme à ces criminelles rapines. Ébranlée par une invisible main, la cloche du sanctuaire, dont le tintement mystérieux est si souvent l'annonce d'une guérison miraculeuse, sembla aux trois visiteurs sacriléges sonner le glas funèbre d'un trépas. Cette profanation fut en effet la dernière. Tant de fatigues avaient usé les faibles ressorts d'une existence chancelante. Les deux amis d'Henri le Jeune le rapportèrent mourant à Martel, où le riche bourgeois Étienne Fabri lui offrit, dans sa maison, une hospitalité généreuse. A peine arrivé, le roi se mit au lit, et des symptômes alarmants se déclarèrent : aux ravages de la fièvre vint se joindre la dyssenterie. A cette vue, le vicomte de Turenne commença à redouter pour lui-même les suites de cette aventure, et ce seigneur, qui naguère avait improvisé des réjouissances en l'honneur du jeune roi, n'eut pas plutôt reconnu sa position désespérée qu'il s'éloigna en toute hâte.

Il n'en fut pas de même d'Adhémar et de Bertrand de Born. Hommes violents, mais pleins de cœur, ils ne quittaient pas la maison d'Étienne Fabri, étudiant avec une inquiétude toujours croissante les ravages du mal, et maudissant le jour où ils avaient armé le fils contre le père. On ne tarda pas à s'apercevoir que

tous les soins étaient inutiles. On vit alors accourir au chevet du royal moribond les évêques d'Agen et de Cahors, auxquels vint se joindre bientôt l'évêque de Nevers, porteur de paroles de médiation de la part du souverain pontife. A la vue de ces vénérés prélats, que Dieu semblait lui envoyer pour le préparer à sa dernière heure, le cœur du jeune Henri fut en proie d'abord à une angoisse pénible. Les derniers jours de son existence lui apparurent dans toute leur hideuse impiété, et ce fut au milieu des larmes et des sanglots qu'il témoigna de l'amertume de son repentir, et qu'il fit à haute voix la confession de sa vie entière.

Cependant le vieux roi, à la nouvelle de la maladie de son fils, avait senti tomber toute sa colère : il se serait empressé d'aller le voir, si on ne l'avait trompé sur la gravité de son état, et si le vicomte Adhémar lui-même n'avait craint inconsidérément de lui envoyer un sauf-conduit. Henri II, l'esprit encore frappé de la trahison et de la mauvaise foi déployées par ses ennemis dans les conférences de Limoges, redouta un nouveau piége, refusa de croire à l'imminence du péril, et n'osant satisfaire son ardent désir de voir son fils, il lui envoya son anneau en signe de pardon. Le prince mourant n'eut pas plutôt aperçu ce gage de clé-

mence qu'il le porta à ses lèvres, et demanda d'une voix déchirante à voir son père ; puis agitant ses bras avec exaltation : « Qu'on m'attache, s'écria-t-il, une corde au cou, et qu'on me place sur la cendre ; c'est là que je dois mourir [1]. » N'osant résister à ses pieuses instances, l'évêque de Cahors le fait traîner hors de son lit, et c'est dans la posture du suppliant qu'il lui administre le saint viatique. Ce dernier effort avait achevé le jeune roi, et c'est le matin même, à dix heures, qu'il rendit le dernier soupir (11 juin 1183).

Le lendemain, Bertrand de Born, le cœur brisé, accompagna avec Adhémar, à Uzerche, la dépouille mortelle de celui qui l'avait tant aimé, et sur l'esprit duquel il avait exercé une si déplorable influence. L'abbé d'Uzerche reçut le corps dans son église et fit les frais du service funèbre. « Telle était la misère qui entourait cette défunte royauté qu'à l'offrande il ne tomba que douze deniers dans le plat d'argent. Encore le chapelain du mort s'en saisit-il avec avidité. Que peut-on dire de plus? Toute l'escorte mourait de faim. On avait été forcé de mettre en gage le cheval du prince pour payer les soins de sa maladie, et ces mêmes moines

1. Trahite me a lecto per hunc funem et imponite me lecto illo cinereo. (*Scriptores rerum Francorum.*)

qu'il dépouillait naguère donnèrent du pain aux porteurs de son cadavre, exténués de besoin et tellement pressés par la nécessité qu'un d'entre eux avait vendu ses braies pour vivre.

« Henri II attendait cependant avec une grande anxiété sur les bords de la Vienne, lorsqu'un moine de Grammont entra dans sa tente et s'inclina devant lui sans parler.

« Eh bien ! s'écria vivement le roi, que venez-vous m'annoncer? — Prince, répondit le messager à voix basse, je n'apporte pas de bonnes nouvelles [1]. »

A ces paroles, Henri II, découvrant toute l'étendue de son malheur, tomba trois fois en syncope et ne revint à lui que pour éclater en sanglots déchirants. Sa douleur était si poignante qu'il ne voulut d'abord voir personne et qu'il ne put assister aux obsèques de son fils, célébrées le jour suivant à Grammont. Geoffroy, ému d'une souffrance si cruelle, abandonna ses alliés et revint auprès de lui.

Avant de mourir, le jeune prince avait envoyé à son père une lettre commençant par ces mots touchants : « *Seigneur, daignez oublier mes fautes et mes erreurs*

1. MARY-LAFON, *Histoire générale du Midi.*

de jeunesse[1]. » Dans la première partie, il suppliait Henri II de traiter avec plus d'indulgence sa mère Éléonore, depuis près de dix ans prisonnière à Salisbury. Dans la seconde, il recommandait à la générosité du roi son épouse, Marguerite de France, déjà veuve, et il terminait en implorant de lui le pardon pour les révoltés du Périgord, de la Saintonge, du Limousin, et principalement pour Adhémar et pour Bertrand de Born.

Ces dernières grâces ne furent pas plus accordées que la première. Irrité outre mesure par la mort si prématurée de son fils contre les fauteurs de désordre, le vieux roi déploya, pour les châtier, toute l'activité, toute la vigueur de la jeunesse. Le lendemain même des obsèques de Grammont, il se porte vivement sur Limoges, prend d'assaut le Château, démolit les tours, renverse les murailles, comble les fossés et ne laisse debout aucune fortification (24 juin). Le vicomte Adhémar se hâte de demander grâce. Le comte de Toulouse et le duc de Bourgogne se dérobent aux effets de cette vengeance implacable en regagnant leurs États par une prompte fuite. Effrayés de leur isolement en face

1. *Actes de Rymer*, t. Ier.

de la famille royale unie et menaçante, Geoffroy de Lusignan, le comte de Perche et les autres seigneurs qui, ouvertement ou en secret, ont favorisé la révolte, s'humilient en tremblant.

Satisfait d'avoir imprimé à toute l'Aquitaine une terreur salutaire, et brûlant d'atteindre le boute-feu de ses discordes domestiques, Henri II vole au château d'Hautefort, avec l'intention bien arrêtée de n'y pas laisser pierre sur pierre et d'ensevelir Bertrand de Born sous ses ruines. Il amène avec lui Martin l'Algaï et ses trois frères, fameux brigands qui, avec mille hommes de cavalerie et douze mille hommes de pied, aussi déterminés que leurs chefs, sont le fléau des provinces et la terreur des plus braves [1]. Le roi d'Aragon, Alphonse II, accompagne l'armée anglaise, plutôt en spectateur qu'en ennemi, car une liaison déjà ancienne [2] l'unit au fougueux troubadour.

1. Martin l'Algaï, qui conduisit devant Hautefort une partie de ses bandes infernales, vendait, comme tous les chefs de routiers, ses services au plus offrant. Après s'être mis successivement à la solde de Henri II, de Montfort et de Raymond VI, comte de Toulouse, il fut pris en 1212, au château de Biron, et écartelé par ordre de Montfort, qui ne lui pardonnait pas d'avoir déserté sa cause.

2. C'est ce même roi Alphonse qui ne croyait pouvoir mieux ca-

Au point du jour, les bois et les vallons au milieu desquels serpente l'Auvezère retentissent du piétinement des chevaux et du cliquetis des armes. Avertie par le cri d'alarme de la guette, la garde de l'antique donjon des Lastours regardait avec stupeur scintiller les lances des Brabançons, à travers la haute futaie qui couronne le mamelon d'Hautefort, quand tout à coup elle vit le gros de l'armée anglaise, enseignes déployées, prendre position devant la façade du nord[1].

Ce moment eut quelque chose de grave et de solennel, et plus d'un cœur battit dans une noble poitrine, car, à l'intérieur du château, aucun guerrier ne se faisait illusion sur le sort qui l'attendait, aucun n'ignorait qu'il allait combattre cette fois non pour la victoire, mais pour la vie. Un héraut s'avance jusqu'au pied de la grosse tour ronde qui formait alors le sommet du manoir triangulaire, et après avoir sonné de la trompette, il somme les assiégés de se

ractériser les chansons de Giraud de Borneilh d'Excideuil, l'inventeur de ce genre érotique, qu'en les appelant *les femmes des sirventes de Bertrand de Born.*

1. La façade du midi avait un escarpement et une élévation qui défiaient toutes les attaques.

rendre à merci, s'ils ne veulent subir le sort réservé à leur maître. Pour toute réponse, une grêle de pierres part des murailles, et rebondissant sur la première ligne des assaillants, brise avec un fracas épouvantable les casques et les armures, et fait mordre la poussière à plus d'un présomptueux cavalier. Henri II ordonne la retraite. La nuit suivante, profitant de l'ardente chaleur qui a mis presque à sec le fossé, il tente une escalade par surprise. Mais Bertrand de Born veillait à tout, et, du haut des mâchicoulis, une pluie d'huile bouillante, de plomb fondu, de poix enflammée anéantit les plus intrépides. Surpris et furieux de ce double échec, Henri ne se déconcerte pas; mais changeant de tactique, il se décide à enfermer les assiégés dans un cercle de fer, et transmet, avec un calme impassible, l'ordre de faire avancer les mantelets [1]. On donnait ce nom à des galeries mobiles surmontées d'un toit à double pente sur lequel les pierres et les rocs ne pouvaient avoir de prise, et re-

1. Les *mantelets* étaient des instruments de guerre empruntés aux Romains, comme on peut le voir dans Salluste, au chapitre XXIe de la *Guerre de Jugurtha*, et dans plusieurs passages de César, notamment au chapitre XIIe du livre IIe des *Commentaires*.

couvert lui-même de peaux fraîches et de tissus incombustibles. Sous un pareil abri, les assaillants pouvaient poursuivre en toute sécurité les travaux du siége le plus difficile. Quand les défenseurs d'Hautefort virent approcher des remparts ces formidables machines, quand ils aperçurent les nombreuses tours roulantes qui les appuyaient, ils crurent toucher à leur dernière heure et sentir le gibet au-dessus de leurs têtes. Chaque minute voyait un des leurs tomber sous des coups invisibles, et des bras hors d'atteinte combler peu à peu le fossé du château. Le bélier des Anglais, jusqu'alors inactif, put enfin se dresser menaçant contre les murailles. Chacun de ses lugubres coups allait droit au cœur de Bertrand de Born. Déjà de nombreuses pierres détachées des créneaux roulaient dans le fossé. Des pans de mur ébranlés oscillaient d'une manière effrayante; mais un travail incessant dissimulait aux yeux de l'ennemi ces résultats compromettants; un système de poutres et de madriers servait à étayer les parties faibles et qui menaçaient ruine. La nuit était employée à réparer les dégâts du jour. Dévouement inutile! Le moment était venu où aucun effort humain ne pouvait plus préserver l'héroïque garnison d'Hautefort du sort cruel

qui l'attendait. Encore quelques coups de bélier, et le mur du nord, effondré, roulait avec fracas au pied de l'armée anglaise, quand un événement imprévu vint tout à coup rendre la vie à ceux qui se croyaient aux portes du tombeau.

La famine se déclarait terrible et implacable dans le camp ennemi. Le passage continuel de gens de guerre avait épuisé jusqu'aux moindres ressources de la contrée. Au dernier repas, on avait eu une peine infinie à trouver du pain pour la table royale : soldats et chefs en étaient privés depuis trois jours. Henri II avait voulu un moment douter de son malheur; mais les murmures de ses enragés Brabançons le rappelant durement à la réalité de sa situation, il prit avec un regret plein d'amertume la résolution de différer sa vengeance et de lever dès le lendemain le siége d'Hautefort.

Le roi Alphonse crut alors pouvoir essayer l'influence de sa vieille amitié. Il fit exposer à Bertrand de Born l'extrémité à laquelle était réduite l'armée anglaise, exténuée par les plus dures privations, et le supplia de lui envoyer du pain. Bertrand, le cœur ému de cette marque de foi, fait passer à l'instant dans le camp ennemi non-seulement du pain, mais encore des vivres de toutes sortes. En même temps,

répondant à la confiance qu'on lui montrait par une confiance plus grande encore, et incapable de suspecter la loyauté de celui qui se disait son ami, il révèle à Alphonse le déplorable état du rempart attaqué, le priant de faire diriger sur un autre point les efforts des machines de guerre. Le lâche Aragonais, pour s'attirer la faveur du roi d'Angleterre, lui porta la lettre même de Bertrand de Born [1].

La révélation de cet important secret fit tout changer de face. Les défenseurs d'Hautefort, qui poussaient déjà des cris de délivrance, en voyant reculer béliers et mantelets, en voyant la ligne de bataille rompue commencer son mouvement de retraite, furent frappés d'une stupeur profonde à l'aspect des colonnes anglaises s'avançant de nouveau résolûment vers la

1. E 'l reis d'Aragon venc en l'ost del rei Henrics, denant Autafort. E cant Bertrans o saub, si fo molt alegres qu' el reis d'Aragon era en l'ost, per so qu' el era sos amics especials. E 'l reis d'Aragon si mandet sos messatges dins lo castel, qu'EN Bertrans li mandet pan e vin e carn; et el si l'en mandet assatz; e per lo messatge per cui el mandet los presenz, el li mandet pregan qu' el fezes si qu' el fezes mudar los edificis e far traire en autra part, qu'el murs on il ferion era tot rotz. Et el per gran aver del rei Henrics, li dis tot so qu'EN Bertran l'avia mandat a dir. (RAYNOUARD, *Biographies originales des troubadours.*)

forteresse, et menaçant la partie croulante du mur. Un soupçon terrible traverse l'esprit de Bertrand de Born. Il groupe autour de lui en masse compacte les compagnons de sa mauvaise fortune, et, au cri de *Vive l'Aquitaine!* les met en ligne en face du rempart battu en brèche. Trois coups de bélier jettent à terre cette impuissante barrière. Un nuage de poussière, enveloppant assiégeants et assiégés, suspend un moment le combat. Ce moment a décidé de tout. Pendant que Bertrand, cherchant à rallier ses malheureux guerriers, leur montre de l'épée le donjon comme dernier refuge, un corps d'archers gallois le tourne hardiment, lui barre le chemin et fait le châtelain prisonnier avec les débris de la garnison (6 juillet 1183).

Henri II attendait dans sa tente le résultat de cette lutte suprême. Quand on lui annonça l'approche des vaincus, il sortit entouré de ses barons. Un silence glacial régnait autour de lui. Ses yeux injectés de sang, ses traits horriblement contractés, laissaient lire sur son visage l'arrêt de mort des prisonniers. Cependant Bertrand de Born enchaîné s'avançait sans fierté ni faiblesse. Son calme héroïque contrastait étrangement avec la fureur concentrée du roi. « Eh bien! lui

dit Henri d'une voix vibrante de colère, c'est donc vous qui vous vantiez de n'avoir jamais besoin que de la moitié de votre esprit? Or sachez que voici l'heure où le tout vous sera grandement nécessaire. — Je l'ai dit, il est vrai, répondit le prisonnier, et j'avais alors le droit de le dire; mais mon esprit est bien affaibli maintenant. — Et pourquoi? — Seigneur, le jour fatal où j'ai perdu le jeune roi votre fils, j'ai perdu en même temps tout ce que j'avais de raison, d'esprit et d'habileté[1]. » La foudre, tombant aux pieds

1. EN Bertrans ab tota sa gen fo menatz ab pabaillon del rei Henrics. E 'l reis lo receup molt mal; e 'l reis Henrics si 'l dis : « Bertrans, vos avez diz que anc la meitaz del vostre sen, no vos besognet nulls temps, mas sapchaz qu'ara vos besogna ban totz. — Seingnher, dis EN Bertrans, ben m'es faillitz. — E com, dis lo reis? — Seingnher, dis EN Bertrans, lo jor que qu'el valens joves reis vostre fils mori, en perdi lo sen e 'l sabor e la connoissensa. » E 'l reis quant auzi so qu'EN Bertrans il dis en ploran del fill, venc li granz dolors al cor de pietat et als oills, si que no s pot tener qu'el non pasmes de dolor. E quant el revenc de pasmazon, el crida e dis en ploran : « EN Bertrans, EN Bertrans, vos avetz ben drech, e es ben razos, si vos avetz perdut lo sen per mon fill qu'ell vos volia meils qne ad home del mon, e eu per amor de lui vos quit la persona e l'aver, e 'l vostre castel, e vos ren la mia amor e la mia gracia, e vos don cinc cenz marcs d'argen per los dans que vos avetz receubutz. » (RAYNOUARD, *Biographies originales des troubadours.*)

d'Henri II, n'aurait pas produit sur lui une commotion plus violente que ne le fut la secousse opérée soudain par cette réponse si imprévue. En entendant le nom de son fils, dont la mort prématurée avait jeté tant d'amertume dans son âme, l'infortuné monarque poussa un cri déchirant et tomba évanoui à la renverse. Puis revenant à lui, il s'écria, au milieu des sanglots et des larmes : « Ah! Bertrand, malheureux Bertrand, c'est bien juste que vous ayez perdu l'esprit en perdant mon fils, car il vous aimait au-dessus de tout; et moi, pour l'amour de ce fils, je vous rends votre liberté, vos gens, votre château; je vous rends mon amitié et mes bonnes grâces, et je vous donne en outre cinq cents marcs d'argent pour réparer les dommages que je vous ai causés. » A ces nobles paroles, Bertrand ému jusqu'aux larmes mit un genou en terre, jura une reconnaissance éternelle au roi d'Angleterre, et s'engagea à ne plus prendre les armes contre lui. L'avenir nous dira s'il tint parole.

Ce qui frappe au premier abord dans le tableau de cette scène attendrissante, c'est la naïveté des regrets du chevalier et de l'abattement du monarque anglais. Cette naïveté touchante nous reporte involontairement à un autre drame d'une autre époque héroïque,

en nous rappelant la douleur du vénérable Priam, lorsqu'il parut devant Achille pour réclamer le cadavre d'Hector, et celle d'Achille lui-même pleurant au souvenir de son ami Patrocle. « Dans les uns comme dans les autres, ce sont les cris de la nature qu'on entend et non les accents étudiés d'une douleur affectée. La générosité d'Henri, qui rend à Bertrand ses terres et son château, est un autre trait bien digne des mœurs antiques, dans lesquelles on trouvait les mélanges les plus singuliers de violence et de bonté; car le cœur humain, dans l'enfance, passe rapidement à des sentiments opposés ; et la grossièreté des mœurs dans laquelle les hommes vivent, avant d'avoir pris les besoins, les préjugés et les vices de la civilisation, qu'est-ce autre chose que l'enfance des peuples[1] ? »

Loin de nous donc ces reproches d'astuce et de duplicité qui voudraient ne voir dans les touchantes paroles de Bertrand à Henri II que le résultat d'une infernale finesse ou d'une cruelle présence d'esprit. Oui, en parlant ainsi du jeune roi, Bertrand de Born était sincère; sincère, parce que son amitié pour cet

1. Papon, *Voyage en Provence*, fin du t. II

aimable prince ne fut jamais une feinte; sincère, parce que sa mort l'affecta trop visiblement et trop profondément pour que sa douleur pût être révoquée en doute. En veut-on une preuve? Qu'on écoute ces lugubres accents : c'est l'oraison funèbre de Court-Mantel par Bertrand de Born lui-même :

Rassemblez les sanglots, les soupirs, les alarmes
De ce siècle dolent,
Que sont-ils à côté du sujet de nos larmes,
En ce triste moment?
La jeunesse n'a plus le prince d'Angleterre
Pour guider sa valeur:
Sa fin, sa fin cruelle a jeté sur la terre
Un voile de douleur.
Le sombre désespoir et l'angoisse terrible
Ont flétri nos beaux jours.

Si tut li dol e 'l plor e 'l *marrimen*
E las dolors e 'l dan e 'l caitivier
Que hom agues en est segle dolen
Fossom emsems, sembleran tut leugier
Contra la mort del *jove rei engles*
Don reman pretz e jovent doloiros,
E 'l mon escurs e tenhs e tenebros
Sem de tot joi, plen de tristor e d'*ira*.

Dolent e trist e plen de *marrimen*
Son remanzut li cortes soudadie

Vous pliez sous le poids de ce malheur horrible,
Jongleurs et troubadours.
La mort nous a porté le coup le plus barbare :
Pleurons, pleurons sans fin
Le prince auprès duquel sembla toujours avare
Le cœur le plus humain.
Mort affreuse, tu peux à bon droit être fière
De m'avoir séparé
Du meilleur chevalier que la douce lumière
Ait jamais éclairé.
Que n'allais-tu frapper et de tes dards poursuivre
Tant d'infâmes méchants,
Vils fardeaux de ce monde, et que tu laisses vivre
Tranquilles et contents?

E 'l trobador e 'l joglar avinen,
Trop an agut en mort mortal guerier
Que tolt lor a lo *jove rei engles*
Vas cui eran li plus larc cobeitos;
non er mais, ni non crezas que fos
Vas aquest dan el segle plors ni *ira*.

Estenta mort plena de *marrimen*
Vanar te pods qu'el melhor cavalier
As tolt al mon qu'anc fos de nulha gen!
Quar non es res qu'a pretz aia mestier
Que tot no fos el *jove rei engles;*
E fora miels, s'a dieu plagues razos,
Que visques el que mant autre envios
Qu'anc no teron als pros mas dol e *ira*.

Sans la douce amitié ta joie est importune,
Siècle lâche et trompeur!
De toutes tes douceurs je n'en connais aucune
Qui ne tourne en douleur.
Tes plaisirs sont mensonge : ici l'heure présente
Ne vaut les jours passés.
Voyez, un gentil cœur, une âme tout aimante,
Hélas! nous a laissés.
Cher Henri, que du moins tes vertus populaires,
Pour ceux qui t'ont connu,
Soient autant de leçons, d'exemples salutaires,
Subis à leur insu.
Dieu, mort pour nous sauver, j'implore ta clémence!
Au rang des bienheureux,

D'aquest segle flac, plen de *marrimen*,
S'amor s'en vai, son joi teinh mensongier,
Que ren no i a que non torn en cozen;
Totz jorns veiretz que val mens huei que ier.
ascun se mir el *jove rei engles*
Qu'era del mon lo plus valens dels pros,
Ar es anatz son gen cor amoros,
Dont es dolors e desconort e *ira*.

Celui que plac per nostre *marrimen*
Venir el mon, e nos trais d'encombrier,
E receupt mort a nostre salvamen,
Co a senhor humils e dreiturier
Clamen merce, qu'al *jove rei engles*
Perdon, s'il platz, si com es vers perdos,

Dans le séjour exempt de peine, de souffrance,
Reçois le roi des preux.

Traduction de V. P. LAURENS.

E 'l fassa estar ab onratz companhos
Lai on anc dol non ac ne i aura *iro*.

BERTRAND DE BORN.

Une émotion involontaire gagne le cœur à la lecture de ces vers, tant ils montrent à côté d'une foi simple et naïve les tortures d'une âme brisée. Et c'est là l'homme qu'on accuserait d'avoir, pour échapper à une mort certaine, joué devant un malheureux père une misérable comédie! Pour nous, il nous est impossible de ne pas nous élever avec force contre une semblable insinuation; et, si quelque chose nous afflige, c'est qu'il se soit trouvé dans le pays même de Bertrand de Born des hommes qui n'aient pas craint d'émettre dans leurs écrits une opinion aussi contraire à l'évidence qu'injurieuse pour sa mémoire.

Bertrand, moins touché peut-être de la clémence d'Henri II que de la perfidie d'Alphonse, qui était venu servir à la solde de ses ennemis, s'en vengea cruellement en mettant à nu dans ses sirventes toutes les

actions honteuses de la vie de ce prince. Et Dieu sait s'il y avait prise à la critique! La générosité et la douceur de caractère n'étaient pas les défauts d'Alphonse II. On racontait dans les cours du Midi les nombreuses trahisons dont avaient été victimes les personnes qui tenaient à lui par les liens du sang ou de l'amitié. Un jour, c'était un gentilhomme qui, ayant eu l'imprudence de l'inviter à un festin, se vit chassé de sa maison par le monarque, son convive, qui usurpa le fief sans autre forme de procès. Dans une plus grave circonstance, Alphonse, ayant envoyé au service du roi de Castille un certain nombre de chevaliers dont cinquante furent pris dans un combat, exigea de ce prince le payement de leur rançon, mais emporta la somme qu'il avait reçue et les laissa dans les fers. Ce trait d'avarice fut suivi d'un autre presque incroyable. Le roi d'Aragon avait emprunté deux cents marabotins d'un jongleur nommé Artuset et ne le payait qu'en belles paroles. Sur ces entrefaites il arriva, pour le malheur du pauvre créancier, qu'Artuset et un de ses camarades attaqués par des juifs tuèrent un des agresseurs en se défendant. Les juifs portèrent leurs plaintes et promirent au roi deux cents marabotins, s'il voulait livrer à leur vengeance ceux qu'ils

accusaient de meurtre. C'était un moyen commode de gagner une assez forte somme et de se débarrasser en même temps d'une dette importune. L'argent fut accepté, les victimes livrées. Un second jongleur ne fut pas plus heureux. Il avait prêté chevaux et argent au monarque espagnol; pour toute récompense, Alphonse l'abandonna à la fureur de la reine d'Angleterre, dont il avait apparemment dit du mal, et qui le fit cruellement mettre en pièces. Pouvait-on s'attendre à d'autres témoignages de reconnaissance de la part d'un prince fratricide et d'un fiancé parjure?

Exploitant habilement ce thème, aussi bien que les propos ou trageants que l'on tenait sur l'humble origine du roi d'Aragon[1], Bertrand de Born exhala son

1. L'étonnante fortune de la famille royale d'Aragon, qui, par des alliances successives, se trouvait descendre des simples comtes de Barcelone et de Provence, et par ces derniers des seigneurs plus obscurs encore de Milhaud et de Carlad en Rouergue, provoqua contre elle, au moyen âge, mille insinuations jalouses et perfides dont Bertrand de Born, par esprit de vengeance, se fait ici le complaisant écho. « E sabia com lo reis d'Aragon era vengutz de paubra generacion, de Carlades, d'un castel que a nom Carlad, que es en Rosergue, en la seignoria del comte de Rodes; EN Peire Carlad qu'era

ressentiment en deux satires violentes dont voici la première :

Puisque des fleurs la saison si riante,
Fraîche et joyeuse, épanouit le cœur,
Désir me prend de lancer un sirvente,
Pour exhaler ma trop juste fureur.
Que l'Espagnol apprenne à ma colère
Par quel forfait, sous mes remparts croulants,
Son roi félon, devenu mercenaire,
Flétrit sa gloire et celle de ses gens.

Pus lo gens terminis floritz
S'espandis jauzions e gais,
Mes vengut en cor que m'es lais
De far un novel sirventes
On sapchon li Aragones
Qu'ab mal agur,
D'aquo sion ben tug segur,
S'ai venc lo reis dont es aunitz
E siei soudadier loguaditz.

seingner del castel per valor e per proessa, si pres per moiller la comtessa de Milhau qu'era caseguda en eretat, e si n'ac un fil que fon valens e pros, e conquis lo comtat de Proensa, e us sos fils si conquis lo comtat de Barsalona, e ac nom Raymon Berangier, lo quais conquis lo regisme d'Aragon. (RAYNOUARD, *Biographies originales des troubadours.*)

Jadis, sa race, obscure et sans puissance,
Vivait bien loin du trône d'Aragon;
Qu'elle retourne aux lieux de sa naissance,
En Carladais, aux bords de l'Aveyron.
Lorsque chacun en aura fait justice,
S'il veut de Tyr gagner le port lointain,
Puisse des vents l'impétueux caprice
Jeter aux flots ce prince lâche et vain !

Dans le Midi, Sanche acquiert plus de gloire
Que ce roi faible et perfide et sans foi,
Ne désirant que s'engraisser et boire,
Spoliateur de son frère Geoffroi.

Sos bas paratges sobreyssitz
Sai que fenira coma lais,
E se tornara lai don es trais
A Meilhau e en Carlades;
Quanquecx n'aura son dreg conques,
An s'en ves Sur;
Greu er que en mar 'l debur
L'aura, quar tant es pauc arditz,
Flacz e vans e sojorna ditz.

Proensa pert dont es issitz,
Que son frair Sancho prezon mais,
Qu'el non a suenh mas que s'engrais
E beua per Rossilhones,
On fo dezeretatz Jaufres.

Les Toulousains le tiennent pour parjure.
Ceux qui s'étaient avec lui conjurés
En ce moment lancent sur lui l'injure,
Car il les a par crainte abandonnés.

Bien me plaîrait que le prince équitable,
Qui de Tolède habite le palais,
Montrât le poids de son bras redoutable
A ce vaurien, fils du Barcelonais.
J'estime plus un monarque infidèle,
Un roi païen que le roi d'Aragon :
Je vins calmer un jour sa faim cruelle,
Lui me perdit par une trahison.

Qu'a Vilamur.
E'n Tolza 'l tenon per perjur
Tuit cill ab cui s'era plevitz,
Quar los a per paor gequitz.

Lo reys cui es Castrassoritz
E ten de Toleda 'l palais
Lau que mostre de sos essais
Say al fill de 'l Barsalones,
Quar per dreg sos malvatz hom es ;
Del rey tafur
Mais am sa cort e son atur,
Non fauc selha don fui trahitz
Lo jorn qu'el fon per mi servitz.

Tous les États dont le frustra Ramire
A Garcia feront bientôt retour,
Et le bon roi que la Navarre admire
A tout son peuple étendra son amour;
Que seulement ce monarque intrépide
A sa valeur donne un léger essor,
Car en renom lui cède un roi perfide,
Comme l'azur cède à l'éclat de l'or.

Si pour la reine, âme noble et si pure,
L'on ne devait, prince, te ménager,

Lo bos reys Gartsia Ramitz
Cobrara, quan vida 'l so frais,
Aragon qu'el Monges l'estrais;
E 'l bos reys Navars, cui dreitz es,
Cobrara ab sos Alanes,
Sol s'i atur :
Qu'aitan cum aurs val mais d'azur,
Val mil tans et es plus complitz
Sos pretz que del rey apostitz.

Per cella de cui es maritz,
Per la bona reina m lais;
des que m dis so don m'apais,
Berenguier de Bezaudunes
Li retraissera, s'il plagues;

Ah ! je dirais, par quelle trame obscure
Tu fis périr ton frère Béranger.

De l'empereur tu trahis la famille,
Comme un roi faux, imposteur et félon :
Les monceaux d'or que te portait sa fille
Furent donnés à ceux de ta maison.
Puis, quand ta main vile, impure et méchante,
En eut tiré vert et sec sans pudeur,
Tu renvoyas par mer, triste et dolente,
Ta fiancée et l'escorte d'honneur.

Traduction de V. P. LAURENS.

Mas tot rencur
Sos malvatz faigz que son tafur,
Quar per el fo mortz e trahitz,
Don es sos linhatges aunitz.

Mout trahic lag l'emperairitz
Com fals reys perjurs e savais,
Quan pres a quintals et a fais
L'aver que Manuels trames,
E det l'a son frair' EN Jacmes ;
Pueis ab cor dur,
Quan n'ac pres lo vert e 'l madur,
El ne menet per mar marritz
La domna e 'ls Grecx qu'el ac trahitz.

BERTRAND DE BORN.

La seconde pièce est sur le même ton et stigmatise l'avarice cruelle du prince, en déplorant le malheur du pauvre Artuset et des autres victimes de ses basses convoitises.

Si de semblables diatribes sont propres à nous faire connaître ce qu'osait alors se permettre contre un roi, qui n'était ni sans gloire ni sans puissance, un simple chevalier, quand il était poëte et qu'il se croyait offensé, elles nous donnent aussi, il faut en convenir, une singulière idée de la royauté à cette époque. Quels rois que ceux à qui l'on peut reprocher d'avoir ajouté la spoliation à l'outrage vis-à-vis d'une fiancée éconduite; à qui l'on peut reprocher d'avoir emprunté une misérable somme d'argent à deux pauvres jongleurs et de les avoir envoyés à la mort pour se débarrasser de leurs créances! Il y a loin assurément de ce langage à celui qui est reçu aujourd'hui dans les plus hautes sphères sociales. Mais il y a loin aussi de notre manière de vivre à celle des anciens chevaliers retirés dans leurs donjons, isolés de toute société, ne s'occupant que de chasse ou d'expéditions guerrières. Presque toujours en lutte avec des voisins turbulents, où auraient-ils appris ces procédés, cette délicatesse de langage que l'homme civilisé porte jusque dans la

controverse et qui sont la conséquence du frottement des caractères et du mélange des conditions? Qu'en avaient-ils besoin d'ailleurs eux qui, souverains dans leurs terres, ne connaissaient presque d'autre loi que la force, d'autre règle de conduite que les mouvements d'une rude franchise, cette qualité des hommes braves et indépendants ? Pourquoi s'étonner après cela de la grossièreté de langage des héros d'Homère? Ces héros ne nous paraissent si libres dans leurs discours, si hardis dans leurs invectives, que parce qu'ils étaient dans leurs petits États ce que les feudataires étaient dans leurs terres, et nous ne pouvons parler de ces derniers sans être continuellement tentés de faire la comparaison de leurs mœurs avec celles des temps héroïques.

CHAPITRE VII

Bertrand de Born relève ses murailles. — Hautefort devient le rendez-vous de la noblesse d'Aquitaine. — Le troisième fils de Bertrand de Born, Constantin, prend l'habit religieux au monastère de Dalon. — Aymeline de Born : son mariage avec Seguin II de Lastours. — Jalousie de Constantin : il s'unit à Mercaders, chef des Brabançons, pour ravager le pays. — Ligue faite contre lui par Bertrand de Born, Seguin II, son gendre, et les seigneurs de Lastours, de Ségur, de Comborn et de Limoges. — Extermination des pillards. — A la suite de ces excès, Seguin II et Gérard de Lastours refusent l'hommage à Gouffier, fils d'Olivier, qui, soutenu par Constantin, son beau-frère, les y contraint par la force. — Mort de la vicomtesse Hermengarde de Born [1].

Quelque vigoureuse que fût sa nature, quoi qu'on pût dire de lui, selon l'expression d'un poëte, qu'il portait autour de la poitrine une triple cuirasse de

1. L'abbé Millot, l'abbé Papon, les auteurs de l'histoire littéraire de la France et le biographe provençal lui-même paraissent avoir

chêne et d'airain, Bertrand de Born avait besoin de se remettre d'émotions si nombreuses et si diverses. La mort de Court-Mantel lui avait laissé au cœur une blessure profonde, et son intrépidité sans exemple ne l'avait pas aveuglé sur les périls que faisait courir à la liberté de sa femme et de ses enfants une lutte inégale. Quand les Anglais furent partis, il releva ses murailles tant de fois abattues; puis, reportant toutes ses pensées sur son intérieur, il s'aperçut qu'il dépendait uniquement de lui de trouver dans les joies de la famille une large compensation aux déceptions de sa vie publique. Certes, peu d'hommes pouvaient se dire mieux favorisés à cet égard. Il avait une compagne, modèle de toutes les vertus, qui n'opposait que la douceur et une patience affectueuse à son caractère trop souvent altier et irascible, et deux héritiers de son nom qui promettaient de porter avec honneur l'écusson de Born. Jeunes d'expérience, mais grands de cœur, Bertrand et Itier, dont la douce Hermengarde s'était plu de bonne heure à réprimer les instincts tur-

ignoré la plupart des faits contenus dans ce chapitre, et que les archives du château d'Hautefort, les cartulaires de l'abbaye de Dalon et la chronique latine du moine Geoffroy nous ont permis de mettre en lumière.

bulents et ambitieux, annonçaient déjà par l'affection touchante dont ils entouraient leur sœur Aymeline, que, chez eux, la force serait toujours au service de l'innocence et de la faiblesse. Quant à Constantin, c'était une de ces âmes d'élite pour lesquelles les biens, les grandeurs terrestres ne sont que vanité et néant, et que Dieu seul peut remplir. Aussi n'attendit-il pas sa majorité pour s'arracher aux bras de sa famille et revêtir l'habit religieux dans l'austère retraite de Dalon.

Aymeline croissait en beauté et en grâces. Sa démarche à la fois digne et modeste, son regard doux et pénétrant, tout en elle révélait avec la noblesse du sang une nature délicate et riche de vertus. Elle venait d'atteindre sa quinzième année. Le château d'Hautefort, si longtemps transformé en place de guerre, était maintenant ouvert à tous les seigneurs, auxquels les chants patriotiques du troubadour, son héroïsme et sa constance au milieu des revers avaient fait oublier une injustice, dont cet âge de fer offrait d'ailleurs d'assez nombreux exemples. On y voyait accourir tantôt individuellement, tantôt en réunions brillantes, le comte de Périgueux Talleyrand, le vicomte de Montignac son frère, les seigneurs de Ségur, de Pompa-

dour, de Boysseulh et les quatre grands barons du Périgord[1]. Quelquefois même un troubadour venu de contrées plus lointaines, des rives de l'Aveyron ou des bords de la Durance, faisait résonner des doux sons de la harpe ou de la mandoline les épaisses murailles d'Hautefort accoutumées à d'autres accents. Ces jours-là c'était double fête, car le sire de Born avait deux fils qui rivalisaient avec lui dans la culture du gai savoir. C'était à qui ferait le plus cordial accueil à l'inconstant Gaucelm Faidit, ou à ce jeune vicomte

1. Ces quatre grands barons étaient les seigneurs de Beynac, de Bourdeilles, de Biron et de Marueil. Comme chacun d'eux se qualifiait de *premier baron du Périgord*, on avait imaginé un moyen ingénieux de prévenir entre eux tout conflit de préséance. Quand le greffier des États faisait l'appel nominal, on les nommait collectivement par cette formule consacrée : *Messieurs les quatre premiers barons*, et, à la fin du procès-verbal, on inscrivait leurs noms autour d'une espèce de cercle tracé sur le papier. Toutefois, à chaque installation d'un évêque de Périgueux, ces hauts barons, si jaloux de leur rang entre eux, ne tenaient pas moins à honneur de porter le nouveau prélat sur leurs épaules, depuis l'église Saint-Pierre de Laneys jusque dans le chœur de la cathédrale. Ce ne fut qu'aux États de Périgueux, assemblés en 1576, que l'on décida la vieille querelle de préséance entre les quatre hauts barons, qui durent se placer désormais dans l'ordre suivant : Bourdeilles, Biron, Beynac et Marueil.

VERNEUILH-PUYRASEAU, *Histoire statistique d'Aquitaine.*

de Saint-Antonin, qui déjà s'était levé pour répondre au cri de guerre de Bertrand de Born, lorsque la mort inopinée d'Henri le Jeune arrêta son élan.

Parmi les nombreux seigneurs qui venaient partager à Hautefort le pain et le sel de l'hospitalité, un se faisait remarquer particulièrement par son empressement et ses attentions délicates auprès d'Aymeline. C'était Seguin II de Lastours, seigneur de Pompadour. Dans les premiers jours de l'année 1185, ce jeune chevalier demanda à Bertrand et à Hermengarde la main de leur fille chérie, et, sur leur consentement, le mariage fut fixé à la semaine de Pâques. Petit-fils de Gérard, petit-neveu de Gui III et de Gouffier de Lastours, Seguin II ne tenait de ces deux hommes distingués ni l'esprit aventureux, ni l'ardeur chevaleresque : caractère plus positif, il aimait avant tout son paisible foyer, ses tourelles, ses faucons; pour le faire sortir de ses passe-temps inoffensifs, il fallait qu'un agresseur osât faire invasion sur ses terres; alors seulement on retrouvait en lui le sang bouillant des Lastours; mais alors aussi son calme habituel n'avait d'égal qu'une fougue indomptable.

Tel était l'époux que la Providence destinait à la fille de Bertrand de Born. La nouvelle de ce projet

d'union circula bientôt dans la contrée et y causa à tous les vassaux une joie bien sincère. La veille du jour fixé, les bons villageois de Born et d'Hautefort, dont Hermengarde et Aymeline étaient les anges consolateurs, voulurent donner à leur jeune maîtresse un témoignage de leur attachement. Par un accord tacite, les travaux des champs furent suspendus. On vit de tous côtés laboureurs et bûcherons parcourir les prairies et les forêts, cueillant les plus belles fleurs, dépouillant à l'envi le buis et le laurier de leur feuillage, que les femmes tressaient en forme de guirlandes. La porte de l'ouest qui fait face au parc, garnie de festons, où la dorure se mariait avec les couleurs éclatantes de la rose et de la tulipe, offrait un ravissant coup d'œil. Des banderolles et des bannières aux armes de Born et d'Hautefort flottaient en même temps sur les créneaux. La chapelle du château exhalait les plus délicieux parfums : toutes les fleurs du printemps y semblaient réunies comme dans un jardin improvisé.

Le lendemain, quand les sons du cor et le bruit des fanfares annoncèrent l'arrivée successive de nombreux chevaliers, tous les villageois étaient sur pied, et les jeunes filles, en robe blanche avec ceinture

d'azur, formaient la haie dans la cour intérieure du château. L'abbé de Dalon avait voulu présider lui-même à la cérémonie religieuse, Bertrand de Born et Hermengarde s'étant montrés fréquemment les bienfaiteurs du monastère par le don de plusieurs terres importantes. Quand la bénédiction nuptiale eut été donnée et que Seguin présenta à la foule attendrie sa jeune épouse, toutes les têtes se découvrirent spontanément et des acclamations enthousiastes firent entendre ce cri du cœur : *Longue vie et bonheur aux deux époux !* Alors chacun prit place à des tables rangées dans la cour d'honneur, les chevaliers à celle du milieu, les vassaux à celles de droite et de gauche. Mais Aymeline était trop émue pour rester immobile sur le siége d'honneur. Prenant le bras de son époux, elle voulut faire le tour des tables, adresser la parole à la plupart des villageois, qu'elle interpellait par leur nom, et leur assurer, au moment d'une séparation irrévocable, que sa protection leur restait toujours acquise et que l'éloignement n'effacerait pas leur souvenir de son cœur. Au festin succédèrent les danses et les jeux, et, quand la nuit trop prompte vint marquer la fin de cette fête touchante, la lumière de cent torches et les feux de joie qui s'élevaient au-dessus des

rameaux des arbres éclairèrent le départ des chevaliers et des vassaux.

Constantin de Born, dont l'adversité avait aigri le caractère, avait vu ce mariage de très-mauvais œil. Dépouillé violemment d'Hautefort par Bertrand, il reportait sur ses neveux et sur sa nièce la haine qu'il avait vouée à son frère : leur bonheur le tourmentait. Depuis cet événement il traita Seguin en ennemi, et le jour où il put lui rendre une partie du mal que lui avait fait le père d'Aymeline, il en saisit avidement l'occasion. Dans ces temps de rudesse et de désordre les occasions de nuire manquaient rarement. La mort d'Henri le Jeune avait privé les Brabançons de leur chef. Ces enfants de ténèbres, ne touchant plus de solde, cherchèrent dans le pillage de nouveaux moyens d'existence. Sous la conduite de Mercaders, ils portent le ravage sur les terres d'Archambault de Comborn ; puis, chargés de dépouilles et traînant de nombreux bestiaux, ils s'élancent dans la direction de Ségur. Une terreur panique envahit les cœurs ; hommes, femmes, enfants, se dispersent dans toutes les directions, et les moines effrayés portent les vases sacrés dans la citadelle de Lastours. Constantin juge le moment opportun pour satisfaire sa soif de vengeance.

Sans crainte d'imprimer une tache à son nom en se faisant l'auxiliaire des pillards, il accourt, avec Rodolphe de Castelnau, se ranger sous la bannière déshonorée de Mercaders. Le château de Pompadour, attaqué à l'improviste, est emporté d'assaut et toute la garnison passée au fil de l'épée. Les laboureurs, jeunes et vieux, sont emmenés prisonniers et ne recouvrent leur liberté qu'en payant six écus d'or par tête; les moines eux-mêmes, pour sauver les objets du culte, se voient forcés de donner une rançon de six cent cinquante écus d'or. Enhardis par ce succès, les trois chefs vont dévaster successivement les petites villes de Nontron, de Chalus, d'Excideuil. Un reste de pudeur de la part de Constantin aurait dû préserver Hautefort; mais, autant dans ses jeunes années le fils d'Itier de Born avait entouré les habitants d'Hautefort d'amitié et de protection, autant il les détestait, maintenant qu'ils étaient devenus la propriété, ou, pour parler le langage féodal, la chose de son frère. Hautefort fut rançonné sans pitié, et les maisons qui ne purent se racheter furent livrées aux flammes. Bertrand de Born, qu'une prudence louable empêchait de lancer sa faible garnison contre les bandes infernales de son frère et de Mercaders, se contenta d'envoyer du haut

des remparts sur les agresseurs une grêle de flèches et de pierres. Les hordes indisciplinées n'osèrent rien tenter contre le château.

Mais Bertrand de Born n'était pas homme à laisser ses vassaux exposés à une nouvelle dévastation. Renouvelant la ligue de 1177, où l'on avait vu la cavalerie des nobles écraser les pillards à Mallemort, près de Brives, il enflamma l'indignation générale qui se traduisait déjà par des représailles terribles. On annonçait, en effet, qu'un chef subalterne des Brabançons venait d'être brûlé vif dans un château, et un autre mis en pièces par les paysans. A l'appel de Bertrand de Born répondirent les comtes de Ségur, de Lastours, de Comborn, pendant que l'évêque de Limoges, Sebran-Chabot, armait de son côté une foule de barons. De toutes parts, des corps de paysans, prenant le nom de *pacifères*, couraient se ranger sous la bannière des seigneurs. Ainsi traqués par deux armées nombreuses, les brigands se portent sur Limoges, résolus à répandre le sang de l'évêque sur les cendres fumantes de la ville. Mais le courageux prélat les attendait sur le bord de la Vienne. Un combat désespéré eut lieu; l'armée des Brabançons fut taillée en pièces; ceux qui cherchèrent leur salut dans la

fuite, poursuivis comme des bêtes fauves dans les bois et dans les marais, périrent sous les coups des laboureurs exaspérés.

Ces actes de brigandage eurent pour effet d'étendre et d'envenimer la grande querelle domestique, née depuis si longtemps de l'antipathie mutuelle de Bertrand et de Constantin de Born. Séguin II et Gérard de Lastours ne firent pas retomber sur Constantin seul leur malédiction et leur colère. Accusant leur cousin Gouffier de Lastours, fils d'Olivier, d'avoir donné à son beau-frère des conseils sauvages, ils lui déclarent fièrement qu'ils se croiraient déshonorés de reconnaître pour suzerain l'instigateur et le complice de pareilles horreurs, et lui refusent l'hommage qu'ils lui devaient, comme au représentant de la branche aînée. Constantin pousse le cri d'alarme, fait appel à l'orgueil blessé de Gouffier, le pousse à la guerre, et mettant plus d'énergie à sauvegarder les droits de son beau-frère qu'il n'en avait mis autrefois à défendre les siens propres, il porte le fer et la flamme sur les terres de ses deux adversaires. Ceux-ci, en présence du désespoir de leurs vassaux éplorés, font leur soumission. Les deux vaincus, frémissant de rage, viennent dans le camp ennemi jurer foi

et hommage à Gouffier de Lastours, en présence de Constantin, qui insulte à leur humiliation.

Où était Bertrand de Born, pendant que l'époux d'Aymeline se trouvait ainsi réduit à courber la tête devant un insolent vainqueur? Hélas! ce n'était ni l'indifférence, ni la faiblesse qui retenait dans son manoir le bras indomptable de Bertrand. Mais l'heure du deuil et de la tristesse avait succédé, à Hautefort, aux transports de l'enthousiasme et de la joie. Les doux chants d'un récent hymen faisaient place aux larmes et aux gémissements de trois générations éplorées[1]. On voyait les paysans inquiets s'aborder avec tristesse, et les signes mystérieux qu'ils échangeaient, en portant leurs regards dans la direction du château, indiquaient d'une manière saisissante, que les remparts d'Hautefort cachaient dans leur enceinte le secret de quelque drame lugubre. La Providence de ces belles contrées, cette vertueuse Hermengarde, que le ciel depuis longtemps enviait à la terre, Dieu venait de la rappeler à lui après plusieurs semaines de souffrances, dans lesquelles les

1. Bertrand de Born, l'époux d'Hermengarde ;
Aymeline de Born, sa fille ;
Gérard et Ranulphe, fils d'Aymeline et de Séguin II.

soins les plus tendres, les plus empressés furent impuissants à conjurer le péril. La douleur de Bertrand fut sincère. Lui, l'homme au cœur d'airain, que le spectacle de la mort violente, de la mort avec toutes ses horreurs avait si souvent trouvé indifférent et insensible, se sentit remué jusqu'au fond des entrailles à la vue de cette âme si noble et si pure s'échappant doucement de sa prison corporelle. Il trouva le vide d'autant plus immense, qu'il jouissait depuis peu au foyer domestique d'un bonheur intérieur trop longtemps méconnu de lui. Pour tout autre caractère que le sien, cette mort, qui rompait le fil d'une existence dorée, eût détruit toute énergie, endormi toute activité; mais pour le châtelain d'Hautefort, l'isolement où elle le plongea ne fit que réveiller ses instincts patriotiques, et l'image de l'Aquitaine, un moment voilée par les devoirs de la famille, se dressa de nouveau devant lui, pour le malheur de la maison royale d'Angleterre (1186).

CHAPITRE VIII

Bertrand de Born profite du mécontentement de Richard Cœur de Lion pour l'exciter une troisième fois à la révolte contre son père. — Ligue des barons aquitains et de Philippe-Auguste contre Henri II. L'orme des conférences. — Nouvelles hostilités. — Bertrand de Born fait entrer Jean sans Terre dans la conjuration. — Échecs d'Henri II au Mans, à Amboise et à Tours. — Le roi d'Angleterre aux abois signe la paix à Azaï-sur-le-Cher. — La révélation de la trahison de son fils Jean, complice de la révolte, lui porte un coup mortel. — Appréciation du rôle joué par Bertrand dans ces tragiques événements. — Réfutation d'un passage de Dante.

La grande cause de l'indépendance avait été plutôt affaiblie qu'abattue. Henri II se préparait une amère déception, en se berçant de l'espoir de finir ses jours dans un repos pourtant chèrement acheté. Dans ces provinces méridionales où tout est vigoureux, le soleil, la nature, les âmes, où, semblables aux fleurs de ces belles contrées, les têtes ne se cour-

bent la veille que pour se redresser plus fièrement le lendemain, il était au-dessus des forces d'un Plantagenet de comprimer la répulsion inspirée par la domination étrangère. Quatre révoltes noyées dans des flots de sang n'avaient pu étouffer la flamme du patriotisme qui brûlait ces cœurs ardents; et plus d'un baron tressaillait encore au fond de son manoir, quand un souvenir lointain apportait à ses oreilles un écho affaibli des belliqueux sirventes avec lesquels Bertrand de Born les guidait au combat. Une nouvelle levée de boucliers devait suivre le moment où celui qui, selon le mot expressif d'un poëte allemand[1], fut toute sa vie comme une épine dans l'œil de son puissant souverain, soufflerait de nouveau la discorde sur les princes anglais. Ce moment fut hâté par un malheur domestique. Dans un tournoi donné par la cour de France, le troisième fils d'Henri II, Geoffroy, renversé de son palefroi, avait été foulé aux pieds des chevaux des autres combattants, et était mort de ses blessures (1186). Richard dont l'influence grandissait encore par la mort d'un frère, qui souvent faisait obstacle à ses projets, n'en devint que plus fier et

1. LUDWIG ULHAND, *Poëme lyrique sur Bertrand de Born.*

plus arrogant. Excité secrètement par Bertrand de Born, avec lequel il n'avait pas cessé d'entretenir des relations amicales, il se plaignit hautement à son père de l'odieuse captivité dans laquelle il tenait, depuis plusieurs années, sa fiancée, Alix de France, sœur de Philippe-Auguste; et pour donner à ce dernier prétexte à une intervention, il envahit subitement les terres du comte de Toulouse, Raymond VI. Philippe, dont le caractère bouillant et irréfléchi de Richard servait si bien la politique, n'eut garde de laisser échapper une circonstance si opportune. A peine Cœur de Lion eut-il signalé son entrée en Quercy par la prise de Moissac et d'une foule de châteaux-forts, que Philippe, pour arrêter ses progrès, du moins en apparence, pousse à son tour le cri de guerre et fait irruption dans l'Anjou. C'était le moment qu'attendait Bertrand de Born. Aussitôt, la voix du nouveau Tyrtée, portée sur l'aile des vents, va réveiller de leur léthargie les preux de l'Aquitaine. Malgré les malheurs récents, cette voix si connue n'a rien perdu de son empire sur les âmes. Frémissants d'enthousiasme et d'impatience, les barons organisent une ligue nouvelle, et pour la cinquième fois la monarchie anglaise est assaillie au nord, au centre

et au midi. Henri II accourt défendre ses possessions d'outre-mer. Mais il n'avait plus cette activité qui le faisait autrefois triompher presque simultanément du roi d'Écosse, des barons anglais, du roi de France et des seigneurs aquitains ligués contre lui avec ses propres enfants. Pressé par trois armées ennemies, attaqué de front et en flanc, le malheureux père, pour terminer la querelle, demanda une entrevve au roi de France. Philippe-Auguste se rendit à son désir.

« Entre Trie-Château et Gisors, mais sur un point plus rapproché de cette dernière ville, s'élevait, au douzième siècle, un arbre immense, qui avait déjà, à cette époque, prêté son ombrage à bien des générations. C'était un orme. Sa grosseur était si prodigieuse que huit hommes pouvaient à peine en embrasser le contour. Ses branches, dit un historien, s'étendaient si loin que, l'art ayant aidé la nature, elles couvraient un espace de plusieurs arpents. Des milliers de personnes se garantissaient sous cet arbre touffu des ardeurs du soleil et de l'incommodité de la pluie. Le roi d'Angleterre, Henri II, avait fait revêtir de fer cet arbre gigantesque, et aujourd'hui encore, la place où il s'élevait est connue, parmi les gens du pays, sous le nom de l'*Ormeteau ferré*. Dans

les vieux temps on l'appelait l'*Orme des Conférences*, parce qu'il servit souvent de lieu de réunion aux rois de France et d'Angleterre[1]. »

Ce fut sous cet arbre séculaire qu'eut lieu le rendez-vous entre Philippe-Auguste et Henri II (1188). Les deux monarques ne purent s'entendre. Philippe, irrité de l'insuccès des négociations, s'en prit à l'ormeau même sous lequel s'était tenue la conférence et le fit abattre devant lui, en jurant que jamais plus à cette place il ne se tiendrait de parlement. La guerre continua donc. Le vieux roi, voyant Richard resserrer de plus en plus les liens de son intimité avec le plus constant ennemi de l'Angleterre, partager chaque jour sa table et son lit[2], sentit redoubler ses alarmes, et enjoignit enfin à son fils de se retirer dans le comté d'Anjou. Richard n'osa désobéir ; mais sur un vague soupçon que son père se disposait à le déshériter pour donner le trône d'Angleterre à Jean, déjà couronné roi d'Irlande, il cria à l'injustice et en appela à Dieu et à son suzerain. Henri crut pouvoir conjurer le

1. POUJOULAT, *Histoire de Richard Cœur de Lion.*

2. Singulis diebus in unâ mensâ, ad unum catinum manducabant, et in noctibus non separabat eos lectus.

(*Scriptores rerum Francorum.*)

péril en proposant au roi de France une deuxième entrevue à Bonmoulins, en Normandie. Là, secrètement d'accord avec Cœur de Lion, dont il avait réclamé la présence, Philippe déclara à son ennemi que lui, comme frère, et Richard, comme fiancé, ne pouvaient voir d'un œil indifférent les délais constamment apportés au mariage d'Alix ; que la paix n'était possible qu'à la condition que le mariage serait célébré très-prochainement et que son futur beau-frère, déclaré d'avance héritier de tous les États de Henri II, recevrait en cette qualité le serment d'hommage de tous les barons d'Angleterre. Ces conditions parurent dictées par une si outrageante méfiance, que le bon vouloir de Henri II en fut un moment ébranlé. Il hésita ; et incontinent Richard, en présence même de son père et sans respect pour ses cheveux blancs, se tourna vers le roi de France, et mettant ses deux mains dans les siennes : « A vous, sire, dit-il, je confie la défense de mes droits. Vous seul désormais êtes mon suzerain ; je suis votre homme-lige, et, comme tel, je vous jure foi et hommage pour les duchés de Normandie, de Bretagne et d'Aquitaine, pour les comtés du Maine, du Poitou et de l'Anjou. Je suis forcé de croire, ajouta-t-il en se retournant vers son père, ce que je

regardais jusqu'ici comme une pure invention de la calomnie. » Philippe, ému malgré lui, mais ravi intérieurement de cette scène, se hâta de relever et d'embrasser Richard, et en échange de son serment il lui donna en fief les villes de Châteauroux et d'Issoudun.

Le malheureux roi d'Angleterre, le cœur ulcéré, avait quitté précipitamment la conférence. Bertrand de Born voyait fructifier ses conseils. La trompette guerrière allait retentir plus éclatante que jamais. Avant de tirer l'épée, le châtelain d'Hautefort voulut compléter son œuvre de désunion et de discorde : il fit entrer dans la ligue contre le roi d'Angleterre le plus jeune de ses fils, ce même Jean[1] jusqu'alors pur

1. E perchè tu di me novella porti,
Sappi ch' i son Bertram de Bornio, quelli
Che diede al *rè Giovanni* i ma conforti.
(DANTE, *Enfer*, chap. XXVIII.)

Ce passage a inspiré aux savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* les réflexions suivantes : « Telle est pour le dernier vers l'orthographe des plus anciennes éditions. Depuis, on a cru devoir remplacer *Giovanni* (Jean) par *Giovanne* (jeune); mais cette prétendue correction rend le vers défectueux, car dans les vers italiens endécasyllabes, lorsqu'il y a cinq accents, le troisième doit toujours être sur la sixième syllabe, et il serait ici sur la cinquième. En mettant au contraire *al rè Giovanni* (au roi Jean), le vers est régu-

de tout complot, et auquel l'infortuné monarque, trahi par les siens, avait voué une tendresse toute particulière. Cette défection valut à la ligue une nouvelle armée. Jusqu'à ce jour fatal Henri II n'avait eu à se préoccuper d'une manière sérieuse que de ses ennemis du continent; maintenant il lui fallait étendre sa défiance à ses propres troupes. Attirés vers le soleil levant, ses chevaliers et ses barons le quittaient

lier. Mais comment Dante aurait-il commis l'erreur d'attribuer à Bertrand de Born sur Jean sans Terre, qui alors n'était pas roi, la pernicieuse influence qu'il n'exerça que sur Henri Court-Mantel, qu'on appelait le *jeune roi*, pour le distinguer d'Henri II, son père? »

Qu'il nous soit permis de répondre à cette objection. Dante, selon nous, ne s'est trompé ni dans la versification ni dans l'appréciation historique. En mettant *Giovanni* (au roi Jean), il a fait de la bonne prosodie en même temps que de l'histoire véridique. Comme c'est la révolte de Jean qui a donné le coup mortel à son père, il n'est pas étonnant que ce soit la révolte de Jean que le grand poëte italien ait choisie pour justifier le supplice atroce qu'il inflige à Bertrand de Born dans son *Enfer*. Comment douter, d'ailleurs, que le troubadour n'ait exercé un égal ascendant sur les quatre fils d'Henri II, après les trois révoltes du Poitou, de Limoges et de Tours, qui sont son ouvrage? Enfin, Dante n'est pas davantage dans l'erreur en donnant à *Jean* le nom de *roi*, car nous trouvons dans l'histoire qu'après la conquête de l'Irlande, Henri II établit roi de ce pays celui de ses enfants qui jusque-là avait été sans terre, c'est-à-dire Jean, alors âgé de quinze ans seulement.

en foule pour suivre ses deux fils rebelles. A la voix de Bertrand de Born les provinces du Midi se levaient en armes, tandis que le roi de France joignait ses légions aux soldats de Richard et de Jean sans Terre. Abandonné de la fortune *qui n'aime pas les vieillards*, Henri II fut vaincu au Mans, à Amboise, à Tours, et forcé de s'enfermer précipitamment dans Saumur. Trois corps de troupes allaient l'y cerner, les Français qui s'avançaient par le nord-est, les Bretons par l'ouest et les Aquitains par le sud. De toutes parts, à l'horizon, si loin que la vue pût s'étendre, l'œil découvrait de longues colonnes d'hommes armés se dirigeant vers la Loire. Ne disposant que de faibles moyens de défense et d'une autorité plus faible encore, Henri II était aux abois. Dans cette situation désespérée, il accepta, comme un moyen de sauver à la fois son honneur et sa couronne, la médiation proposée par le comte de Flandre et par le duc de Bourgogne. Une conférence fut fixée dans la plaine d'Azaï-sur-le-Cher. Philippe-Auguste et Henri II s'y rendirent à cheval. Les pourparlers commençaient à peine que les grondements du tonnerre se firent entendre, et la foudre tombant entre les deux rois, effraya leurs chevaux qui firent un écart terrible. Les deux princes

s'étaient à peine rapprochés qu'un nouveau coup de tonnerre éclata sur leurs têtes avec un fracas épouvantable. Malade d'esprit et de corps, Henri II éprouva cette fois une si vive commotion, qu'il chancela et manqua être renversé de son cheval. La conférence fut rompue. Brisé de fatigue, de douleur et d'émotion, il se fit transporter à Chinon et se mit au lit pour ne plus se relever. On lui présenta à signer le traité de paix. Une des clauses stipulait amnistie pleine et entière pour tous les princes et barons anglais rebelles. Henri II demanda la liste des conjurés afin de savoir à qui il devait pardonner. Ce fut le coup de grâce. Quand le malheureux père vit en tête de la liste le nom de Jean sans Terre, il refusa d'abord de croire à cet excès d'ingratitude. « Est-il bien vrai, s'écria-t-il enfin les larmes aux yeux, est-il bien vrai que Jean, mon fils bien-aimé, se trouve au nombre de mes ennemis? — Rien n'est plus vrai, seigneur, lui fut-il répondu. — Eh bien! alors, fi de la vie! ajouta-t-il en retombant sur son lit et tournant contre le mur son visage décoloré, que tout marche dorénavant comme il pourra; je n'ai plus souci ni de moi ni du monde.» Quelques heures après il expirait, en maudissant le jour qui l'avait vu naître et en appelant la ma-

lédiction divine sur la tête de ses enfants (6 juillet 1189)[1].

Ainsi mourut, à l'âge de cinquante-six ans, Henri II roi d'Angleterre et d'Irlande, duc de Normandie et d'Aquitaine, comte d'Anjou et de Poitou, le plus grand capitaine du douzième siècle, dont la brillante fortune n'a été égalée que par les malheurs domestiques, et dont le règne jusque-là marqué par des triomphes éclatants s'est terminé par la plus poignante des catastrophes, l'humiliation infligée à ses cheveux blancs par des enfants ingrats. Honte, honte éternelle, écrions-nous, réprobation entière, ardente, impitoyable sur les fils dénaturés qui, comme ceux du malheureux roi d'Angleterre, abreuvent d'un fiel plein d'amertume celui qui ne les a fait boire qu'à la coupe du bonheur; qui répondent par le plus épouvantable des forfaits, le parricide, à la tendresse de l'homme dont ils tiennent la vie, la gloire et la fortune! Mais en même

1. Iterùm se lecto reddens, et faciem suam ad parietem vertens : « Vadant, inquit, de cætero cuncta sicut poterunt. Ego nihil de me ampliùs neque de mundo quidquam curo... Maledixit diei in quâ natus fuit, maledictionem Dei et suam dedit filiis suis.

(*Scriptores rerum Francorum.*)

temps admirons et apprenons à reconnaître ici le doigt de cette Providence divine qui, comme le soleil, un de ses plus beaux ouvrages, aveugle tout homme qui ne la voit point. Les esprits prévenus ont beau le nier, le souverain Maître du monde ne laisse pas indifféremment les peuples, les royaumes, les empires devenir le jouet d'une ambition coupable. Il voit d'un œil irrité la soif de domination troubler l'ordre établi pour le bonheur du genre humain et détruire la loi si équitable qui place la sécurité et la dignité individuelles sous la sauvegarde de l'indépendance des nations. C'est pour avoir voulu troubler cet ordre admirable que le bras de Dieu s'appesantit sur Henri II. « Il s'était réjoui, dit un historien, de l'accroissement de sa puissance comme de la plus haute fortune. Il avait donné à ses fils la patrie d'autrui en apanage, se glorifiant de voir sa famille régner sur plusieurs nations de race et de mœurs différentes et réunir sous le même sceptre ce qu'avait divisé la nature. Mais la nature ne perdit pas ses droits; et au premier mouvement que firent les peuples pour leur indépendance, la division entra dans la famille du roi étranger, qui vit ses enfants servir à ses propres sujets d'instruments contre lui-même, et qui, ballotté jus-

qu'à sa dernière heure par la guerre domestique, éprouva en expirant le sentiment le plus amer qu'un homme puisse emporter au tombeau, celui de mourir par un parricide[1]. »

Quant à Bertrand de Born, comment juger son rôle dans cette scène émouvante commencée en 1171 et dénouée si tragiquement en 1189? Dieu nous garde d'une prévention qui ne verrait que qualités dans le héros d'une histoire authentique. Oui, certes, notre conscience nous dit qu'il fut coupable : coupable d'avoir armé les fils contre le père, coupable d'avoir appliqué toute sa vie publique à diviser ce que Dieu avait uni, à séparer le chef et les membres. Mais comme sa conduite est cependant loin d'offrir l'odieux de celle des princes anglais! Tout faisait à ces derniers une loi de respecter l'autorité paternelle : le devoir d'abord, devoir si doux, si facile à remplir avec un père aussi aimant qu'Henri II, et ensuite leur intérêt même : la cause d'Henri II était leur cause, ses triomphes étaient leurs triomphes, ses échecs étaient leurs échecs. En sacrifiant à de vils motifs de jalousie, d'orgueil et d'ambition personnelle, ces princes faisaient

1. AUGUSTIN THIERRY, *Histoire de la conquête d'Angleterre.*

preuve d'aussi peu de jugement que de cœur. Bertrand, assurément, n'avait pas toujours été exempt de ces passions mauvaises ; mais s'il s'y était malheureusement abandonné parfois, il avait l'âme trop élevée pour en faire la règle de sa vie publique. Son opiniâtreté même, sa persistance à fomenter la révolte contre Henri II, alors que la reconnaissance et de solennels serments eussent dû fermer sa bouche et lier son bras, explique, si elle n'excuse pas, le peu de scrupule de sa conduite ; et ce qui dans tout autre cas serait regardé avec raison comme une aggravation de la faute, peut presque devenir ici matière à indulgence. Il nourrissait un projet, projet louable, patriotique, projet auquel toute sa vie il sacrifia ses biens, ses plaisirs, son repos, sa famille, son sang ; ce projet, c'était l'affranchissement de l'Aquitaine. Quoi d'étonnant que la grandeur du but l'ait aveuglé sur le choix des moyens ! Sans s'inquiéter si ces moyens étaient ou non en harmonie avec la morale, Bertrand de Born semblait uniquement s'inspirer de cette maxime : *Diviser pour être libre.* Le principe qui le guidait était essentiellement noble et grand : c'était l'amour brûlant de la patrie, et, aux yeux de tout homme de cœur, un pareil motif est fait pour excuser bien des erreurs

de jugement. Qu'on ne compare donc pas l'héroïque châtelain d'Hautefort à l'israélite Achitophel armant contre David le bras de son fils Absalon [1]. Rien de semblable dans les situations, rien de semblable dans les caractères. Le saint roi David n'était pas aux yeux d'Achitophel un roi étranger venu pour asservir son pays; aucune question de race et de nationalité ne pouvait être invoquée contre lui par le rebelle. Non, Achitophel était un agitateur vulgaire, un de ces esprits remuants et audacieux, sans but déterminé, sans idée fixe, si ce n'est peut-être celle d'une ambition démesurée à satisfaire; c'était un de ces citoyens nés pour la ruine d'un État plutôt que pour sa gloire, que Dieu, dans sa juste colère, suscite parfois afin de donner des leçons aux rois, parfois aussi afin d'en donner aux peuples. Bertrand de Born, nous l'avons dit, avait un but, et si ce but, quelque élevé qu'il soit, ne suffit pas pour absoudre sa conduite, il doit lui assurer du moins, aux yeux de l'impartiale postérité, le privilége

1. I feci 'l padre e 'l figlio in se ribelli :
Achitofel non fè più d'Absalone
E di David co' malvagi pungelli.
(DANTE, *Enfer*, chant XXVIII.)

de ne pas voir son nom confondu avec celui d'un méprisable et obscur ambitieux [1].

1. Voici le saisissant tableau où Dante, à la fin du XXVIIIe chant de *l'Enfer*, expose l'atroce supplice de Bertrand de Born : « Il s'offrit à mes yeux, dit le poëte, un horrible spectacle, que je craindrais de retracer dans ce livre sans autre preuve que mon témoignage, si je n'étais rassuré par ma conscience, cette compagne fidèle dont la rectitude rend l'homme fort et vertueux. Je vis un des coupables (je crois le voir encore) marcher avec le triste troupeau des damnés aussi bien que les autres, mais privé de sa tête : le malheureux la tenait à la main, suspendue comme une lanterne dont il semblait s'éclairer. Cette tête nous regardait, et la bouche disait : « Hélas ! .. » Quand il fut arrivé près du pont, le damné souleva sa tête, pour me faire mieux entendre ces paroles lamentables : « Vois ma douleur » cruelle, toi qui, pendant ta vie, peux visiter l'empire des morts! » As-tu jamais été témoin d'un tourment plus affreux? Apprends, si » tu veux parler de moi, que je fus Bertrand de Born, qui donnai » des conseils funestes au roi Jean. J'armai le fils contre le père. » Achitophel n'excita pas par de plus lâches instigations Absalon contre » David. Parce que je divisai des êtres nés pour vivre tendrement » unis, je porte ma tête séparée de son principe, qui reste dans » ce tronc informe. C'est ainsi que le talion, mon châtiment, retrace » ma conduite criminelle. »

(Traduction de M. ARTAUD DE MONTOR.)

CHAPITRE IX

Bertrand de Born suspend son épée de combat et recommence la vie oisive de château. — Son second mariage. — Ses fréquentes visites au château de Montignac. — Maënz de Talleyrand choisit Bertrand pour son chevalier. — Passe-temps divers du troubadour, de la vicomtesse et de Talleyrand.

La mort d'Henri II frappa d'une espèce de stupeur ses ennemis, même les plus acharnés. Cette grande royauté succombant sous les coups de ceux même auxquels elle avait procuré honneur, gloire et puissance, offrait un spectacle inusité qui étonna les peuples. On racontait avec horreur que pendant le temps, bien court du reste[1], que Richard était resté agenouillé devant le corps de son père, des flots de sang

1. Le temps de réciter un *Pater*, disent les chroniques.

étaient sortis des narines et de la bouche du cadavre, comme pour imprimer, à la face des hommes, le sceau du parricide sur le fils coupable. Cette stupeur, cette espèce de répulsion pour les affreuses conséquences des guerres civiles produisit un moment de calme et d'inertie. Chaque baron regagna ses terres, se demandant avec une douloureuse anxiété ce qu'allait gagner le pays, ce qu'il allait gagner lui-même à ce changement de règne. En présence de cette détente générale, Bertrand de Born suspendit son épée de combat aux murs de son donjon, en attendant un temps plus propice aux passes d'armes. Privé dès lors de tout centre d'activité, et de plus, solitaire autour d'un foyer désert, le sentiment de son isolement retomba de tout son poids sur son âme expansive : son cœur se serra douloureusement au souvenir des jours heureux, où deux êtres chéris, sa compagne et sa fille, cherchaient, par leur doux sourire et leurs tendres épanchements, à faire passer sur son front soucieux la sérénité qui était dans leur âme. Pour s'arracher à ces pensées pénibles, le châtelain chercha dans la société des dames et dans l'intimité des barons du Périgord, un remède aux ennuis d'une accablante oisiveté, une distraction à la monotonie de sa

nouvelle existence. La présence d'un troubadour, et d'un troubadour célèbre comme le vicomte d'Hautefort, était saluée avec d'autant plus d'enthousiasme que les guerres incessantes l'avaient rendue plus rare. Les châtelaines qui, depuis de longues années, n'entendaient que des hymnes guerriers, mêlés au cliquetis des armes, prêtaient une oreille avide aux chants plus doux qui célébraient leur grâce et leur beauté. Au centre de réunions si brillantes, il suffisait d'une étincelle pour faire éclore un sentiment. Ce sentiment, ce furent les charmes d'une noble damoiselle qui le firent naître. Le cœur de Bertrand de Born parla. Une seconde union fut arrêtée. Sa nouvelle fiancée avait nom Philippa. Les fêtes du mariage, en attirant à Hautefort l'élite de la noblesse du pays, furent le signal d'une réconciliation générale. Adhémar lui-même oublia ses anciennes rancunes, pour répondre au gracieux appel de son rude adversaire. Cet exemple entraîna les autres. Dès ce moment, on cessa de voir dans l'illustre troubadour l'usurpateur d'Hautefort, avec d'autant moins de répugnance que la conduite honteuse de Constantin, dans les événements de 1186, lui avait enlevé tous droits à l'estime des barons, et rompu en particulier

toutes ses relations avec les deux Talleyrand. La noble vicomtesse de Montignac, femme de Talleyrand le jeune, n'avait pas peu aidé à ce résultat. Admiratrice passionnée des chants du troubadour, elle avait, par ses efforts insinuants, amené un rapprochement sincère entre Bertrand de Born et son époux. De toutes les dames qui paraissaient priser à un haut degré les qualités et le talent du guerrier-poëte, aucune ne recherchait plus avidement sa présence, aucune ne se montrait plus heureuse qu'elle dans sa société. Bertrand n'était pas resté longtemps sans s'apercevoir de l'impression qu'il faisait sur l'esprit de Maënz (c'était le nom de la vicomtesse de Montignac), et de l'ascendant que sa double réputation d'homme de plume et d'homme d'épée lui assurait sur elle. Son premier mouvement fut de s'en réjouir : sa vanité (et quel est l'homme qui peut s'en dire exempt?) n'était pas insensible à ce nouveau triomphe. Déjà, avant la dernière guerre, il avait eu plus d'une fois l'occasion de voir Maënz, et sa beauté, célèbre à juste titre dans tout le Périgord, l'avait frappé comme bien d'autres chevaliers. Au rang de ses admirateurs, Maënz comptait à cette époque, Geoffroy, que la mort avait depuis moissonné, Richard Cœur de Lion, son frère,

Raymond VI, comte de Toulouse, et le roi d'Aragon Alphonse II. Comme chacun de ces seigneurs, et sans redouter une rivalité qui s'appuyait sur des rangs si élevés, Bertrand de Born, par un sentiment d'amour-propre, commun à cette époque à tout baron, avait cherché à se faire distinguer de cette brillante châtelaine : il prétendait même y avoir réussi mieux que tout autre, et s'être assez avancé dans les bonnes grâces de Maënz pour avoir le droit de se dire son chevalier. Mais l'orgueil que ce succès lui inspira, et qui se traduisit en plusieurs sirventes railleurs contre les deux fils du roi d'Angleterre, ses puissants rivaux, allait faire place aujourd'hui à un sentiment plus doux. En approchant la noble vicomtesse de Montignac, en la voyant dans une intimité à la fois familière et respectueuse, Bertrand de Born n'eut pas de peine à reconnaître que cette belle enveloppe cachait une âme plus belle encore, et que Maënz était une créature non moins séduisante par les qualités morales que par les dehors physiques. Bertrand se laissa aller avec ravissement au penchant d'une liaison qui, entre personnes de sexe différent offre plus de charme que l'amitié, sans avoir les tourments de l'amour. La proximité, d'ailleurs, rendait les visites aussi fré-

quentes que faciles. A cinq lieues seulement de la haute colline sur laquelle est bâti Hautefort s'élevaient les tours du château de Montignac. De vastes forêts séparaient les deux manoirs; la principale était le bois de Saint-Pardoux. Que de fois, à la première aurore, les bûcherons rencontraient-ils Bertrand de Born, engageant son palefroi dans les taillis les plus épais ou suivant le cours capricieux de quelque ruisseau limpide. Comme il ressemblait peu alors à ce Bertrand de Born qui, le heaume en tête et la masse d'armes au poing, portant sur sa poitrine une cuirasse et sous cette cuirasse, une cotte de mailles, s'élançait au milieu des rangs ennemis sur un coursier fougueux bardé de fer comme son maître, coupait des têtes et des bras, et revenait couvert de sang anglais! Qui aurait reconnu l'infatigable Tyrtée dans ce beau cavalier au justaucorps de velours, à la toque surmontée d'une plume ondoyante, que Papiol[1] ac-

1. Le nom de Papiol s'est conservé à travers les siècles. Il existe en effet dans l'arrondissement de Sarlat un bourg de 1,000 âmes, Saint-Avic-Sénieur, où l'on montre un château portant le nom de Papiol. Il ne serait pas étonnant que ce manoir, où l'aimable jongleur dut finir ses jours dans la retraite, eût été construit avec les libéralités de l'illustre troubadour, son maître.

compagnait à pied, un faucon sur le poing, Papiol à la fois son page, son jongleur et son fou? Et lui-même, comme il se trouvait changé à ses propres yeux, changé au moral bien plus encore qu'au physique! Quelle élévation, en effet, ne prenaient pas ses pensées à cette heure matinale, alors que la nature endormie se réveille, que la rosée s'attache aux plantes en gouttelettes argentées, et que les fleurs entr'ouvrent de nouveau leurs calices pour embaumer la terre! Oh! qui dira les émotions vives et pénétrantes qui se croisent dans l'âme, même la plus vulgaire, à ce moment béni où comme enivré par le parfum de l'herbe des champs, l'homme semble renaître à l'existence, où il sent ses yeux se mouiller de larmes de reconnaissance pour Celui qui l'a établi roi de cette magnifique création? Et si le mortel qui jouit d'un tel spectacle est une de ces natures privilégiées, auxquelles le ciel a donné un éclair de génie, quels flots de poésie ne doit-il pas sortir de sa bouche, comme des lèvres du vieillard de Pylos sortaient autrefois des paroles de lait et de miel? Aussi les voûtes de Montignac n'étaient-elles plus muettes, dès l'arrivée de Bertrand, car la harpe ou la citole servaient de prélude et d'accompagnement aux chants que le

poëte, tout entier à ses impressions récentes, composait à la gloire de son amie.

Pendant que la chaleur du jour retenait le vicomte et la châtelaine dans la grande salle du château, c'étaient des combats de poésie, des luttes courtoises sur un point délicat d'honneur ou de chevalerie. Le tenson, la pastourelle, le planh, la chanson, le sirvente même étaient tour à tour matière à inspiration[1].

1. Le *tenson*, dont le nom est dérivé du latin *contentio, dispute*, était une chanson dialoguée entre deux troubadours qui avaient à défendre, chacun en quatre ou cinq couplets, leur opinion sur une question d'honneur, d'amour ou de chevalerie.

Le *planh*, qui tire son nom du vieux mot latin *plangere* (plaindre), était un chant plaintif sur un événement triste et douloureux : c'était l'élégie des troubadours.

La *pastourelle* était un chant érotique sur les aventures de la vie des pasteurs ou bergers.

Le *sirvente* (*servientium* ou *sirventium cantus*), chant des *servants* d'armes, était à l'origine un hymne guerrier, mais il ne tarda pas à devenir dans la bouche des troubadours une satire mordante.

La *chanson* se distinguait des poésies précédentes moins par le sujet, ordinairement érotique, que par la versification, où dominaient les rimes féminines et où les couplets, au nombre de cinq, étaient terminés par un couplet supplémentaire de trois vers seulement.

On peut consulter, pour plus de détails et pour des exemples de chacun de ces genres, notre *Tableau de la poésie française*. (Paris, maison Gedalge jeune.)

Puis, quand le soir, la brise glissant dans les rameaux des arbres venait tempérer les ardeurs de l'atmosphère, la vicomtesse et Talleyrand conduisaient le troubadour à une petite terrasse naturelle, baignée par la Vezère, dont les eaux, par leurs nombreux détours, semblaient ne s'éloigner qu'à regret de cette poétique demeure. Là, ils passaient ensemble l'heure du crépuscule à contempler avec un ravissement toujours nouveau les riantes campagnes s'étendant à leurs pieds et les collines qui blanchissaient à l'horizon. Le spectacle de ce paysage à moitié noyé dans l'ombre était bien fait pour inspirer la rêverie. Peu à peu la nuit étendant son voile sombre sur la terre et sur le firmament ne laissait plus distinguer dans le lointain que des bois semblables à de noirs fantômes. L'imagination des trois spectateurs aimait à se représenter le druide avec sa couronne de chêne, sa longue robe blanche et sa faucille d'or errant dans ces épais taillis, son antique domaine, sanctuaire redoutable de Teutatès. Sous le charme de cette contemplation, ils osaient à peine échanger quelque réflexion laconique, et l'on se séparait à regret avec la promesse de se revoir dans peu de jours. Bertrand de Born s'ingéniait de mille manières pour faire

violence aux goûts sédentaires de Talleyrand, afin de varier les distractions et les passe-temps de Maënz. Tantôt c'étaient les émotions de la poursuite d'un sanglier ou d'un cerf; tantôt une chasse au faucon dans le bois de Saint-Pardoux ; une autre fois c'était une excursion dans la forêt de Born et une promenade sur l'étang. Quand Bertrand voulait donner à la dame de ses pensées un plaisir rare et nouveau pour elle, il faisait annoncer une grande pêche sur cet étang immense et poissonneux. Aussitôt on voyait les seigneurs des cantons limitrophes accourir en foule sur les bords du Dalon, et le château de Born, ordinairement silencieux et désert, prenait pour quelques heures une animation merveilleuse. Les vassaux arrivaient le matin portant de larges filets sur leurs robustes épaules. Après un festin animé par la gaieté la plus franche et la plus cordiale, toute la noble réunion se rendait sur le bord de l'étang. C'était le moment qu'attendaient les pêcheurs pour jeter leurs plus beaux coups de filet. Le plus heureux était félicité par des acclamations universelles, et avait l'insigne honneur de venir faire hommage de sa pêche à Maënz, la reine de la journée.

On le voit, le degré de familiarité entre Maënz et

Bertrand de Born était devenu aussi grand que pouvaient le permettre la droiture et les lois de la chevalerie. Cette entente jusque-là si parfaite faillit cependant être rompue sans retour par une futile susceptibilité d'amour-propre.

CHAPITRE X

Jalousie de Maënz : sa rupture avec Bertrand de Born. — Vains efforts de celui-ci pour recouvrer ses bonnes grâces. — Il va offrir ses services à la vicomtesse Tibors de Montausier, qui les refuse et vient à Montignac réconcilier les deux amis. — Voyage de Maënz, de Tibors et de Bertrand à Montausier, par Turenne, Rocamadour et Uxellodunum. — Émotion de Bertrand de Born à la vue du sanctuaire qu'il a autrefois profané, et de la cité tombée la dernière avec la liberté de la Gaule.

Le vicomte de Comborn, un des plus puissants seigneurs du Limousin[1], que nous connaissons déjà par sa participation à la guerre de l'indépendance et par ses diverses luttes contre les Brabançons, avait épousé récemment une jeune demoiselle de Bourgogne, sœur de Guiscard de Beaujeu et nommée elle-même Guis-

1. Une branche de la maison de Comborn passe pour la tige des Lesdiguière et des Créqui.

carde. Admirateur de toutes les grâces et de tous les talents, Bertrand de Born s'était empressé de souhaiter la bienvenue à la noble châtelaine en lui adressant plusieurs pièces de poésie. Très-spirituelle, et versée aussi dans la gaie science, Guiscarde avait répondu aux vers de Bertrand de Born par d'autres vers élogieux, comme l'y autorisaient les coutumes de la chevalerie. Maënz, jalouse à l'excès, en prit ombrage et en fit de vifs reproches à Bertrand. Sa vanité ne pouvait supporter l'idée d'être placée avec une autre sur un pied d'égalité dans l'esprit du vicomte d'Hautefort. Pour ne pas perdre ses bonnes grâces, le troubadour se résigna à cesser l'envoi de tout chant à la dame de Comborn. Cette prompte condescendance avait paru calmer les susceptibilités de Maënz, lorsqu'un fait imprévu, et pourtant bien simple, bien naturel, vint rouvrir les blessures de son orgueil offensé. Le hasard voulut que Guiscarde de Comborn, passant avec une de ses sœurs sous les murs d'Hautefort, y reçut, comme on devait s'y attendre, la plus gracieuse hospitalité. C'en fut assez pour porter à son comble la fureur de Maënz, qui s'obstina à voir dans cette rencontre fortuite une entente préméditée. Bertrand eut beau protester contre cette insinuation,

il eut beau prodiguer les serments de fidélité, la vicomtesse de Montignac fut inexorable et lui défendit de reparaître devant elle. Ne pouvant plus présenter ses excuses en personne, il s'efforça de dissiper par des écrits les soupçons de sa dame, et lui adressa dans ce but la pièce que voici :

Je viens me disculper, me laver de ces torts
Qu'un lâche médisant me prête sans remords.
De grâce, ne souffrez qu'une perfide trame
Parvienne à nous brouiller, noble et gentille dame.

Je veux au premier vol perdre mon épervier,
Je veux par un faucon, comme un simple ramier,

Jeu m'escondisc, domna, que mal non mi er
De so qu'an dig de mi fals lauzengier;
Per merce us prec que non puescon mesclar
Vostre gent cors adreg e plazentier,
Franc e humil, leyal e drechurier,
En contr 'l mieu per messonguas comtar.

Al primier laus pert ieu mon esparvier,
E 'l m'aucion el ponh falcon lanier,
E porton l'en, e qu'ie 'l veya plumar,

Le voir prendre et plumer, plumer en ma présence,
Si sur mille beautés à vous seule ne pense.

Je possède un autour rapide, impétueux,
Aux cygnes, aux aiglons blancs et noirs dangereux;
Eh bien! je veux le voir, de voler incapable,
Changé, si je vous mens, en un coq détestable.

Je veux, ayant au cou mon écu suspendu,
Par un orage affreux trotter tout morfondu,
Ne pouvoir allonger une trop courte bride
Pour donner au coursier un élan plus rapide,

S'ieu mais de vos, ont ai mon cossirier,
Non am totz temps aver lo desirier
Que de nulha s'amor, ni son colguar.

Domna, s'ieu ai mon austor anedier
Bon e volan e prenden e mainier,
Que tot auzelh puesca apoderar,
Sing'n e grua e aigron blanc o nier
Volrai lo donc, mal mudat guallinier,
Gras, debaten, que non puesca volar.

Escut al colh, cavalgu' ieu ab tempier,
E port sallat, capairon traversier,
E regnas breus qu'om non puesc' alonguar,
Et estrueps loncs en caval bas trotier,

Je veux à l'hôtelier trouver mauvaise humeur,
S'il n'a trois fois menti mon vil accusateur.

Je veux ne pas savoir, au jeu si l'on m'invite,
Gagner dans tout un jour une obole maudite;
Je veux en un festin place ne point trouver,
S'il est autre que vous que je puisse admirer.

Un nouveau chevalier a le don de vous plaire;
Pour me justifier quel serment dois-je faire?
Je veux être à la cour battu par le portier,
Je veux loin du combat m'enfuir tout le premier,

Et en ostal truep irat ostalier,
Si no us menti qui us o anet comtar.

S'ieu per joguar m'aseti al taulier,
Ja no i puesca baratar un denier,
Ni ab taula preza non puesc' intrar,
Ans giet' ades lo reir' azar derrier,
S'ieu mais autra domna am ni enquier
Mas vos cui am e dezir e tenc car.

Ma domna m lais per autre cavalier,
E pueis no sai a que m'aia mestier,
E falha m vens quan serai sobre mar,
En cort de rey mi baton li portier,

Je veux qu'un heureux vent à ma nef se refuse,
S'il n'est pas imposteur le lâche qui m'accuse.

Que d'autres avec moi d'un castel soient seigneurs;
Qu'à la tour du beffroi veillent plusieurs crieurs,
Sans cesse divisés, sans cesse en méfiance;
Qu'un seul jour je ne puisse y vivre en assurance,
M'y passer de sergent, de médecin, d'archer,
Madame, si je vins jamais à vous tromper.

Après tant de serments, pour me tirer d'affaire,
Faut-il une raison décisive et dernière?

Et en cocha m vei' hom fugir primier,
S'ieu anc ac cor d'autra domna amar.

Senher sia eu d'un castelh parsonnier,
E qu'en la tor siam quatre parcier,
E l'us l'autre non si puesca fizar,
Ans m'aion ops tos temps arbalestier,
Metges, guaitas, e sirvent et arquier,
Si ieu vengui per vos a gualiar.

Autre escondig vos farai pus sobrier,
E pus no m sai orar mais d'encombrier
S'ieu anc faihi ves vos neys del pensar,

Lorsque nous serons deux dans manoir ou verger,
Je veux ne pas pouvoir me soustraire au danger,
Et voir mon compagnon enchaîner ma puissance,
Si mon cœur s'est rendu coupable d'inconstance.

Infâmes ennemis, hypocrites flatteurs,
Qui tournez contre moi ces cruelles froideurs,
Vous ferez bien, je crois, d'avoir plus de prudence,
Et de ne pas lasser ma faible patience.

Traduction de V. P. LAURENS.

Quan serem sol dins cambr' o dins vergier
Falha m poders deves mon companhier,
De tal guiza que no m puesc' ajudar.

Fals enueios, fementit lauzengier,
Pois ab mi dons m'avetz mes destorbier,
Be us lauzera que m laissassetz estar.

BERTRAND DE BORN.

« Ces protestations n'ayant point touché la dame, Bertrand imagina, dans une autre pièce, de l'adoucir en la flattant d'une manière infiniment délicate. Supposant donc qu'il ne trouvera jamais sa pareille, à

moins de former un assemblage de ce qu'il y a de plus charmant chez les différentes dames qu'il connaît, il choisit dans chacune d'elles les perfections qui les distinguent pour former une nouvelle idole qui remplace celle qu'il a perdue : c'est ainsi que les anciens avaient modelé la statue de Vénus. « Puisque rien ne vous égale en beauté, en mérite, en gaieté, en vertu, j'irai cherchant par tout le monde les plus beaux traits de chaque dame jusqu'à ce que de toutes, j'en aie formé une qui répare ce que j'ai perdu en vous seule. » Là-dessus il énumère sous des noms d'emprunt les dames les plus renommées de son temps et les diverses qualités dans lesquelles excellait chacune d'elles.

» Quand on peut chanter sa douleur, on est bien près de se consoler. Bertrand de Born, naturellement plus galant que tendre, moins capable d'un attachement constant que d'un sentiment passager, fut bientôt en état de faire diversion à la sienne. Il alla voir en Saintonge la dame Tibors de Montausier[1], femme

1. Quelques auteurs peu versés dans la connaissance de la langue d'*oc*, qui est celle de tous les troubadours, donnent à la dame de Montausier le nom de Natibors, au lieu de celui de Tibors, confondant ainsi, dans un seul et même mot, le nom propre et le nom com-

du seigneur de Chalais, de Barbezieux et de Montausier, qui était également célèbre par sa beauté, par son savoir et par sa vertu. Après lui avoir conté son infortune, il la pria d'agréer ses hommages et de le prendre pour son chevalier. « Bertrand, répondit cette dame[1], je suis à la fois affligée et flattée du sujet qui vous amène ici. Je tiens à honneur les offres que vous me faites; mais je connais les hommes, ils sont inconstants et légers. Si par vos discours ou votre conduite vous vous êtes attiré le traitement dont vous vous plaignez, je prends part à votre peine, mais c'est

mun; dans la langue d'*oc*, en effet, NA veut dire madame comme EN signifie seigneur.

1. Bertrans, per lo razon que vos etz vengutz sai a mi, eu son mout alegra e gaia, e tenc m' o grant honor; e d'autra part, si me desplatz, ad honor m'o tenc, car vos m'etz vengutz vezer ni preiar qu'eu vos prenda per cavalier e per servidor; e desplatz me mout si vos avetz faich ni dich so per que ma domna Maenz vos aia dat comjat, ni per que sia irada ab vos. Mas eu sui aquella que sai ben com se cambia tost cors d'amadors e d'amairitz ; e si vos non avetz faillitz vas ma domna Maenz, tost en sabria la vertat; e si vos retornarai en la soa gracia, s'en aissi es; e si en vos es lo faillimens, eu ni autra domna no vos deu mais accueillir ni recevre per cavalier ni per servidor; mas en farai ben aitan qu'en vos penrai a mantener e a far la concordi entre vos e ella.

(RAYNOUARD, *Biographies originales des troubadours.*)

tout ce que je puis faire pour vous. Cessez d'aller par le monde offrant votre cœur et votre amitié; ils ne peuvent tenter ni moi ni personne. Si, au contraire, vous n'êtes point coupable, (c'est ce qu'il faut que je sache), je ferai tous mes efforts pour vous remettre dans les bonnes grâces de votre dame, car ce n'est qu'à son refus et au cas que je ne puisse réussir à l'apaiser que je consens à vous prendre pour mon chevalier[1]. »

Quels curieux documents sur les mœurs de l'époque dans cette seule réponse, et quel jour elle jette sur la société civile du moyen âge! Il fallait qu'il fût bien noble et bien flatteur le sentiment qui inspirait à un chevalier le choix de la dame de ses pensées, pour qu'une des châtelaines les plus adulées pour ses richesses, sa beauté, sa puissance, ne dédaignât pas l'hommage d'un cœur dont une autre ne voulait plus. Il fallait que les liens invisibles et mystérieux qui unissaient deux âmes en dehors du cercle de la famille fussent presque élevés à la hauteur d'une institution, pour que cette même châtelaine, malgré son désir d'avoir pour chevalier un homme de la renom-

2. PAPON, *Voyage en Provence*, fin du t. II.

mée de Bertrand de Born, au lieu de le pousser à renoncer à sa dame, ne consentît au contraire à agréer ses hommages que si ses propres tentatives, pour renouer les premiers liens du troubadour, demeuraient infructueuses. Des procédés d'une délicatesse si exquise sont le plus beau commentaire sur les rapports sociaux des barons avec les châtelaines.

Bertrand, satisfait de la bienveillance de ce langage, promit à Tibors qu'après Maënz elle serait le principal objet de son affection et de son dévouement. La jeune comtesse de Montausier vint à Montignac, démontra à Maënz l'innocence de son chevalier, et plaida si chaudement sa cause, que Maënz consentit à lui rendre ses bonnes grâces et son titre auprès d'elle; mais pour ne pas céder en égards à la dame de Montausier, elle voulut que Bertrand se fît relever du serment de fidélité qu'il avait prêté à Tibors. Pour prix de ses bons offices l'excellente baronne n'exigea qu'une chose, c'est que Maënz vînt avec elle passer quelques jours à son château. Bertrand, par une faveur spéciale, obtint la permission de leur servir d'escorte.

Une gaieté franche et expansive, une cordialité pleine d'entrain, signalèrent les débuts de ce voyage.

OXFORD - TAYLOR INST.

Les trois amis se laissaient aller avec ravissement à l'admiration du spectacle si varié qu'offre la nature dans les contrées accidentées, pittoresques, du Limousin et du Quercy. De Montignac à Turenne, la route déroulait à leurs yeux le plus émouvant paysage. Ici c'était une côte périlleuse serpentant au flanc d'une colline escarpée et taillée à pic au-dessus d'un précipice. Là, un torrent débordé sollicitait l'élan vigoureux des montures et le sang-froid des cavaliers. Plus loin était une longue et sombre forêt dont les hôtes sauvages fuyaient à leur approche. Partout des plis de terrain, partout des sentiers étroits dominés de loin en loin par quelque castel aux noires murailles, véritable nid d'aigle perché sur des hauteurs inaccessibles. Ils arrivent ainsi à Turenne. La vue du manoir paternel, de ces lieux où avec ses deux sœurs, Hélis et Marie[1], elle avait passé une jeunesse folâtre, de la famille dont elle avait été l'enfant de prédilection, porta à son comble l'expansion si naturelle de Maënz. Elle ne passa pourtant que quelques heures sous ces tourelles qui avaient abrité ses premières années, et,

1. Le vicomte de Turenne avait eu trois filles : Marie, qui épousa le seigneur de Ventadour; Hélis, qui devint dame de Montfort, et Maënz, qui unit sa destinée à celle de Talleyrand de Montignac.

déviant de la route directe, elle imposa à Bertrand et à Tibors un pèlerinage à Rocamadour. Cette digression souriait peu à ses deux compagnons de voyage; mais la fille des vicomtes de Turenne avait été élevée dans de trop vifs sentiments de piété pour oser passer aussi près du sanctuaire de la Vierge sans venir s'y prosterner au pied de l'autel. La vue du saint ermitage donna un tout autre cours à leurs idées. Bertrand de Born, le premier, en parut plus affecté qu'il n'eût voulu. C'est en vain qu'il essaya de chasser une idée importune. Le sacrilége dont il s'était rendu complice en 1183 dans ce sanctuaire vénéré s'offrit involontairement à son esprit. Le souvenir de l'expiation terrible, presque immédiate, subie par le principal auteur de la profanation, le fit frissonner. L'image du jeune fils du roi d'Angleterre expirant sur un lit de douleur, dans une maison étrangère, gonfla sa poitrine et serra son cœur. Entrant avec émotion dans l'oratoire, il pria pour le repos de celui qui n'avait été que trop son ami sur la terre et fit amende honorable pour son propre crime.

Les sombres pensées qui l'avaient assailli à l'entrée du bourg ne se dissipèrent qu'à l'aspect des eaux argentées de la Dordogne. Le tableau frais et riant de

cette rivière à demi cachée par un double rideau de saules, rendit la sérénité à son âme. Tout à coup, un long cri d'admiration s'échappa de sa bouche. Les voyageurs venaient d'arriver à un sommet escarpé qui forme au-dessus des eaux une vaste esplanade. Ils avaient devant eux les gigantesques et sombres remparts de Mirandol, hideux repaire où de hardis brigands, vinrent tant de fois ensevelir les preuves sanglantes de leurs crimes, et plus loin, dans une sorte de désert calme, aride, sauvage, au milieu d'une nature mélancolique et désolée, apparaissait la solitaire montagne où s'éleva jadis Uxellodunum[1]. La baronne Tibors qui avait une personne à voir dans cette retraite, y conduisit ses deux amis.

Bertrand de Born éprouva un triste et douloureux plaisir à se reposer sur les ruines de la cité gauloise, tombée la dernière avec la liberté de la Gaule expi-

1. Hugues de Saint-Cyr. — Les peuples du midi de la Gaule se sont toujours accordés à placer l'antique Uxellodunum en Quercy. Seulement, tandis que les uns croyaient trouver cette héroïque cité dans Luzech, d'autres dans Cadenat sur le Lot, beaucoup s'obstinaient à la placer près de Martel, et non loin de Rocamadour, sur le sommet d'une montagne baignée par la Dordogne et vulgairement appelée Puy-d'Ussolun, ou Puech-d'Usseldun.

rante, un triste et douloureux plaisir à méditer sur la poussière de ces martyrs héroïques, qui avaient lutté corps à corps à cette place contre toutes les forces de Rome antique, et tenu si longtemps incertaine la fortune de César. Lui, barde d'une autre époque, champion d'une croyance nouvelle, mais enfant du même pays, mais brûlant de la même flamme patriotique, il se sentait lié, par les liens du sang et par la haine de l'étranger, à ces intrépides enfants des Gaules, moitié poëtes, moitié guerriers, qui de la même main dont ils tenaient la lyre, fendaient les casques et les boucliers romains. Héritier des traditions méridionales, il aimait à affermir sa confiance en ce don poétique, tant prisé des Celtes, ses ancêtres, qui l'avaient presque divinisé dans la personne du fils de Fingal, Ossian. Et qui oserait dire que cette confiance n'était pas légitime? Depuis ces glorieux enfants de la vieille Scandinavie qu'un hymne guerrier entraînait, sur une frêle nacelle, à la conquête des mers, jusqu'à l'Indien sauvage entonnant un chant de mort, sous le scalpel de son ennemi, que de prodiges le chant n'a-t-il pas opérés parmi les hommes? Combien de peuples seraient encore assis à l'ombre de la mort sans ce talent divin qui, supérieur au glaive, enfante

des merveilles! C'est que la poésie est souveraine maîtresse des âmes; c'est qu'elle a le don de les électriser, de les réveiller de leur torpeur, de les enflammer à ses magiques accents. Que dis-je? elle fait mieux : elle purifie le crime, elle transforme les malfaiteurs eux-mêmes en défenseurs d'une cause sainte et sacrée. Voyez la plus antique des nations, la Grèce. Certes, rien n'a manqué à l'éclat de ses premières destinées. A son berceau, Linus et Orphée soutiennent de leurs chants les Argonautes lancés dans la plus téméraire des entreprises; une élégie de Solon, écho de l'honneur national, vaut Salamine aux Athéniens, et le sublime Tyrtée, trahi par son épée, triomphe par la lyre. Quelles brillantes victoires pour la poésie! Et cependant il a été donné à notre âge d'applaudir dans ce même pays à des merveilles encore plus admirables. Comment, en effet, les descendants des Miltiade et des Thémistocle ont-ils, il y a quelques années, secoué un joug qui pesait autant à leur caractère qu'à leur conscience? D'où est parti le signal? d'où est parti le premier élan, si ce n'est de ces vagabonds intrépides, enfants de la lyre et de l'épée, qui, s'honorant du nom de Klephtes, se croyaient toute attaque permise, tout pillage licite

contre leurs oppresseurs, et qui, des sommets de l'Érymanthe et du Taygète, comme des cimes du Parnasse et de l'Hélicon, fondaient, semblables à d'impétueux tourbillons, sur les sectateurs du croissant? Aussi, quand l'heure de la délivrance a eu sonné, quand le moment du sacrifice suprême est venu, sous le souffle poétique qui l'entraînait au combat, le Klephte s'est soudain transformé, le Klephte est devenu un héros, et l'Eurotas et le Céphise ont eu leurs modernes Tyrtées.

Cette puissance de la poésie, Bertrand de Born l'avait souvent éprouvée pour lui-même, et le temps s'avançait à grands pas, où il allait avoir des occasions plus éclatantes que jamais de la constater... Après une journée passée au milieu des ruines d'Uxellodunum ou chez les amis de Tibors, Bertrand de Born reprit, avec les deux châtelaines, le chemin de la Dordogne. Une barque les attendait pour descendre la rivière, et bientôt, les tours de Montausier se dessinèrent à l'horizon, et le pont-levis du château se baissa, au son des fanfares, devant les nobles voyageurs.

CHAPITRE XI

Bertrand apprend à Montausier qu'une rupture est imminente entre les rois de France et d'Angleterre. — Il quitte le rôle de chevalier et redevient homme d'armes. — Combat de Niort. — Trahison des Champenois. — Paix due à l'intervention du clergé. — Bertrand de Born excite Richard à la rompre. — La lutte s'annonce terrible, quand tout à coup les deux adversaires prennent la croix. — Sirvente de Bertrand de Born sur la guerre sainte. — Appréciation du génie poétique du troubadour.

Ce que Bertrand de Born apprit à Montausier n'était pas de nature à imprimer une direction nouvelle à ses idées devenues tout à coup sérieuses. Il commençait à circuler des bruits annonçant que de graves dissentiments s'élevaient déjà entre Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste, et que des hostilités étaient peut-être à la veille d'éclater entre les deux princes, naguère unis dans la révolte, mainte-

nant divisés après la victoire. Cette nouvelle fit sur lui une impression qu'il essaya vainement de dissimuler. Après deux journées consacrées à ses aimables hôtes, il regagna tout pensif le chemin d'Hautefort. Il lui en coûtait de rompre avec cette vie douce et agréable dont depuis plus d'un an il savourait les délices. Mais pouvait-il hésiter longtemps l'homme qui s'était caractérisé lui-même par ces mots : *je veux que les riches barons aient toujours guerre ensemble.* Nul assurément ne le croira après avoir jeté les yeux sur la pièce suivante, où Bertrand dépeint ses goûts avec une énergie sauvage :

Bien me sourit le doux printemps,
Qui fait venir fleurs et feuillage,
Et bien me plaît lorsque j'entends
L'oiseau chanter dans le bocage ;
Mais j'aime mieux quand, sur les prés,

Be m play lo douz temps de pascor
Que fai fuelhas e flors venir ;
E play mi quand aug la baudor
Dels auzelhs que fan retentir
  Lor chan per lo boscatge ;
E plai me quan vey sus els pratz

Je vois pavillons arborés ;
Quand, du vallon, de la montagne
Je vois accourir en émoi
Le guerrier sur son palefroi,
Pour se ranger dans la campagne.

Et bien me plaît quand les fuyards
Devant eux chassent gens et bêtes ;
Bien me plaît quand les vieux soudards
Des vilains menacent les têtes.
Quand je vois assiéger châteaux,
Arracher poutres et créneaux,
S'écrouler donjon et muraille ;

Tendas e pavallos fermatz ;
E plai m'en mon coratge,
Quan vey per campanhas rengatz
Cavalliers a cavals armatz.

E play mi quan li corredor
Fan las gens e 'ls avers fugir ;
E play me quan vey aprop lor
Grau ren d'armatz ensems brugir ;
E ai gran alegratge
Quan vey fortz castelhs assetjatz,
E murs fondre e derocatz,

Quand je vois cavaliers armés,
Devant les forts ceints de fossés,
D'allégresse mon cœur tressaille.

Me plaît encor le bon seigneur,
Qui, méditant mainte prouesse,
Marche à l'attaque sans frayeur,
Donnant aux siens cœur et hardiesse;
Et quand il est au camp entré,
Chacun doit paraître empressé,
Et puis le suivre où qu'il s'élance,
Car nul baron n'est estimé,

E vey l'ost pel ribatge
Qu'es tot entorn claus de fossatz
Ab lissas de fortz pals serratz.

Atressi m play de bon senhor
Quant es primiers a l'envazir,
Ab caval armat, ses temor;
C'aissi fai los sieus enardir
Ab valen vassallatge;
E quant el es el camp intratz,
Quascus den esser assermatz,
E segr'el d'agradatge,
Quar nulhs hom non es ren prezatz

S'il n'a reçu, s'il n'a donné
Dans le combat maint coup de lance.

Nous verrons les glaives brisés
Presque au début de la bataille,
Les vassaux aux casques faussés
Frapper d'estoc, frapper de taille,
Les chevaux des morts, des mourants,
Dans la plaine courir errants.
Allons! qu'au carnage on s'apprête!
Fendez, coupez têtes et bras,
Braves guerriers! En pareil cas
Mieux vaut la mort que la défaite.

Tro qu'a manhs colps pres e donatz.

Lansas e brans, elms de color,
Escutz traucar e desguarnir
Veyrem a l'intrar de l'estor,
E manhs vassalhs ensems ferir
  Don anaran a ratge
Cavalhs dels mortz e dels nafratz;
E ja pus l'estorn er mesclatz,
  Negus hom d'aut paratge
Non pens mas d'asclar caps e bratz,
Que mais val mortz que vius sobratz.

Je vous le dis avec candeur :
Ni dormir, ni manger, ni boire,
N'ont pour moi si douce saveur,
Que quand j'entends crier : Victoire !
Que je vois chevaux démontés
Fuir dans les bois tout effarés,
Et gens crier : Guerre à outrance !
Que je vois et petits et grands
Tomber sur l'herbe, et dans leurs flancs
Les morts porter tronçons de lance.

Croyez-moi, mes nobles barons,
Vendez, cédez, mettez en gage

Je us dic que tan no m'a sabor
Manjars, ni beure, ni dormir
Cum a quant aug cridar : A lor !
D'ambas las partz ; et aug agnir
Cavals voitz per l'ombratge,
Et aug cridar : Aidatz ! aidatz !
E vei cazer per los fossatz
Paucs e grans per l'erbatge,
E vei los mortz que pels costatz
An los tronsons outre passatz.

Baros, metetz en gatge

Terre, château, ville et village,
Ensuite nous bataillerons.

Toi, Papiol, de bonne grâce,
Devant Oui-Non va promptement;
Dis-lui qu'en paix trop longuement,
Malgré Bertrand, il se prélasse.

Traduction de V. P. LAURENS.

Castelhs e vilas e ciutatz,
Enans q'usquecs no us guerreiatz.

Papiol, d'agradatge
Ad Oc e No t'en vai viatz,
Dic li que trop estan en patz.

BERTRAND DE BORN.

On le sent, l'homme auquel un enthousiasme en délire savait inspirer de si fougueux accents, ne pouvait rester indifférent aux souffles belliqueux dont l'air était agité. Tout conspirait, d'ailleurs, à le faire sortir de son repos, et à le précipiter de nouveau dans l'arène des combats. L'absence de Maënz d'abord, absence qui devait se prolonger encore, et, de plus

les sourdes manœuvres ourdies par quelques envieux qui, n'ayant pu réussir à le brouiller avec sa dame, cherchaient à lui enlever l'amitié de Talleyrand. Ces manœuvres, sans avoir complétement réussi, étaient cependant parvenues à ébranler l'attachement du vicomte de Montignac pour notre troubadour. Dédaignant de s'abaisser à une justification, celui-ci répondit à la froideur qu'on lui témoignait par une froideur plus grande encore, et dès ce moment, on le vit prêter une oreille plus attentive à tous les bruits qui lui venaient du nord de la Loire. Il interrogea ses anciens alliés; il envoya des émissaires auprès de Richard, pour sonder ses dispositions, et quand il sentit le terrain assez préparé, dépouillant résolûment le caractère de galant chevalier, il se réveilla homme d'armes. Aussitôt, un sirvente agressif annonca à l'Aquitaine stupéfaite que le lion des combats était de nouveau déchaîné. Philippe-Auguste, dont le titre de suzerain était à peu près le seul degré de supériorité qui lui restât sur Richard, faisait valoir cette qualité avec une hauteur insultante. Le roi d'Angleterre n'était pas homme à supporter patiemment un dédain; d'ailleurs, l'humble titre de vassal lui était d'autant plus odieux, que par l'étendue de ses terres

et le nombre de ses sujets, il se croyait, tout au moins, l'égal de Philippe. Exploitant habilement ces dispositions hostiles, le sirvente de Bertrand de Born mit aux prises les deux rivaux. Richard, non content de refuser l'hommage au roi de France, s'empara sans déclaration de guerre de la citadelle de Gisors. C'en fut assez pour provoquer de nouvelles fureurs. Brûlant l'un et l'autre d'en venir aux mains, les deux rois font appel à leurs vassaux, et bientôt la noblesse de France et la noblesse d'Angleterre se rencontrent en Poitou, ce champ de bataille du douzième siècle. C'était près des murs de Niort. Les deux armées ne sont plus séparées que par les eaux de la Sèvre-Niortaise, faible barrière, si elle eût été seule. Mais le clergé des deux royaumes s'était ému à la reprise des hostilités. Dans les rangs des deux armées se trouvaient plusieurs prélats, accourus, comme ils faisaient si fréquemment à cette époque, dans l'espoir de modérer les scènes de carnage, et plus jaloux du rôle de médiateurs que de celui de combattants. Mettant à profit l'obstacle naturel créé par la rivière, ces dignes ministres d'un Dieu de paix, grâce à leurs pieuses sollicitations, arrêtent sur ses bords pendant quinze jours la fougue des deux partis. Richard frémit d'impa-

tience. Enfin, ne pouvant plus se contenir, il dispose ses troupes pour forcer le passage en face des lignes françaises, lorsqu'on voit évêques et religieux, la croix à la main, se précipiter tour à tour vers chacun des princes, et les conjurer au nom du Dieu mort en pardonnant les injures, de revenir à des sentiments plus chrétiens. La charité évangélique allait triompher peut-être des mauvaises passions. Malheureusement Philippe s'étant montré intraitable sur la question de l'hommage et sur la restitution de Gisors, le roi d'Angleterre, certain de l'inaction des Champenois qu'il a gagnés à prix d'or, fait sonner la charge et marche vers la Sèvre, enseignes déployées.

A cette vue, l'armée française s'ébranle à la voix de son roi; mais, au milieu du mouvement en avant qui s'opère, Philippe-Auguste aperçoit, à sa grande stupéfaction, les Champenois, seuls immobiles à leur première place. Prières, exhortations, menaces, tout est inutile pour les faire rentrer dans le devoir. Non moins troublé qu'indigné d'une pareille félonie, le roi de France se voit à la merci de son redoutable adversaire, et accorde à la crainte des traîtres ce qu'il a naguère refusé aux humbles prières des religieux. Appelant autour de lui les prélats qui lui ont adressé

de si touchantes remontrances, il les invite à retourner auprès du roi d'Angleterre, avec mission de lui offrir une transaction amiable sur les deux points en litige. Ces personnages vénérés marchent, les yeux baignés de larmes, au-devant de Richard, lui présentent la croix, le conjurent par ce signe de pardon de ne pas exposer inutilement tant de braves guerriers à un affreux carnage, lui promettant que Phillippe abandonnera tous ses droits sur la citadelle de Gisors, et que de plus il évacuera le Poitou pour rentrer dans ses États. Des propositions si avantageuses, faites par de tels envoyés, méritaient une attention sérieuse. Le roi d'Angleterre consulta ses barons, qui furent d'avis de les accepter. La paix fut jurée pour dix ans entre les deux rois, et l'armée française repassa la frontière.

Mais on avait compté sans la turbulence féodale. Les vassaux que l'on traitait avec moins de ménagements, depuis que l'on croyait n'avoir plus besoin d'eux, s'aperçurent qu'ils perdaient, non-seulement de leur considération, mais encore de leur sécurité. Bertrand de Born, dont le rôle se trouvait amoindri, en fut plus affligé que les autres, et chercha les moyens de rallumer la guerre entre la France et l'An-

gleterre. Déjà redouté des deux souverains, pour la malignité de ses discours, il avait su se rendre nécessaire à Richard; mais les distinctions et les faveurs qu'il obtenait de ce prince ne l'aveuglaient pas sur les vexations tyranniques dont son pays recommençait à supporter le poids. Incapable de résister aux désirs des mécontents, désirs si conformes du reste à la politique de sa vie entière, il prit sa lyre, certain que les premiers accords remueraient dans tous les cœurs le fiel de la vengeance. « Puisque les barons sont irrités, puisque déjà leur pèse la sotte paix qu'ont faite les deux rois, je composerai une chanson telle que, quand on l'aura apprise, il tardera à chacun de guerroyer[1]. » Là-dessus, il commence une satire, remplie d'invectives contre les Français, les Bourguignons, et surtout les Champenois qu'il espérait piquer d'honneur, en leur reprochant que l'esprit d'intérêt avait pris chez eux la place du courage et de la vertu. Mais les traits les

1, Pus li baron son irat e lor peza
D'aquesta patz qu'an faita li duy rey,
Farai chanso tal que, quant er apreza,
A quadaun sera tart qne guerrey.

BERTRAND DE BORN.

plus sanglants s'adressaient à Philippe-Auguste qu'il accusait de lâcheté : « Oh ! lâcheté, de la part d'un roi en armes, de venir négocier et plaider sur le champ de bataille ! Mieux aurait fait, je vous jure, le roi Philippe, de commencer la mêlée, que de tenir plaid, tout armé, sur la terre dure. »

Bertrand de Born n'avait pas trop présumé de la puissance de ce chant. Les deux rois, mécontents l'un de l'autre, convinrent d'une conférence sur les confins du Berri et de la Tourraine, mais elle ne servit qu'à aigrir les esprits et à brouiller les affaires. De part et d'autre on ne ménagea plus les termes, et les deux rois oublièrent ce qu'ils se devaient réciproquement ou plutôt ce qu'ils se devaient à eux-mêmes. Philippe s'emporta indécemment contre la mauvaise foi de Richard ; Richard donna un démenti à Philippe, le traitant de lâche et lui rappelant avec hauteur qu'il s'était rendu sans combat. Là-dessus ils se séparèrent plus animés et plus furieux que jamais.

Les seigneurs du Poitou et du Limousin, qui dévoraient en silence le mépris où la paix les avait jetés, furent charmés d'une satire qui rallumait le feu de la guerre. Bertrand de son côté s'applaudissait du

succès qu'elle avait eu et voulut mettre la dernière main à son ouvrage par une autre pièce du même genre. Dans celle-ci, pour porter Philippe à prendre les armes, il compare son humeur pacifique à celle d'un moine timide, et pour exalter le courage de Richard, il vante le prince anglais comme plus avide de combats qu'aucun des Algaïs. Il n'en fallait pas tant pour exciter Cœur de Lion.

Aussi la lutte s'annonçait-elle ardente et implacable, lorsque la voix de la religion, qui conservait, à cette époque de rudesse et de foi, un puissant empire sur les âmes, en arrêta tout à coup les préparatifs. La troisième croisade tourna contre les infidèles les armes fraticides dont les chrétiens étaient sur le point de se frapper eux-mêmes. Pendant que Guillaume de Tyr cherchait à soulever les rois de l'Occident au récit lamentable du désastre de Tibériade et de la chute de Jérusalem, Bertrand de Born, entraîné, lui aussi, par ce nouveau courant et habile à plier son génie aux besoins de toutes les causes généreuses, voulut les faire rougir de leur inaction et composa dans ce but la pièce qu'on va lire : elle est tout entière à la louange de Conrad de Montferrat, frère du marquis Boniface, qui, en attendant l'arrivée en Syrie des rois Richard et

Philippe-Auguste, s'y défendait avec bravoure contre Saladin :

Des barons qui se sont levés de grand matin,
Conrad assurément a le plus de mérite :
Il se défend à Tyr, et contre Saladin
L'étendard de la croix bravement il agite.
Dieu, pour le secourir, lève ton bras puissant,
Car les secours d'ici se font attendre encore :
Celui-là seul aura le renom de croyant
Qui souffre tous les maux pour le Dieu qu'il adore.

Noble et pieux Conrad, c'est pour vous, pour vos gens,
Que j'implore Jésus, afin qu'il vous protége.

Ara sai eu de pretz quals l'a plus gran
De totz aquels que s leveiron mati;
Seigner Conrat l'a plus fin ses enjan
Que s defen lai a sur d'EN Saladi
E de sa mainada croia;
Secora 'l dieus, qu'el secors vai tarzan:
Sols aura 'l pretz que sol sofre l'afan.

Seigner Conrat, a Jesu vos coman,
Qu'en fora lai ab vos, so vos affi,

Si comtes et barons ne tardaient si longtemps,
Dans les plaines de Tyr je vous ferais cortége.
Puis, (pourquoi le nier ?), j'ai vu mon Aziman,
Ma belle et blonde dame, à qui mon cœur fidèle
Obéit en tous points, sans quoi, depuis un an,
Aux rives du Jourdain j'eusse volé loin d'elle.

Je vois deux souverains lents à vous secourir,
Conrad ; sachez lesquels : l'un est le roi Philippe,
L'autre le roi Richard, Richard qui, sans rougir,
A sa molle indolence aujourd'hui participe.
O douleur ! chacun d'eux du seigneur Saladin
Se fait l'humble vassal ; ingrats envers leur père,
Ils se moquent de Dieu, quand aux bords du Jourdain
Ils promettent d'aller et qu'ils n'y songent guère.

Mas lassei m'en, quar se tarzaven tan
Li comt e ill duc e ill rei e li princi,
Pois vi mi dons vell' e bloia
Per que s'anet mos cors a freollan
Qu'en fora lai, ben a passat un an.

Seigner Conrat, eu sai diu rei qu'estan
D'ajudar vos ara entendatz qui,
Lo reis Felips es l'uns, quar va doptan ;
Lo reis Richart es l'autr' e dopt aissi ;
Ar fos uns quecs d'els en bonia
D'EN Saladin, pos van de deu gaban,
Quar son crozat e d'anar mot no fan.

A vous seul, ô Conrad, je consacre mon chant.
Point d'amis, d'ennemis qui m'inspirent de crainte.
Gourmandons les croisés d'oublier le serment
Qu'ils ont fait de partir pour la région sainte.
Croient-ils donc que le Dieu, maître du genre humain,
Ne se lassera point de les voir se repaître,
Et, quand vous supportez et la soif et la faim,
Se donner les douceurs d'un tranquille bien-être?

O Conrad, je crains bien de ne voir à la fin
Ce monde créé pur devenir chose immonde;
Chacun songe à tromper voisin et non voisin :
Le vice envahisseur de ses maux nous inonde.

Seigner Conrat, tot per vostr' amor chan,
Ni ges no i gart ami ni enemi,
Mas per so 'l fatz que ill crozat van reptan
Del passatge qu'an si mes en obli:
Non cuidon qu'a dieu enoia
Que ill se paisson e se van sojornan,
E us enduratz fam, set, e ill stan.

Seigner Conrat, la roda s' vai viran
En aquest mon pur en mal a la fi,
Quar paucs en sai que no s'anon penan
Com enganou vezi e non vezi,

Mais qu'il le sache donc l'infortuné mortel,
Qui souvent sacrifie à des plaisirs frivoles :
Il est un Dieu vengeur, un Dieu juste, éternel,
Qui chaque jour écrit nos actes, nos paroles.

Noble et pieux Conrad, Richard est si vaillant,
(Quand je veux cependant, de lui je sais médire),
Qu'il bravera bientôt le perfide élément,
Sans crainte du péril : partout je l'entends dire.
En mer Philippe aussi monte avec d'autres rois.
Ensemble ils partiront avec des forces telles
Que nous irons tenter de soumettre à nos lois,
Par delà l'Arbre-Sec, les pays infidèles.

Vers les monts de Savoie, ô mon beau Papiol,

Mas cel que pert no ill par joia ;
Doncs sapchau ben cill qu'ieu dic qu'aiso fan,
Que dieus escriu so que dig e faig an.

Seigner Conrat, lo rei Richart val tan,
Sitot quan voill de lui gran mal m'en di,
Qu'el passera ab tal esfort ogan,
Com far poira, so aug dir tot de fi,
E 'l reis Felips en mar poia
Ab autres reis c' ab tal esfort vendran
Que part l'Albre Sec irem conquistan.

Bel Papiol, vas Savoia

Poursuis droit ton chemin sur un coursier rapide;
Fais jouer l'éperon , accélère ton vol;
Le fier Conrad t'attend, et qu'en mer Dieu te guide.

Quand tu l'auras rejoint, dis-lui sans embarras
Que si dès maintenant je ne lui viens en aide,
Je l'aiderai bientôt du glaive et de mon bras,
Si la fourbe des rois ici ne me rend tiède.

Mais, hélas! j'oubliais que je suis dans les fers;
Une dame m'enchaîne, et si ce long voyage
Déplaît trop vivement à celle que je sers,
Je ne tenterai point le périlleux passage.

Traduction de V. P. LAURENS.

Ten ton camin e vas branditz brochan,
E passa 'l mar, c'al rei Conrat ti man.

Quan seras lai no t'enoia,
Tu li diras que s'ar no ill vaill ab bran,
Ill valrai tost, si 'ls reis no m van bausan.

Mas ben es vers qu'a tal domna me coman,
S'el passatge no ill platz, non crei que i an.

BERTRAND DE BORN.

Arrêtons un moment ici notre pensée, et sous l'influence de ces flots d'harmonie à la fois tendres,

religieux et guerriers, nous reportant aux diverses manifestations de ce génie poétique, écrions-nous avec un autre enfant du Périgord[1] : « Entendez-vous ces chants belliqueux, ces mâles accents, qui se mêlent au frémissement de la citole? C'est Bertrand de Born qui, du fond de son château d'Hautefort, appelle les seigneurs au combat. Il chante... Ainsi chantaient les bardes de la Gaule; ainsi chantait le fils de Fingal, quand les accords de sa harpe guerrière remuaient les courages des preux enfants de la Calédonie.

» A sa voix, tout s'ébranle : Périgord, Grignols, Saint-Astier, viennent se ranger sous l'étendard du duc de Guienne; et Richard Cœur de Lion est forcé de mettre bas les armes; et le sirvente du troubadour a renouvelé parmi nos aïeux les prodiges de l'hymne de Tyrtée! Car la poésie de Bertrand est puissante d'inspiration; ardente comme son courroux, impétueuse comme les élans de son courage, sa pensée s'échappe audacieusement de son âme, brise les entraves de la langue, et se déborde en vers harmonieux.

1. SAUVEROCHE, *Discours sur les célébrités du Périgord.*

» S'il s'irrite du lâche repos du duc de Guienne, s'il reproche à Philippe-Auguste sa honteuse indifférence pour les envahissements de Saladin, son indignation éclate en sarcasmes amers, en énergiques diatribes, en flétrissantes ironies. Si, fatigué de la paix, il déchaîne Richard contre le roi de France, ce n'est plus un troubadour, un poëte guerrier que vous croyez entendre : c'est le démon même des batailles qui retrace à votre esprit les cruelles délices, les sanglantes orgies d'un jour de combat. Cette fanfare poétique qui vous fait frémir, ce n'est plus un sirvente, c'est un long et horrible cri sorti de l'enfer de Dante.

» Mais qu'une plus douce pensée, que la ravissante image de son Aziman vienne s'offrir à lui au milieu même des tristes appareils d'un camp, quelle mollesse dans son chant d'amour! quelle simplicité dans ses plaintes! quelle richesse de couleurs dans ce portrait de celle qu'il adore! De si pures, de si délicates affections ont-elles pu trouver place dans une âme qui ne semblait accessible qu'aux passions les plus violentes!

» Oh! ses accents sont bien plus doux, plus pénétrants encore, lorsqu'un sinistre événement, lorsque la mort du jeune Henri vient tout à coup briser son cœur. Alors sa voix s'altère, des larmes coulent sur

sa lyre; son affliction s'épanche en un planh douloureux, en une navrante élégie, et vous pleurez avec lui; car l'amitié n'eut jamais de plus tendres regrets. Ossian lui-même, sur la tombe d'Oscar, ne ressentit jamais de plus éloquentes douleurs.

» Ainsi Bertrand de Born trouve sur la citole de sublimes accords pour exprimer toutes les émotions du cœur humain. Mobile, agitée comme son aventureuse existence, sa féconde imagination réfléchit tous les tableaux de la société qui l'entoure, se nourrit de toutes les passions; et sa voix, quoique un peu lugubre, parce qu'un voile de tristesse couvre le siècle qui le vit naître, sa voix sait prendre tous les tons, assouplir tous les rhythmes, créer des harmonies nouvelles, pour célébrer tour à tour les mâles emportements du courage, les délires d'un brûlant amour, et les déchirements de la douleur. »

CHAPITRE XII

Pourquoi Bertrand de Born ne partit-il point pour la troisième croisade? — Ses deux fils Bertrand et Itier armés chevaliers au Puy-Sainte-Marie. — Grande fête à leur arrivée au château d'Hautefort. Donations faites à l'abbaye de Dalon. — Mort de la vicomtesse Philippa de Born. — Captivité de Richard Cœur de Lion. — Bertrand de Born se constitue le gardien vigilant de ses provinces continentales. — Dévouement infatigable d'Éléonore de Guienne, qui parcourt toutes les provinces en quêtant pour la rançon de son fils. — La reine d'Angleterre au château d'Hautefort. — Scène pénible. — Délivrance du roi Richard.

Pourquoi, après avoir flagellé en un chant énergique l'indifférence des princes chrétiens, Bertrand de Born ne partit-il pas pour la croisade, lui, si rude batailleur, si ami des aventures, si enthousiaste des nobles et généreuses entreprises? Serait-ce uniquement, comme il cherche à l'insinuer, parce que l'ami-

tié d'une puissante dame le retenait en Europe? En cela, sans doute, il n'eut fait que payer tribut aux mœurs de la chevalerie. A une époque où l'on voyait un troubadour, prince de Blaye, Geoffroy Rudel, sur la seule réputation de la comtesse de Tripoli, et sans l'avoir jamais connue, s'éprendre tout à coup pour elle d'un vif attachement, traverser les mers, endurer mille fatigues, ruiner sa santé pour avoir le bonheur de jouir une seule fois de sa présence, et, à peine arrivé, expirer avec joie sous ses yeux, Bertrand de Born était certain de n'étonner personne, en refusant de quitter l'Europe pour ne pas s'éloigner de la dame de ses pensées. Les apparences donnaient assez de vraisemblance à ce prétexte, car quoiqu'un peu refroidies depuis le voyage à Montausier, les relations du troubadour avec le château de Montignac n'avaient pas entièrement cessé. Pour nous, sans infirmer cette raison d'une manière absolue, il nous est impossible de ne pas en admettre une autre plus puissante, qui ressort de la situation particulière de Bertrand. Les pertes graves que lui avaient occasionnées les nombreuses attaques de ses ennemis, étaient peu faites pour le disposer à aliéner une partie de ses domaines, afin de subvenir aux frais d'une expédition si loin-

taine. « Je puis bien, dit-il quelque part, le heaume en tête et l'écu sur l'épaule, combattre de ma personne pour ceux que j'aime. Mais je n'ai point d'armée à mes ordres, ni de trésor, pour aller guerroyer au loin [1]. » A ce motif se joignait, sans contredit, la crainte qu'il avait encore de Constantin, au sujet du château d'Hautefort. La conscience de son usurpation ne le rassurait que médiocrement sur les intentions de son frère, qui pouvait bien profiter de son départ pour la Terre Sainte, afin de reprendre par la force un bien extorqué par la force, et dont lui, Bertrand, avait eu tant de peine à s'assurer la possession. Voilà, selon nous, les vraies causes qui durent empêcher le gonfanon blanc à la levrette de quitter les tours d'Hautefort, pendant que les bannières de Frédéric Barberouse, de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion flottaient vers l'Orient.

Il n'entre pas dans notre sujet de raconter les péripéties de la croisade, la mort de l'empereur d'Alle-

1. E non es mieus lo senhal ni 'l ranson,
E non puesc luenh osteiar ses aver;
Mas ajudar puesc a mos connoissens,
L'escut al col e 'l capelh en ma testa.

BERTRAND DE BORN.

magne dans les eaux glacées du Cydnus, où, avant lui, avait failli périr Alexandre le Grand, l'abandon successif où Léopold d'Autriche et Philippe-Auguste laissèrent Richard, dont la hauteur les offensait, l'inutilité des prouesses du roi d'Angleterre en présence de cette défection et son départ de la Terre Sainte. L'expédition commencée d'une manière brillante avait eu un résultat stérile.

On était arrivé au mois d'octobre 1192. Pendant que les derniers croisés quittaient la Palestine, la famille de Born oubliait ses mauvais jours dans de joyeuses solennités. « Au douzième siècle, il y avait dans l'ancienne capitale du Velay, qu'on appelait alors le Puy-Sainte-Marie ou la montagne Sainte-Marie[1], des fêtes chevaleresques périodiques des plus célèbres. Les barons, grands et petits, les chevaliers, les troubadours, les jongleurs provençaux, y affluaient de tout le midi, de sorte que toute la belle et courtoise société du pays se trouvait là quelques jours, réunie

1. Depuis lors, cette montagne n'a pas cessé d'être consacrée au culte de Marie ; et tout récemment encore, en 1860, une statue colossale de la Vierge, faite avec les canons russes pris à Sébastopol, a été inaugurée avec une pompe solennelle sur ce pic élevé qui domine la ville du Puy.

comme en une seule cour. Outre les défis guerriers des tournois, il y avait des défis poétiques, des tournois de troubadours, et des prix étaient décernés aux vainqueurs, dans ceux-ci comme dans les autres[1].

« De pareilles fêtes entraînaient toujours d'énormes frais, et fournissaient par là, aux seigneurs du midi, des occasions de faire parade de la libéralité fastueuse, alors réputée l'une des plus hautes vertus de la chevalerie. Entre ces seigneurs, il s'en trouvait toujours quelqu'un qui bravait le risque de se ruiner, en se chargeant lui seul de toutes les dépenses, et il y avait un cérémonial convenu pour déclarer sa résolution à cet égard. Au milieu d'une vaste salle, où se réunissaient les barons venus à la fête, était assis un

1. Il paraît hors de doute que les concours poétiques et chevaleresques du Puy-Sainte-Marie ont été le modèle sur lequel fut instituée à Toulouse, en 1322, la célèbre académie des *Jeux-Floraux*, qui atteignit en 1500 son apogée, grâce aux libéralités de Clémence Isaure. La même origine doit être attribuée aux assemblées poétiques organisées en Normandie et même en Angleterre, dans la brillante période de la littérature anglo-normande. Dans ces derniers pays, tout concours poétique ressemblant à une académie fut nommé d'une manière absolue *le Puy*, *le Puy-d'Amour*, du nom de la ville où avait lieu celui de ces concours qui avait donné l'idée de tous les autres.

personnage isolé, tenant un épervier sur le poing. Celui à qui le cœur disait de se signaler par un acte de libéralité magnifique, venait droit à l'épervier et le prenait sur le poing : c'était la manière d'annoncer qu'il s'engageait à subvenir aux frais de la fête. L'on nommait *seigneur de la cour du Puy* le personnage chargé de tenir et de présenter l'épervier, le jour de la cérémonie décrite [1]. » Or en l'année 1192, les héros de la fête furent les deux fils de Bertrand de Born. L'aîné remporta un des prix de poésie, et son frère Itier, qui avait à peine un an de moins, signala sa force et son adresse dans les passes d'armes. Toute la brillante réunion applaudit à de si heureux débuts, et le seigneur de la cour du Puy, interprète de l'admiration générale, conféra simultanément aux deux nobles jeunes gens l'ordre de la chevalerie.

Une réception pleine de magnificence les attendait à leur retour à Hautefort. Ce jour-là un orgueil bien légitime fit rayonner le mâle visage du troubadour, et son cœur de père éprouva une de ces émotions qui laissent dans la vie des traces profondes. Une foule nombreuse de barons était accourue pour ajouter par

1. FAURIEL, *Histoire de la poésie provençale*, t. II.

sa présence à l'éclat de la réception que leur avait ménagée l'heureux père. On y voyait réunis Fortuné de Gourdon et son fils Bertrand, jeune homme donnant déjà les plus belles espérances, Géraud de Boysseulh[1], qui venait de gagner ses éperons à la croisade et qui portait encore sur son front les glorieuses marques de ses prouesses, Talleyrand de Montignac et Taillefer d'Angoulême, plus l'élite des nobles châtelaines du Périgord et du Limousin.

Pour couronner dignement cette solennité, Bertrand,

1. L'antiquité de la famille de Boysseulh se perd dans la nuit des temps. On les trouve établis en Périgord avant l'an 1100. Leur château n'était qu'à trois milles d'Hautefort. C'est une tradition de famille, que le premier de leurs ancêtres dut son nom et ses armes parlantes à une action d'éclat. Au milieu d'une mêlée sanglante, il se battait comme un lion, frappant d'estoc et de taille, sans sentir ses propres blessures, lorsqu'un prince, voyant ses paupières rougies par le sang qui coulait de son front, lui cria dans la langue d'*oc* : « *Cavasier, bouiss' uelh* » (chevalier, essuie tes yeux). Depuis ce jour, l'héroïque gentilhomme prit le nom de Boysseulh, et pour armes d'argent à la bande de sable, chargée de larmes d'argent et de gueules, qui représentaient les gouttes de son sang. Géraud de Boysseulh, son petit-fils, fut son digne émule. Son nom marque dans les fastes de nos gloires nationales, et nous avons pu voir nous-mêmes, dans les splendides galeries de Versailles, son nom inscrit au milieu de ceux des chevaliers qui prirent part à la troisième croisade.

après le festin, appela ses deux fils à ses côtés, et, en présence de leur belle-mère Philippa [1], leur fit jurer sur l'Évangile de reconnaître et de ratifier les dons faits par lui ou par la pieuse Hermengarde à l'abbaye de Dalon en 1172, 1178 et 1180. Les deux jeunes chevaliers, heureux eux-mêmes de saisir une occasion si éclatante de faire l'apprentissage de la bienfaisance, ajoutèrent encore aux libéralités de leur père une partie des terres du bourg de Salagnac et du village de Nespoux près de la forêt de Born. Ce fut la dernière fête de famille. Peu de temps après, Philippa mourait prématurément, sans laisser au troubadour un seul gage de sa tendresse, qui resta ainsi concentrée

1. Bertrandus de Born et Iterius fratres *facti novi milites* damus donationes quas Bertrandus pater noster jam olim fecerat in podio de Conchis, anno 1192 apud Dalonium. In manu domini Geraldi abbatis. Præsentibus Gioberto priore, Raymondo de Condat, Petro Mainardi, monachis Dalonis, Ademaro de Brossac. Testis Arnardus de Juiliac.

Postea venientes ad castrum Autafort omnia præfata concessimus *coram patre nostro Bertrando de Born et noverca nostra Philippa,* in præsentiâ Ademari de Issando et Gauberti de Valle, monachorum Dalonis. Testes Petrus Guidonis, Helias Petri, Helias de Pairinac, Geraldus Ademari milites. In ipso anno ante hanc concessionem ultimam *fuimus facti novi milites apud podium Sanctæ Mariæ.* (*Cartulaires de l'abbaye de Dalon.* — Manuscrits de Gaignière, 200e volume.)

tout entière sur les enfants de la douce Hermengarde.

Au moment où les deux fils de Bertrand de Born faisaient ainsi leur entrée dans la vie publique, il y avait déjà un an que Philippe-Auguste était revenu dans son royaume. Quant à Richard, on avait bien appris son départ ultérieur de Saint-Jean-d'Acre au commencement d'octobre 1192, mais depuis ce jour personne n'avait entendu parler de lui, personne ne savait ce qu'était devenu le terrible rival de Saladin. Ses ennemis (et ils étaient nombreux) s'étonnèrent d'abord et peu à peu s'enhardirent. Secrètement excités par le roi de France, les barons aquitains reprirent courage et attaquèrent plusieurs châteaux appartenant à Cœur de Lion. Les places d'Agen et de Nontron tombent en leur pouvoir. Le gouverneur de l'Aquitaine, malade, était retenu dans son lit à Bordeaux. Tout semblait conspirer contre le héros de la troisième croisade, quand tout à coup, il trouva un défenseur de ses intérêts du côté où l'on devait s'y attendre le moins. Abjurant ses anciennes rancunes, Bertrand de Born ne voit plus dans le roi Richard l'oppresseur de son pays, mais l'intrépide champion de sa religion sainte. Sublime spectacle! Le guerrier qui avait passé sa vie à lutter contre la domi-

nation étrangère, le guerrier dont le nom avait si souvent servi de drapeau à l'insurrection, se lève résolûment pour porter une main protectrice sur l'édifice qu'il sapait naguère. Il prend les armes cette fois, non pour attaquer mais pour défendre, sacrifiant ses intérêts à l'ennemi de son pays comme cet ennemi sacrifiait ses intérêts à son Dieu. Tant l'esprit de foi a de puissance sur les âmes même les plus violentes! Sous l'empire de ces nobles sentiments, Bertrand de Born qui d'ailleurs avait eu le temps d'étudier le caractère ambitieux de Philippe-Auguste, et qui redoutait peut-être sa domination plus encore que la domination moins immédiate d'un roi d'outre-mer, chercha à calmer cette fois l'ardeur intempestive des barons qu'il traitait de dupes. Ses efforts n'eurent d'autre résultat que de les attirer sur ses terres, et elles furent ravagées sans merci. Mais le vicomte d'Hautefort ne tarda pas à prendre une revanche éclatante. A peine le lieutenant du roi fut-il relevé de sa maladie qu'unissant ses armes à celles de Bertrand, il fit éprouver aux comtes de la Marche et de Périgord un sanglant échec qui refroidit considérablement leur ardeur belliqueuse. La révolte existait cependant toujours à l'état latent,

et tout faisait présager une tentative nouvelle, quand le dévouement du troubadour Blondel fit connaître à l'Europe étonnée la captivité du roi d'Angleterre dans les prisons de l'Autriche. L'archiduc Léopold se vengeait ainsi de l'outrage que lui avait fait Richard, devant Saint-Jean-d'Acre, en jetant le drapeau allemand dans un fossé. Bientôt un manifeste de Richard lui-même vint confirmer cette révélation et dissiper tous les doutes, Voici dans quels termes Cœur de Lion, qui avait appris la gaie science à l'école de Bertrand de Born, s'adressait à ses amis comme à ses ennemis :

Jamais pauvre captif, pour raconter sa peine,
N'aura langage libre au fond de sa prison.
Pourtant on se console à faire une chanson.
J'ai des amis, mais las! d'une amitié si vaine.
Quel sera leur remords si pendant deux hivers,
Faute d'une rançon, je gémis dans les fers !

Ja nuls hom pres non dira sa razon,
Adrechamant, si com hom delens non :
Mas per conort deu hom feire causon;
Pro n'ay d'amis, mas pavre son li don;
Oncta lur est, si per ma rezenson
Soi saï dos yvers pres.

Or, qu'ils le sachent bien, mes nobles gentilshommes,
Anglais et Poitevins et Normands et Gascons,
Je n'ai jamais laissé mes braves compagnons
Dans l'état déplorable où maintenant nous sommes.
Ce n'est pas un regret qui me dicte ces vers,
Sachez-le; mais encor suis-je ici dans les fers.

Pour un pauvre captif nul ami sur la terre,
Je le sens, je le vois aujourd'hui clairement.
Si je suis oublié faute d'or ou d'argent,
Quelle tache éternelle aux barons d'Angleterre!
Je leur lègue l'opprobre et le nom de pervers,
S'ils me laissent mourir sans pitié dans les fers.

Or sapchon bien, miey hom e miey baron,
Angles, Norman, Peytavin e Gascon,
Qu'ieu non ay ja si pavre compagnon
Qu'ieu laïssasse, per aver, en preison.
Non hoc dic mia per nulla retraison
Mas anquar soi je pres?

Car sai eu ben per ver certanament
Qu'hom mort ni pres n'a amic ni parent,
E si m' laïsson per aur ni per argent,
Maï m'es per mi, mas pieg m'es per ma gent,
Qu'après ma mort n'auran reprochament
Si saï mi laïsson pres.

Lorsque mon suzerain ravage mes provinces,
Il n'est pas merveilleux que je sois si dolent :
A-t-il donc oublié le solennel serment
Que nous avons prêté tous deux avec nos princes?
Cruels, qui triomphez de mes affreux revers,
Tremblez, Dieu saura bien un jour briser mes fers.

O ma sœur, noble châtelaine,
Que Dieu, sauvant votre parent,
Garde celle qui me plaît tant,
Et dont j'aime à porter la chaîne.

Traduction de V. P. LAURENS.

Nom' meravills s'ieu ay lo cor dolent,
Que mos senher met ma terra en tourment.
No li membra de nostre sagrament
Que nos feimes eï sous cominaiment,
Ben sai de ver que gaire longament
Non sera en sai pres.

Suer comtessa, vostre pretz sobeiran
Sai Dieus, e gard la bella qu'ieu am tan
Ne per qui soi ja pres.

RICHARD, ROI D'ANGLETERRE.

Les princes de l'Europe, dont Cœur de Lion était la terreur, furent sourds à cet appel. Bien plus, Philippe-

Auguste et Jean sans Terre, certains d'obtenir à prix d'or de l'empereur Henri VI la prolongation d'une captivité odieuse, intriguèrent, le premier pour accaparer les provinces anglaises du continent, le second pour usurper le trône d'Angleterre. Mais ces intrigues multipliées de l'ambition et de la haine devaient se briser contre les seuls efforts d'une femme, d'une mère. Éléonore, délivrée de ses chaînes par son fils, allait recourir à tous les moyens, épuiser toutes les ressources pour rendre à Richard l'air de la liberté. Dans cet âge de fer où la violence était si fréquemment substituée au droit, il n'y avait en Europe qu'une puissance dont le caractère à la fois politique et sacré obtînt le respect des faibles et des forts. Cette puissance était celle du roi-pontife : la papauté se trouvait alors l'unique sauvegarde de la liberté individuelle et de l'indépendance des peuples, comme elle est aujourd'hui encore le plus ferme rempart de l'ordre social et de la liberté des consciences. Aussi, en présence de la connivence coupable des souverains, Éléonore n'hésita point. C'est vers le père commun des fidèles qu'elle tourna ses regards. Plusieurs lettres pressantes furent écrites par la reine au pape Célestin III. L'histoire nous a conservé ces précieux monu-

ments de l'amour maternel : « Les rois et les princes de la terre, portait la dernière, se sont ligués contre mon fils, contre l'oint du Seigneur : l'un le retient dans les fers, l'autre dévaste ses domaines ; l'un lui tient le pied, l'autre l'écorche. Le pontife voit cela, et, par une négligence coupable ou plutôt par cruauté, il garde le glaive de Pierre dans le fourreau [1]. » Non, le glaive de Pierre ne resta pas dans le fourreau. Touché des cris lamentables de la malheureuse mère, Célestin III réclama, au nom de la justice et de l'humanité, la liberté de Richard, et, sur le refus d'Henri VI, il lança contre lui les foudres de l'Église. Cette mesure extrême ne fléchit pas l'empereur, mais elle ébranla sa résistance et le rendit plus traitable à l'arrivée des principaux dignitaires de la couronne d'Angleterre qui lui promirent cent cinquante mille marcs d'argent, c'est-à-dire sept millions et demi de notre monnaie, pour la rançon de leur roi. Avant de rendre la liberté au diable, comme il l'appelait, Henri VI exigea

1. Illud que restat ut exeratis in maleficos, pater, gladium Petri, quem ad hoc constituis super gentes et regna... Quare ergo tanto tempore, tam negligenter, imo tam crudeliter filium meum solvere differtis aut potiùs non audetis ?

(*Actes de Rymer*, t. Ier)

le payement immédiat de la moitié de cette somme. Or d'où tirer soixante-quinze mille marcs d'argent? Le trésor anglais était vide et les revenus insuffisants. Les frais de la croisade et les dilapidations de Jean sans Terre avaient tout englouti. Mais l'amour maternel était allé trop loin pour reculer devant ce nouvel obstacle. C'est alors que l'Europe fut témoin d'un spectacle capable d'attendrir les cœurs les plus durs. La princesse dont le front avait porté trois couronnes, la fille des comtes de Poitiers et des ducs d'Aquitaine, l'ex-reine de France et d'Angleterre, se résigna à tendre la main comme une humble mendiante pour recueillir la rançon de Richard. On la vit couverte de vêtements de deuil, les cheveux blanchis par la souffrance plus encore que par l'âge, se traîner, pâle et défaite, de château en château, de ville en ville, avec ces mots simples et touchants qui arrachaient des larmes aux plus insensibles : « Je demande pour la rançon de mon fils. »

Un soir, à la fin de l'hiver de 1193, Bertrand de Born, assis auprès de son foyer, initiait ses deux fils, devenus hommes, aux événements politiques des dernières années, quand tout à coup il entend grincer les chaînes du pont-levis qui se baisse, et bientôt la porte de l'ap-

partement livre passage à une femme vêtue de noir. A peine a-t-elle relevé son voile épais que Bertrand pousse un cri : « La reine d'Angleterre ! — Non, répond celle-ci d'une voix brisée, mais la mère de Richard. Sire de Born, nous avons à vous parler. » Les deux jeunes chevaliers se retirèrent. Il se fit un silence lugubre. La reine, épuisée, se jeta sur un siége et resta un moment sans paroles : l'émotion la suffoquait. « Ah ! Bertrand, s'écria-t-elle enfin, que j'avais » besoin de vous voir pour épancher ma douleur dans » un cœur ami ! Que d'épreuves, mon Dieu ! pour une » faible femme ! Lorsqu'après seize années de capti- » vité je revois enfin la lumière, quel vide autour de » moi ! Plus d'époux, plus d'enfants ! Celui d'entre eux » dont l'âme aimante semblait le plus m'affectionner, » mon aîné, est mort le premier loin de moi. Pauvre » Henri ! Il n'a pas eu sa mère pour adoucir sa dernière » heure ! Cette pensée fera toujours le désespoir de ma » vie. Et cependant c'est un adoucissement à l'amer- » tume de mes regrets de songer que mon pauvre » enfant est mort pour ainsi dire dans vos bras. N'est- » ce pas, Bertrand, que vous ne l'avez pas quitté, mon » Henri ? Qui d'ailleurs vous aima plus que lui ? Oh ! » dites-moi, de grâce, dites-moi si à son lit de mort

» il a pensé à sa mère, s'il a prononcé mon nom, s'il
» m'a appelée près de lui!... »

En parlant ainsi, Éléonore sanglotait. Ses yeux humides interrogeaient Bertrand avec une fiévreuse anxiété. Bertrand pleurait aussi. « Rassurez-vous, dit-il
» enfin à la reine éplorée, la suprême pensée d'Henri a
» été pour sa mère oubliée dans les fers; votre nom est
» le dernier qu'aient murmuré ses lèvres. — Dieu soit
» loué! reprit l'infortunée princesse comme soulagée
» par cet aveu. Bertrand, on dit bien vrai: il est des
» jours qui ne ressemblent pas aux autres jours, des
» heures fortunées où l'âme s'épanche tout entière, où
» la joie intérieure illumine les fronts et fait rayon-
» ner les visages, où les lèvres commencent un gra-
» cieux sourire entre le bonheur, l'espérance et l'atten-
» drissement. Ces jours heureux je les ai connus lors-
» qu'à seize ans je mirais mon frais visage dans les
» eaux limpides du Clain, et qu'adulée par des princes
» comme moi pleins d'éclat et de jeunesse, tout sem-
» blait me présager une existence dorée. Mais il est
» aussi des jours qui ne ressemblent pas aux autres
» jours, des heures maudites qui ont je ne sais quoi de
» sombre et de lugubre, où les fronts pâlissent, où les
» cœurs se serrent, où les pensées s'anéantissent, où

» les lèvres commencent un hideux sourire entre la
» douleur, la honte et l'indignation. Hélas! ceux-ci ont
» été le lot de ma vie presque entière. Jetée dans les
» fers par celui-là même que j'avais choisi pour pro-
» tecteur et qui me devait sa couronne, j'ai passé mes
» plus belles années dans un isolement cruel et gla-
» cial jusqu'au moment où une voix amie est venue
» au fond d'un cachot murmurer ces paroles à mon
» oreille : « Votre époux n'est plus; vos fers sont bri-
» sés; c'est le roi, votre fils, qui l'ordonne. » Et
» maintenant, à peine sortie de ma longue captivité,
» j'ai à déplorer celle du généreux Richard, de Ri-
» chard, mon libérateur, et moi, sa mère, qui sais
» quelle torture cruelle les chaînes impriment à l'âme,
» qui sais combien est amer le pain de la prison,
» j'erre en vain d'Angleterre en Normandie, de Poi-
» tou en Aquitaine, tendant la main à tous et ne
» pouvant pas même obtenir sa rançon. » Ces plaintes
n'étaient que trop fondées. Les dons des seigneurs
furent en effet loin de satisfaire l'avidité du Cyclope
(c'était le surnom dérisoire donné à Henri VI). Il
fallut, pour suppléer à leur insuffisance, faire fondre
les vases sacrés des églises et sacrifier leurs plus
somptueux ornements. Quand les soixante-quinze

mille marcs d'argent furent comptés, et que des otages eurent été donnés pour le payement du reste de la somme, les portes de la prison s'ouvrirent, et Philippe-Auguste écrivit à Jean sans Terre ces mots significatifs : « Prenez garde, le lion est déchaîné. »

CHAPITRE XIII

Hostilités entre les rois de France et d'Angleterre, provoquées par deux sirventes de Bertrand de Born. — Médiation du pape Innocent III, suivie de la paix. — Attaque déloyale de Richard contre le château de Peyril, en Quercy. — Massacre de Fortuné de Gourdon et de sa famille. — Bertrand de Gourdon venge son père et ses frères, en perçant Richard d'une flèche au siége de Chalus.

La nouvelle de cette délivrance remplit de joie le vicomte d'Hautefort, et cette joie, loin de la dissimuler, il la témoigna d'une manière insultante à tous les ennemis du prince. Impatient de faire porter à ces adversaires communs la peine de leurs agressions, il reprit sa plume et traça dans un sirvente virulent tout ce qu'il avait souffert pour son suzerain. « Richard, déjà disposé à la colère, ne put en modérer les transports en lisant les vers du troubadour. Il jura de reprendre les conquêtes qui avaient été faites sur

lui et d'exterminer les auteurs de la révolte. Mais les seigneurs s'étaient assurés de la protection de Philippe-Auguste, et fiers de cet appui ils firent savoir à Richard que ses bravades ne les effrayaient pas, qu'ils sauraient bien dompter son humeur altière, qu'ils lui feraient si rude guerre que lui-même à la fin serait obligé de céder. Ces propos insultants portèrent aux derniers excès l'exaspération du roi d'Angleterre. Néanmoins, comme si Bertrand eût appréhendé qu'elle n'allât pas assez loin, il composa, pour l'irriter plus encore, un autre sirvente qu'il adressa à Raymond Jausseran, sire de Pinos[1] : « Je ferai, dit-il, un chant » nouveau pour châtier nos barons, qui croient cor- » riger le seigneur de Bordeaux en lui faisant la » guerre. Si c'est par ce moyen qu'ils pensent le for- » cer à être franc, sage, modéré, courtois, grande est » leur erreur; il lui siérait mal au contraire de ne pas » se montrer discourtois; il faut qu'ils n'osent remuer, » quoique il les tonde et qu'il les rase[2]. »

1. Papon, *Voyage en Provence*, fin du t. II.

2. ... Sirventes farai fresc e novelh
Pos castiar cuion en guerreian
Nostre baron lo senhor de Bordelh.
Qu'el sia francs, savis e ben apres

Cette satire fit sur Richard l'effet d'un aiguillon sur un coursier fougueux. Philippe-Auguste qui, à la faveur de la captivité de son rival, avait enlevé aux Anglais Vernon, Gisors, le Vexin et le comté d'Aumale jusqu'à Dieppe, venait de mettre le siége devant Verneuil. Cœur de Lion vole au secours de la place, force le roi de France à la retraite, reprend la grande forteresse de Loches en Touraine et bat, à trois lieues de Vendôme, Philippe-Auguste qui laisse sur le champ de bataille les archives de la couronne. Brûlant d'effacer cet échec, Philippe force à son tour Richard à lever le siége d'Arques, prend la ville de Dieppe et incendie les vaisseaux anglais qui se trouvent dans le port. Richard ayant rétabli son armée reparaît sous les murs de Dieppe. Les adversaires sont en présence. Dans ce moment décisif, une pensée d'humanité fut sur le point d'amener un second combat des Horaces et des Curiaces : « Épargnons, fit dire Philippe à Richard, épargnons l'effusion du sang chrétien : laissons à cinq chevaliers de chaque camp l'honneur de vider

Mal l'estara, s'enquer vilas non es,
Que aia gang quascus, si 'lh li respon,
E no 'ls enoi, si 'ls ra, o si 'ls ton.

BERTRAND DE BORN.

la querelle par les armes. — Par saint Georges! répond le roi d'Angleterre, le conseil est bon et je l'accepte de grand cœur, mais à condition que mon frère de France et moi serons au nombre des dix combattants. » Cette condition parut inacceptable à Philippe, qui motiva son refus en disant qu'un suzerain ne pouvait se commettre avec son vassal, et appelé au sud de la Loire par les Aquitains révoltés contre son ennemi, il entra aussitôt dans le Berri. Richard averti l'y suivit, et ayant atteint son armée au gué d'Amours, près de Charrost, il se mit en bataille. Déjà les ordres étaient donnés sur toute la ligne et les deux armées s'ébranlaient pour commencer le combat, quand soudain, à la stupéfaction générale, les souverains s'avancent l'un vers l'autre, se tendent la main, s'embrassent et s'asseyant au pied d'un orme, posent les bases d'une paix dont ils remettent l'examen des articles à une conférence ultérieure. Tout à coup un serpent d'une grosseur peu commune sort du tronc de l'arbre. A cette vue les deux princes mettent l'épée à la main, et, à force d'adresse et de sang-froid, parviennent à tuer le hideux reptile. Les deux armées, qui, de la place où elles se tenaient immobiles, n'avaient pu distinguer la cause de ce mou-

vement agressif, croient que leurs chefs en viennent aux mains et se préparent à fondre l'une sur l'autre, lorsque d'un geste impérieux Richard et Philippe les avertissent de ne pas quitter leurs positions. Quelques jours après, un traité définitif était signé à Louviers (1196). Richard cédait à Philippe les comtés du Vexin et d'Évreux, le château de Gisors et toutes les places fortes qu'il possédait en Auvergne. Philippe, de son côté, rendait à Richard la ville d'Issoudun, le comté d'Aumale et toutes les places dont il s'était emparé pendant la captivité du monarque anglais tant en Berri qu'ailleurs.

Bertrand de Born, qui, après avoir mis aux prises les deux rivaux, s'était, contre son habitude, tenu à l'écart des événements, n'apprit pas sans un secret déplaisir la prompte conclusion d'une guerre d'où il avait espéré voir sortir l'affaiblissement des deux États. Cet homme extraordinaire, que la France a longtemps regardé comme un fou sublime, et auquel la Grèce eût élevé des autels, « semblait avoir la conviction profonde que sa patrie, voisine des États des rois de France et d'Angleterre, ne pouvait échapper au danger dont elle était toujours menacée d'un côté ou de l'autre, que par la guerre entre ses deux enne-

mis[1]. » C'est dans cette conviction qu'il faut chercher les secrets de cette conduite politique qui le poussait à tenir sans cesse en haleine et à armer l'une contre l'autre les deux puissances de l'Occident. Dans la situation que la paix de Louviers faisait à son pays il ne fut pas maître de ses sentiments. Il fit entrevoir à

1. AUGUSTIN THIERRY, *Histoire de la conquête d'Angleterre.*

Ce rôle que nous prêtons à notre héros, et qui avant nous avait frappé M. Augustin Thierry, a attiré à cet illustre historien la critique suivante, que nous nous permettrons de réfuter : « Un historien moderne, dit cette critique, a cru expliquer la conduite si extraordinaire de Bertrand de Born, qui ne cessa de lancer les plus puissants souverains les uns contre les autres, en lui prêtant des vues d'une haute politique. Nous croyons que ce jeune historien a pris une trop favorable idée de notre troubadour. Au temps où vivait Bertrand de Born, être toujours en querelle et sous les armes, c'était pour un chevalier une espèce de devoir et le suprême honneur.

(*Histoire littéraire de la France,* t. XVII.)

Cet argument, selon nous, plus spécifique que solide, ne saurait ôter aux grandes crises sociales leur caractère et leur couleur. Si, avant Bertrand de Born, grand nombre de barons aquitains avaient été assez profonds politiques pour chercher, par deux insurrections malheureuses, à rendre l'indépendance à leur pays, quoi d'étonnant que ce qui était alors la pensée de beaucoup se soit traduit, pour ainsi dire, dans tous les actes d'un seul? A vrai dire, ce rôle était moins encore le résultat d'une haute politique que l'indice d'un sens droit et d'un cœur généreux.

Richard que son habile adversaire lui avait arraché par la ruse ce qu'il eût vainement essayé d'en obtenir par la bravoure. L'orgueil du monarque anglais se révolta. Aussi dès ce moment ne perdit-il aucune occasion de porter atteinte au dernier traité. Il fit plus : après s'être assuré l'alliance de son beau-frère le roi de Castille, Alphonse IX, il en vint à une rupture ouverte, pillant et brûlant les châteaux, les bourgs et les villes. Ce premier signal d'une guerre prochaine fut reçu des seigneurs avec les plus grandes démonstrations de joie, et Bertrand, qui s'en attribuait tout l'honneur, adressa une pièce à Richard pour l'en féliciter, sachant bien que ces éloges l'animeraient encore davantage contre son rival :

Sur les deux rois je veux faire un sirvente;
Nous connaîtrons le plus riche en guerriers;
Le vaillant roi que la Castille vante
Accourt, dit-on, avec ses soudadiers.

Miez sirventes vueilh far dels reis amdos,
Qu'en brieu veirem qu'aura mais cavailhiers
Del valen rei de Castella 'N Anfos
C'aug dir que ven e volra sodadiers;

Richard, qui met son honneur aux largesses,
Va dépenser l'or, l'argent, à boisseaux.
Il aime plus la guerre et les prouesses
Que l'épervier n'aime caille et perdreaux.

Si les deux rois sont braves, intrépides,
Nous allons voir les champs jonchés d'écus,
Chevaux sans frein, hauberts et casques vides,
Glaives brisés et bustes pourfendus.
Aux flancs ouverts pendront les fers de lance;
Nous entendrons rire et pleurer soudain,
Crier de joie et crier de souffrance :
Bien grands seront le dommage et le gain.

Richartz metra a mueis e a sestiers
Aur et argent, e ten sa benanansa
Metr'e donar, e non vol sa fiansa,
Ans vol guerra mais que cailla esparviers.

S'amdui li rei son pros ni corajos,
En brieu veirem camps jon catz de qartiers,
D'elms e d'escurtz e de branz e d'arsos,
E de fendutz per butz tro als braiers,
Et a rage veirem anar destriers,
E per costatz e per piechz manta lansa,
E gaug e plor e dol e alegransa;
Lo perdr'er granz, e 'l gasaimhz er sobriers.

Trompettes, tambours et bannières,
Coursier noir et blanc palefroi,
Étendards, armes meurtrières,
Voilà pour nous mettre en émoi.
Lors, sur chemins venant de France,
Nul marchand, bourgeois ou sommier
Ne passera sans défiance;
On courra sus à l'usurier.

Aura de l'or qui saura prendre.
Que Richard combatte en héros;
Moi je vivrai pour le défendre,
Ou mourrai coupé par morceaux.
Si je vis, quelle jouissance
D'avoir dompté mes ennemis!

Trompas, tabors, seinheras e penos
Et entreseinhs e cavals blancs e niers
Verrem en brieu, q'el segles sera bos,
Que hom tolra l'aver als usuriers,
E per camis non anara saumiers
Jorn afisatz, ni borjes ses duptansa,
Ni mercadiers qui enga dever Fransa,
Ans sera rics qui tolra volontiers.

Mas s'el reis ven, ieu ai en Dieu fiansa
Qu'ieu sera vius o serai per qartiers;

Et quelle belle délivrance
Si mon corps en pièces est mis !

Traduction de V. P. LAURENS.

E si sui vius, er mi gran benanansa,
E se ieu mueir, er mi grans deliuriers !

BERTRAND DE BORN.

La nouvelle guerre dont ce chant sauvage était le prélude dépassa en horreur les précédentes. Bourgeois et manants, nobles et vilains furent indistinctement foulés aux pieds par des combattants ivres de carnage, et les plus belles contrées du nord et du midi furent couvertes de sang et de ruines. Pour soustraire les rois à l'influence infernale du grand poëte d'Occident, il ne fallut rien moins que la voix auguste du chef visible de l'Église. Depuis le jour à jamais mémorable où la population romaine, entraînée par la reconnaissance, avait ajouté d'elle-même au diadème spirituel de son évêque cette puissance temporelle dont les Césars de Byzance n'usaient que pour sa ruine, l'intervention de la papauté dans les conflits politiques du moyen âge était devenue d'une nécessité ab-

solue. Peuples et princes, riches et pauvres, tour à tour oppresseurs et opprimés, sentaient le besoin de mettre leurs destinées sous l'égide de cette autorité tutélaire qui, en proclamant l'égalité des hommes devant Dieu, avait aboli l'esclavage antique et préparait déjà pour les nations modernes l'égalité devant la loi. Tous comprenaient instinctivement que, dans des siècles de violence et de barbarie, le seul frein à opposer à l'abus de la force matérielle était une force morale, universellement reconnue et acceptée, et comme la papauté représentait seule cette force morale, son immixtion dans les affaires temporelles était appelée de tous les vœux et consacrée par le droit public européen. Que fussent devenues, du reste, sans cette puissante intervention, la plupart des contrées de la France et de l'Espagne, de l'Allemagne et de l'Italie? Une énergie farouche, des passions indomptées eussent étouffé les plus simples notions du droit et de la justice, et sur les débris de la civilisation ancienne on n'eût vu que des tyrans et des esclaves occupés à se déchirer entre eux. C'était bien là, en effet, la situation de la France écrasée par le talon de fer de deux conquérants implacables qui se disputaient les lambeaux ensanglantés de ses provinces,

lorsque ses cris de détresse parvinrent enfin jusqu'à la chaire de saint Pierre. L'illustre pontife Innocent III n'eut garde de faillir à la noble mission que la Providence et le consentement unanime des peuples avait tracée à ses prédécesseurs. Le clairon des batailles se tut à sa voix, et la torche incendiaire des discordes civiles s'éteignit dans les mains de Bertrand de Born.

Le Saint-Siége, auquel les malheureuses populations devaient le bonheur de respirer de nouveau, eut soin de ménager entre les deux partis une paix d'autant plus solide qu'elle donnait satisfaction aux plus justes susceptibilités. Pour ôter tout prétexte à des récriminations ultérieures, Philippe sacrifia les barons aquitains au ressentiment et à l'ambition de Richard. Ainsi se trouva justifié le mot de Bertrand de Born : « Vous serez dupes du roi de France. »

Richard, qui cherchait par tous les moyens à regagner au midi ce qu'il avait perdu au nord, avait fait insérer dans le traité la stipulation suivante : « Si le roi d'Angleterre peut prouver par le serment de trente hommes de race noble qu'il a possédé les deux châteaux de Concorès et de Peyril en Quercy pendant plus d'un an et un jour, et qu'il en a confié la garde à Fortuné de Gourdon ; qu'ensuite le même roi d'Angle-

terre veuille les reprendre, nous ne nous y opposerons pas[1]. » Richard se garda bien de chercher ces trente témoins parmi ses sujets d'Aquitaine : il savait qu'il n'eût pas trouvé parmi les barons du Midi trente parjures pour complices de la spoliation qu'il méditait. C'est à trente chevaliers anglais qu'il demanda sans pudeur le serment, et, sur leur affirmation menteuse, il attaqua Peyril, en égorgea tous les défenseurs et fit jeter dans les fossés, en pâture aux oiseaux de proie, les cadavres de Fortuné de Gourdon et de ses enfants. Le plus jeune seul, après avoir vainement essayé de sauver son père, était parvenu à se dérober au massacre. Bertrand de Born sentit bouillonner le sang dans ses veines à la nouvelle du meurtre infâme du seigneur de Gourdon, son vieil ami. Richard lui apparaissait de nouveau tel qu'il l'avait connu avant la croisade, c'est-à-dire Cœur de Lion par la férocité

1. De Fortunato de Gourdon sic erit : quod si rex Angliæ poterit probare per sacramenta viginti vel triginta legitimorum hominum, quod duo castella, scilicet Concores et Peril, tenuisset idem rex Angliæ per unum annum et unum diem et amplius, et idem rex Angliæ ea prædicto Fortunato tradidisset, et si idem rex Angliæ ea habere voluerit, nos inde non intromitteremus.

(*Actes de Rymer*, t. Ier.)

non moins que par la bravoure. Il se demanda avec colère si ce n'était là que le prélude d'autres drames sanglants, et où tendait une conduite si sauvage. Son incertitude ne le tourmenta pas longtemps. Les événements se précipitaient. Un vengeur de la noble famille de Gourdon aiguisait ses armes dans l'ombre. Les circonstances le favorisèrent au delà de toute espérance.

Le vicomte de Limoges, Adhémar V, venait de découvrir dans les souterrains du château de Chalus, à cinq lieues de Saint-Irieix, un magnifique trésor composé, disait-on, de plusieurs statues d'argent, représentant un empereur romain avec sa famille rangée autour d'une table. A la nouvelle de cet événement, Richard Cœur de Lion, aigri déjà contre Adhémar, qui, avec son frère Taillefer, vicomte d'Angoulême, avait embrassé, tout récemment encore, le parti des révoltés, réclama la totalité du trésor, quoique ses droits de suzerain ne lui en accordassent qu'une partie. Sur le refus d'Adhémar, Richard vole à Chalus. A son aspect, la garnison effrayée propose aussitôt de se rendre : « Je ne suis pas venu ici pour rien, répond le prince courroucé; je donnerai l'assaut et ferai pendre les rebelles. » Et, sans délai, il transmet au

fameux brigand Mercaders l'ordre de l'attaque. Lui-même va s'asseoir sur une roche, qui depuis a pris le nom de *Roche de Maumont*[1]; et là, protégé par une grande targe que deux chevaliers tiennent devant lui, il suivait d'un œil tranquille cette lutte désespérée, quand, par un mouvement irréfléchi, il vient à baisser un moment la targe. Ce moment a décidé de sa vie. Des murs de Chalus un adroit arbalétrier l'a reconnu à sa masse d'armes : un sifflement aigu se fait entendre dans les airs et le monarque anglais s'affaisse sur lui-même en s'écriant : « Jésus, mon Dieu, je suis mort! » La flèche a pénétré dans l'épaule gauche (26 mars 1199). On le transporte à demi-évanoui dans sa tente; à peine a-t-il repris l'usage de ses sens, qu'il réitère l'ordre de donner l'assaut, de lui amener vivant l'archer qui l'a blessé et de faire pendre tous les autres aux créneaux. Les soldats s'élancent comme un ouragan terrible; Chalus est emporté de vive force, et, quelques heures après, Mercaders entre dans la tente du roi amenant le jeune archer enchaîné. « Que t'ai-je donc fait, malheureux, pour me frapper à mort, dit le prince en se soulevant péniblement? — Ce que

1. *Malus mons* (tertre fatal).

tu m'as fait, oh! c'est horrible, c'est infâme! Regarde-moi bien, Richard. Je suis Bertrand de Gourdon, le seul survivant d'une famille dont tu as été le bourreau, d'une famille dont les cadavres pourrissent en ce moment dans les fossés de Peyril. Le sang de mon père et de mes frères criait vengeance : cette vengeance je l'ai accomplie. Tu peux me faire tuer maintenant, tous les supplices me seront doux, et je mourrai content, car tu vas mourir aussi et mourir de ma main. — Eh bien! dit Richard étonné de cette mâle assurance, j'aime à te voir ces sentiments, et je te fais grâce; tes jours seront préservés; emporte cette bourse et sois libre... Mercaders, un cheval à ce jeune homme. » Mais l'infâme Mercaders, dont la mort de Richard détruisait les espérances, ne tint aucun compte de cette générosité, et traître à la parole de son maître, il ramena Bertrand de Gourdon dans sa prison où il le fit écorcher vif.

CHAPITRE XIV

Désordres qui suivent la mort de Richard Cœur de Lion. — Gouffier III, neveu de Bertrand de Born, tué en duel par Gui III, vicomte de Limoges. — Douleur et mort d'Agnès de Lastours, suivie de celle de Constantin de Born. — Mort de la reine Éléonore : la Guienne se donne au roi de France, contrairement au désir de Bertrand de Born. — Défaite du roi d'Angleterre en Saintonge : le continent délivré des Anglais. — Cession faite par Bertrand de Born de ses terres à ses deux fils, Bertrand et Itier. — L'illustre troubadour prend l'habit religieux, et meurt au monastère de Dalon. — Appréciation de sa vie politique. — Bertrand de Born considéré comme le précurseur de Duguesclin et de Jeanne Darc.

La mort de Richard Cœur de Lion fut le signal d'un désordre universel : les querelles privées s'envenimèrent; des vengeances nombreuses s'assouvirent. Le fils aîné de Constantin de Born, Gouffier III, fut une des premières victimes de ces luttes déshonorantes. Le

fougueux Adhémar V, vicomte de Limoges, le récent adversaire de Richard Cœur de Lion, venait de descendre dans la tombe. Son fils Gui III entendait hériter non-seulement de ses biens, mais encore de son influence. Furieux des railleries avec lesquelles Gouffier, devenu premier baron du Limousin [1], accueillit ses orgueilleuses prétentions, il le défia en combat singulier. Ce duel, selon l'usage d'une époque où ils étaient tous regardés comme l'arrêt de la justice divine, fut entouré des formes les plus solennelles et de l'appareil le plus imposant. Gouffier de Born fut cité à comparaître en présence du sénéchal du Limousin, pour accepter le défi porté par le vicomte de Limoges et pour satisfaire aux gages que chaque combattant était tenu de déposer d'avance, dans le but d'acquitter les dépens. Ces dépens n'étaient autres que les dommages dus par le vaincu à son vainqueur ainsi que le prix des armes et du cheval fournis par ce dernier dans le champ du combat. Quatre barons se rendirent cau-

1. Son oncle Gouffier II de Lastours, frère d'Agnès, était mort sans enfant, lui laissant en héritage le château de Lastours, berceau de la famille, et qualifié, comme on sait, de première baronie du Limousin. *Gulpherius hic de Geraldâ, filiâ Geraldi de Mirabel, non genuit aliquem.* (*Chronica Gaufridi.*)

tion pour Gouffier de Born et cinq s'offrirent pour ses otages. De son côté Gui de Limoges donna pour caution six barons et pour ôtages quatre damoiseaux. L'acte en fut passé devant notaire et signé par un grand nombre de témoins. Quelles scrupuleuses précautions! Certes, on ne saurait trop déplorer cette cruelle aberration de l'esprit humain, qui porte les hommes à s'arracher une existence dont le Créateur seul a le droit de disposer : nous ne pouvons cependant nous défendre ici d'une certaine émotion, en voyant entouré de formes si sévères un acte essentiellement homicide et coupable. Au moyen âge le duel n'est dénoncé et accepté avec tant d'apparat que parce que, en l'absence d'une législation fixe pour les attaques personnelles ou les usurpations perfides, on le regardait avec une ignorance naïve comme le jugement de Dieu. Dans notre siècle de septicisme au contraire, la pensée religieuse qui entourait le duel de préparatifs si solennels et de tant d'éclat, a fait place à l'éclair rapide d'une colère irréfléchie, et la conscience de la bassesse ou de la futilité du motif fait chercher au duelliste l'ombre et le mystère, comme s'il s'élançait à la perpétration d'un crime, à la préparation d'un odieux guet-apens.

Agnès de Lastours avait dû comprimer ses terreurs maternelles devant une épreuve judiciaire rendue nécessaire par les provocations de son fils. L'issue du combat fut fatale à celui qu'elle idolâtrait. Dans une charge violente de son adversaire, Gouffier III fut étendu raide mort d'un coup de lance. Deux écuyers rapportèrent sur une civière le cadavre de leur jeune maître. En voyant, à la lueur des torches, entrer dans la cour de son château ce funèbre cortége, la douce et sensible Agnès s'élança éperdue sur le corps de son fils; à l'aspect de sa poitrine sanglante, de ses yeux éteints, de sa bouche fermée, la malheureuse mère poussa un cri déchirant et tomba comme foudroyée. Depuis ce jour on la vit dépérir à vue d'œil, appelant en vain son fils chéri jusqu'à ce que la tombe s'ouvrît aussi pour elle au bout de quelques semaines des plus poignantes angoisses (1200). Constantin ne devait pas survivre longtemps à celle dont le dévouement et la tendresse avaient su lui rendre la vie moins amère au milieu de ses rudes épreuves. Les plus doux liens qui le rattachaient à l'existence étaient désormais brisés : l'espoir d'une brillante postérité ne reposait plus que sur un faible rejeton. Entre les deux cercueils qui renfermaient ce qu'il

avait eu de plus cher au monde il ne fit que languir.

Bertrand de Born avait senti sa haine se fondre à la nouvelle de la double et terrible catastrophe qui frappait son frère : sa place était aux côtés de Constantin dans cette épouvantable conjoncture : il le sentait, et, pour la première fois, il se prit à regretter ces dissensions domestiques qui l'empêchaient de courir où la voix du sang l'appelait. Il essaya cependant un rapprochement tardif; mais, sans méconnaître ce bon procédé de Bertrand, Constantin, tout entier à l'amertume de sa douleur, se renferma dans une solitude complète, et dévora ses larmes en silence, ne voulant pas être consolé parce que les objets de sa tendresse n'étaient plus. Un an après il avait cessé de vivre.

Quoique ces trois morts si rapprochées eussent affecté Bertrand d'une manière sensible, elles ne laissèrent pas cependant que de décharger sa poitrine d'un pesant fardeau. Il n'avait pas vécu jusque-là sans quelque appréhension de ce que l'avenir réservait à ses propres enfants. Lui une fois descendu dans la tombe, sauraient-ils conserver Hautefort que vivant il avait eu tant de peine à garder? Plus de craintes aujourd'hui. La postérité de son frère menaçait de

s'éteindre, car l'infortuné Gouffier III n'était pas encore marié lorsqu'il succomba sous les coups du vicomte de Limoges, et le second fils de Constantin, Gouffier IV, jeune homme sans vigueur physique comme sans ambition, semblait trop satisfait de l'héritage inespéré du château des Lastours pour songer à revendiquer la possession d'Hautefort [1].

Mais, pour ne plus venir de dissensions domestiques, le danger n'en existait pas moins, et l'orage politique le grossissait de jour en jour. A la mort de Richard, le Poitou et l'Aquitaine avaient fait retour à la reine Éléonore qui n'en avait jamais abandonné qu'à contre-

1. *Archives du château d'Hautefort.* C'est encore une double erreur du biographe provençal, d'avoir écrit : « Can fo mortz, accorderon se li fill d'EN Bertran ab EN Constanti lor oncle e ab sos filz lor cosins ; » quand il fut mort, les fils de Bertrand se mirent d'accord avec Constantin, leur oncle, et avec ses enfants, leurs cousins). Et cette erreur, reproduite par l'abbé Papon, se trouve également dans l'*Histoire littéraire de la France,* t. XVII, où on lit : « Bertrand de Born fils transigea avec son oncle Constantin, si traîtreusement dépouillé par son père. » C'est Constantin et non Bertrand de Born qui mourut le premier, et par conséquent les fils de ce dernier n'eurent pas à entrer en arrangement avec un oncle qui n'existait plus, ni avec plusieurs cousins, un seul des fils de Constantin ayant survécu à son père, que la mort prématurée de l'aîné conduisit au tombeau avant son frère Bertrand.

cœur le gouvernement à Henri II et à son second fils. A la vue du désordre provoqué dans tout l'Occident par la fin prématurée de Cœur de Lion, Éléonore se hâta d'assurer un protecteur puissant aux habitants des lieux où s'était écoulée son enfance, en faisant hommage de la Guienne à Philippe-Auguste; puis, abreuvée de dégoûts, brisée par l'infortune et succombant sous le poids de ses quatre-vingt-deux ans, elle se retira au monastère de Fontevrault, où quelques mois après ses restes mortels prenaient place dans le même caveau à côté de ceux de son époux et de son fils aîné. L'Aquitaine assista avec une douleur inquiète à l'extinction de la dynastie de ses ducs tant aimés. Privée de sa souveraine, abandonnée du lâche Jean sans Terre, elle entrevit peut-être, dans ces jours de perplexité et d'amertume, l'avantage qui pouvait résulter pour toutes les contrées de l'ancienne Gaule de leur réunion sous un seul et même sceptre, et se donna elle-même au roi de France (1202). En vain Jean sans Terre, réveillé trop tard de sa torpeur, essaya d'empêcher l'accomplissement de cette résolution suprême. Son armée, débarquée en Saintonge, fut vaincue et lui-même obligé de repasser définitivement la Manche : le continent était délivré des Anglais.

Disons-le sans détour : Bertrand de Born ne fut pour rien dans l'accomplissement de cette révolution politique. Il n'avait jamais voulu de la domination française pas plus que de la domination saxonne : son unique désir était de vivre et de mourir Aquitain. Quand il comprit que ce bonheur ne lui était plus permis, il n'attendit pas que le sacrifice fût consommé, et craignant que Philippe-Auguste ne tirât vengeance de son opposition ouverte en lui arrachant l'héritage de ses enfants, il prit résolûment une détermination généreuse. On le vit, comme autrefois le malheureux Hunauld, quitter son bouclier de combat et sa lance redoutable pour ensevelir sa glorieuse vieillesse dans le même cloître où l'avait précédé un de ses enfants. Ainsi devait commencer et finir dans la retraite cette existence orageuse passée au service de toutes les passions humaines, comme si la Providence s'était plu à personnifier dans un seul homme cette grande époque du moyen âge, où tout se mêlait sans se confondre, où tout se heurtait sans se repousser, la haine et l'amour, la guerre criminelle et la guerre sainte, la poésie mondaine et l'hymne religieux, la violence et la prière, l'épée, symbole de justice, et la croix, signe de grâce et de pardon.

Quelques mois après l'événement qui avait privé l'Angleterre d'un roi et l'Europe d'un héros, le troubadour réunissait autour de lui ses deux fils Bertrand et Itier, leur sœur Aymeline et son époux Séguin. Là, le cœur serré, il leur dit avec des larmes dans la voix que Dieu, dans sa miséricorde, ne l'avait pas abandonné, puisqu'il lui permettait de consacrer à son service les derniers jours d'une existence désormais inutile et d'expier dans les austérités de la pénitence les fautes de sa vie coupable; que le regret de les quitter était tempéré par la conviction que ce dernier acte de sa carrière leur serait encore profitable, tout faisant présumer que dans le nouvel ordre de choses le roi de France ne ferait pas retomber sur eux la responsabilité de sa propre conduite. Il signa alors la cession de la belle vicomté d'Hautefort et celle de la terre de Born, remit la première entre les mains de Bertrand son aîné, et donna la seconde à Itier, qui, aussi stupéfait que son frère, avait peine à en croire ses yeux. Puis prenant l'Évangile et l'ouvrant devant eux : « Jurez-moi, mes enfants, leur dit-il d'une voix vibrante d'émotion, jurez-moi sur ces pages sacrées de rester constamment unis comme je vous ai vus jusqu'à ce jour. Cette assurance suffira

pour adoucir le sacrifice que je m'impose en me séparant de vous. » Bertrand et Itier, la main sur l'Évangile, le jurèrent, puis les larmes aux yeux tombèrent dans les bras l'un de l'autre ; et leur père les pressa sur son cœur avec amour, heureux de ces transports qui formaient un si beau contraste avec un des plus tristes épisodes de sa propre vie.

Le lendemain, le monastère de Dalon ouvrait ses portes à celui qui, après avoir passé ses plus jeunes années dans ces corridors sombres, était resté constamment le bienfaiteur de la maison de Dieu. C'est dans cette retraite qu'il avait appris à vivre : c'est dans cette retraite qu'il allait apprendre à mourir. Le froc de bure remplaça sa cuirasse, une corde grossière son baudrier étincelant. Dès ce moment l'on vit cet homme de fer qu'aucune puissance humaine n'avait pu vaincre, qu'aucun roi de la terre n'avait pu plier, courber patiemment la tête sous le joug d'une discipline austère et rude, montrer une obéissance absolue à un pauvre moine son supérieur et rester, sans se plaindre, confiné des mois entiers dans une étroite cellule, lui, accoutumé à lancer son coursier rapide des rives de la Loire aux bords de la Garonne, de l'Océan aux Cévennes. Et cependant il se

trouvait heureux au milieu d'une vie si monotone; la paix descendant dans son âme l'avait inondée d'une joie inconnue, et c'est en bénissant Dieu de lui avoir ménagé un moyen de revenir à lui, qu'il s'éteignit de vieillesse. La froide pierre couvrit son cadavre, et sur cette pierre aucun monument propre à le distinguer du dernier cénobite, propre à rappeler au visiteur ému qu'il foulait la dépouille mortelle de celui qui avait tenu suspendu à ses lèvres les peuples et les rois. Ce nom qui avait fait tant de bruit dans l'Occident n'eut plus que le silence en partage, silence triste et éloquent qui montre comment sur le seuil de l'éternité toutes les grandeurs, toutes les célébrités humaines s'évanouissent devant celui qui seul est grand. Les voûtes de l'ancienne abbaye de Dalon interrogées sont restées muettes au nom de Bertrand de Born, et aujourd'hui l'historien est réduit à des conjectures sur l'époque précise de la mort de l'illustre troubadour. Une seule découverte nous est acquise, c'est celle d'un ancien obituaire où est mentionnée la fondation d'un cierge pour l'anniversaire de sa sépulture[1]. Cette fondation, qui porte la date de 1215, indi-

1. C'était sans doute une fondation faite par Bertrand de Born lui-

que clairement que le célèbre châtelain d'Hautefort n'était plus à cette époque; tout nous porte à croire qu'il dût s'éteindre vers l'année 1210, après avoir fourni une carrière de soixante-six ans.

En embrassant par la pensée la vie entière de Bertrand de Born; en étudiant son acharnement contre la domination anglaise en 1172, 1183, 1189; en le voyant plus tard encore, malgré son amitié pour Richard, susciter à cette même domination anglaise

même, et que l'on exécutait d'après une clause de son testament. « Sub anno 1215, octava candela in sepulchro (sancti Martialis) ponitur pro Bertrando de Born. Cera tres solidos empta est.»

(*Chronique de Bernard Itier.*)

Du reste, Bertrand de Born n'avait pas attendu à sa dernière heure pour s'assurer les secours spirituels que l'Église accorde à ses enfants. Par un acte daté de 1178, il avait fait don de plusieurs terres à l'abbaye de Dalon, pour que le service funèbre annuel, fondé d'abord pour le repos de l'âme de son père, fût, à dater de sa propre mort, célébré pour lui-même à perpétuité, le jour de son anniversaire. « Bertrandus de Born solus relinquo in manu Johannis abbatis quodquod habebam in possessionibus fratrum Dalonis, et do meam bordariam de las Ruas ut celebrent in octava apostolorum Petri et Pauli annuatim anniversarium patris mei usque ad obitum meum ut deinceps pro me celebrabunt. Anno 1178. Testes Guido de Bocinac, Bernardus de Linzac, Helias del Domno, Geraldus Ademar.» (*Cartul. de l'abbaye de Dalon.* — Manuscrits de Gaignière, 200e volume.)

des embarras sérieux et des guerres continuelles, on ne peut s'empêcher de faire une réflexion : c'est que, pendant le cours de sa longue existence, Bertrand de Born s'est attaché à ne lui laisser ni paix ni trêve, l'a constamment affaiblie par les plus rudes attaques, et l'empêchant ainsi de prendre racine dans le pays, a facilité, sans le vouloir, l'œuvre de reconstruction entreprise par Philippe-Auguste. Si l'on s'étonne qu'après cela il ait laissé échapper l'occasion la plus favorable de l'anéantir, en résistant à la révolte des Aquitains pendant la croisade et la captivité de Richard Cœur de Lion, nous dirons qu'au sentiment religieux, qui faisait alors de tout homme de cœur un défenseur solidaire des intérêts des croisés, se joignait la crainte d'une domination plus voisine et partant plus dangereuse, celle du roi de France. Que le patriotisme ait aveuglé sa belle intelligence au point de l'empêcher de comprendre le grand problème de l'unité nationale; qu'il n'ait pas vu que la gloire, la force et le bonheur de toutes les populations comprises entre le Rhin, les Alpes et l'Océan dépendaient de leur réunion sous un sceptre unique et puissant, et que c'était se montrer véritablement ami de son pays que de la provoquer;

il n'en est pas moins vrai que sa pensée constante d'assurer l'indépendance de l'Aquitaine a eu pour effet certain, immédiat, l'expulsion des Anglais, et a marqué la fin de la première période de leur occupation. Précurseur de Bertrand Duguesclin et de Jeanne Darc[1], sans avoir eu comme eux la conscience claire de sa mission, il a été, comme ces deux âmes patriotiques, l'instrument de la volonté divine pour l'expulsion de la race anglo-saxonne ; et c'est à ce titre que la cellule de Dalon mérite une place dans nos souvenirs pieux à côté du cercueil de Châteauneuf-Randon et du bûcher de Rouen. Chose singulière et frappante! A trois époques de notre histoire, une partie considérable de notre pays a subi le joug de l'oppression étrangère, et à trois époques de notre histoire trois cœurs français se sont trouvés qui, pour briser ce joug odieux, ont accompli ce que personne n'avait

1. Jeanne Darc et non pas *d'Arc*. Cette dernière orthographe, où la particule se trouve précéder le nom de famille, nous paraît un contresens, quoiqu'elle soit la plus suivie. La pucelle d'Orléans n'était pas noble, pas plus que Vincent Depaul, né comme elle dans la cabane d'un paysan, et dont, nous ne savons pourquoi, on a aussi la mauvaise habitude de défigurer le nom patronymique, en l'écrivant en deux mots, *de Paul*.

tenté avec succès avant eux et sans eux. Le divorce d'Éléonore avec Louis VII, l'avénement des Valois, la démence de Charles VI, attirèrent successivement sur notre beau pays cette calamité. Mais à côté du mal la Providence plaça le remède : à chacune de ces périodes néfastes elle suscita un libérateur : *à son approche elle mit les rois en fuite, elle brisa les portes d'airain.* Bertrand de Born, Duguesclin, Jeanne Darc, voilà les instruments au moyen desquels le Dieu des armées se plût à tirer de l'abîme la nation de Clovis; voilà les trois grandes figures qu'à des degrés différents tout Français doit porter avec amour gravées dans le sanctuaire de son cœur, que le père doit, de bonne heure, apprendre à bénir à ses enfants. Le premier, à la fois poëte et guerrier, possède le double talent de chanter et de se battre, comme si ce n'était pas trop des deux puissances réunies de la parole et de l'épée pour empêcher l'effet d'une première surprise. Plus tard, quand la délivrance elle-même eût dessillé les yeux et révélé aux plus indifférents l'énormité du danger couru, un simple guerrier, mais un guerrier sans peur et sans reproche, suffit pour mettre fin à une nouvelle servitude. Enfin, lorsqu'une troisième épreuve eut mis la France à deux doigts de sa

perte, ce fut le bras d'une vierge timide qu'il plut à Dieu de choisir, pour prouver de la manière la plus éclatante aux fils aînés de l'Église que la force du Très-Haut était leur seule égide, et, peut-être aussi, selon l'expression d'un poëte[1],

Pour apprendre aux Anglais, qu'il voulait terrasser,
Que la France jamais ne périt tout entière;
Que, son dernier vengeur fut-il dans la poussière,
Les femmes au besoin pourraient les en chasser.

1. Casimir Delavigne, *Messéniennes.*

APPENDICE

LE CHATEAU D'HAUTEFORT

APRÈS LA MORT DE BERTRAND DE BORN

A peine le cloître de Dalon s'était-il refermé sur le guerrier-poëte que son fils, Bertrand de Born II, voulant dissiper les préventions du roi de France et s'assurer la tranquille possession de la belle vicomté que venait de lui céder son père, se hâta de se rendre auprès de Philippe-Auguste avec Archambaud Ier, comte de Périgord. Il trouva le roi à Nemours, et là il lui rendit l'hommage direct auquel Jean sans Terre ne pouvait plus prétendre depuis la perte de ses provinces continentales. Le monarque français reçut l'hommage des deux barons Aquitains en 1212, et, par lettres patentes délivrées à Nemours même, il s'engagea à ne jamais mettre hors de sa main ni leurs personnes, ni le comté de Périgord, ni la forteresse d'Hautefort, c'est-à-dire de ne jamais abandonner la mouvance. Cet acte liait désormais la destinée de la famille de

Born à celle des rois de France. Un événement de la plus haute importance le montra bientôt. En 1214, une ligue formidable du roi d'Angleterre, de l'empereur d'Allemagne et du comte de Flandre ayant menacé la monarchie, Philippe-Auguste fit appel à tous ses vassaux ; les nouveaux comme les anciens accoururent. Le fils de l'illustre Bertrand de Born fut un des premiers à répondre au signal, et un des premiers aussi à succomber aux côtés de son roi, en pleine victoire, à la glorieuse journée de Bouvines. Héritier du talent poétique de son père, ce jeune seigneur avait composé comme lui plusieurs sirventes, dont un, le seul qui nous soit parvenu, est dirigé contre Jean sans Terre. Son fils, Itier de Born III, réunit les deux seigneuries de Born et d'Hautefort, en épousant sa cousine germaine Marie de Born, fille d'Itier II. C'est depuis cette époque que le château de Born abandonné dépérit insensiblement jusqu'à ce qu'il ne fut plus qu'un amas de pierres sans nom cachées dans les profondeurs d'une sombre forêt.

La descendance masculine du troubadour s'arrête ici. La mort prématurée de Bertrand de Born III, fils d'Itier et de Marie de Born, fit passer son brillant héritage à sa sœur Marguerite qui le transmit à la mai-

son de Faye par son mariage avec Aymar de Faye, sire de Thenon (1250). La maison de Faye prit le nom de Born et conserva Hautefort pendant plus de cent trente ans. Mais en 1384, la postérité masculine s'éteignit de nouveau dans la personne de Bertrand de Born V, que ses brillants services, dans les guerres contre les Anglais, avaient rendu cher aux rois Jean le Bon, Charles V et Charles VI. Sa fille, Marthe de Born, ayant eu la douleur de voir la forteresse d'Hautefort tomber au pouvoir des Anglais, en 1388, emprunta pour la racheter deux mille écus d'or à son cousin Hélie de Gontaut, de la maison de Badefol, branche cadette des Gontaut de Biron, et l'épousa ensuite par reconnaissance.

Cette nouvelle famille produisit de nombreuses illustrations parmi lesquelles il nous suffira de signaler :

François d'Hautefort, gentilhomme de la chambre du roi de France Henri III, qui obtint d'Henri IV, en 1594, en considération de ses services et de sa fidélité, des lettres d'abolition et de pardon, touchant la conduite de son oncle Edme d'Hautefort, dont il était l'héritier universel. Edme avait pris parti pour la Ligue contre Henri de Navarre et avait été tué, en 1589,

dans les rangs des ligueurs, au siége de Pontoise qu'il défendait pour le duc de Mayenne. Ce ne fut pas là la seule faveur que François d'Hautefort reçut de la nouvelle dynastie. Louis XIII érigea la vicomté d'Hautefort en marquisat par lettres données à Nantes au mois d'août 1614. François mourut en 1640, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, après avoir servi sous cinq rois ;

La célèbre et vertueuse mademoiselle d'Hautefort, qui, d'abord fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, devint ensuite sa dame d'atours, son amie et sa confidente dévouée, et épousa, en 1648, Charles de Schomberg, maréchal de France, gouverneur du Languedoc ;

Jacques-François d'Hautefort, son frère, lieutenant-général des armées du roi, premier écuyer de la reine, qui fit reconstruire, en 1661, le château d'Hautefort, dans le style où on le voit aujourd'hui, remplaçant l'ancien donjon avec son enceinte triangulaire par deux pavillons carrés et deux grosses tours rondes de l'aspect le plus imposant. Ce fut lui encore qui fonda le bel hôpital d'Hautefort, et qui fit don d'un capital suffisant pour y nourrir et entretenir *trente-trois pauvres* (*onze vieillards, onze jeunes garçons et onze jeunes filles ou*

femmes), en l'honneur des trente-trois années que le divin Sauveur a passées sur la terre;

Louis-Charles d'Hautefort, neveu du précédent, qui, après avoir servi comme volontaire aux siéges d'Aire, de Maëstrich, de Valenciennes, de Cambrai, de Gand et d'Ypres, fut nommé successivement colonel, maréchal-de-camp et lieutenant général des armées du roi, se distingua en cette dernière qualité au siége de Brissac et contribua puissamment au gain de la bataille de Spire; mais c'est surtout au siége de Landau qu'il se couvrit de gloire. C'était en 1704. Les Français assiégeaient la place, et les Impériaux étaient accourus pour la délivrer. Le marquis d'Hautefort avait en face de lui la droite des ennemis composée de sept bataillons d'élite. Ne consultant que son courage, il exécute à la tête du régiment du roi une charge furieuse, et peu de temps après, la colonne ennemie enfoncée, renversée, était en pleine déroute, et Landau ouvrait ses portes. L'année suivante, l'illustre général fit la campagne de Flandre, servit sous le maréchal de Boufflers pendant le siége de Lille, où il fut dangereusement blessé, reçut en 1709 le commandement de Tournay, dont il soutint le siége contre les alliés, et ne capitula qu'après avoir épuisé toutes ses ressources,

INST. EDUCAÇÃO-TAYLOR

et employé, pour résister plus longtemps, jusqu'à sa vaisselle d'argent, dont il fit frapper des pièces de monnaie. Il mourut à Paris de ses blessures, au moment où ses brillants faits d'armes allaient lui mériter le bâton de maréchal de France;

Enfin, Emmanuel-Dieudonné, qui, après s'être distingué en 1734 comme brigadier général à la bataille de Parme, où il eut la main percée d'un coup de feu, fut nommé, en 1740, ambassadeur de France auprès de l'empereur d'Allemagne et fit une si grande sensation à Vienne, par le luxe de sa maison, la magnificence et le nombre de ses équipages, que l'aristocratie allemande en a conservé jusqu'à ce jour le souvenir.

La tourmente révolutionnaire, qui fit tant de ruines, s'abattit sur la tête de son petit-fils Abraham-Frédéric, qui périt sur l'échafaud, le 7 juillet 1794, avec son épouse, fille de Jean-Louis d'Hautefort, comte de Vaudre, baron de Marquessac. Le splendide manoir, privé de ses maîtres, ne pouvait manquer d'attirer l'attention des fougueux démolisseurs de l'époque; mais l'indignation des habitants du bourg fit justice de leurs projets vandales. La municipalité d'Excideuil s'étant portée en force à Hautefort pour procéder à l'œuvre de destruction, les habitants prirent les armes,

firent fondre tous leurs ustensiles de cuivre pour faire des boulets, et braquèrent sur la garde nationale d'Excideuil cinq canons qui garnissaient la terrasse du château[1]. Des démonstrations si énergiques arrêtèrent l'élan des sans-culottes, qui se retirèrent sans avoir accompli leur dessein. Néanmoins, pour préserver d'une nouvelle attaque ce beau monument, orgueil de la localité, on le transforma en prison pendant toute la durée du règne de la Terreur.

En 1818, Charlotte-Laure d'Hautefort, petite-fille et unique héritière du vicomte Abraham-Frédéric, porta le château et la terre d'Hautefort dans la maison de Damas, par son mariage avec le baron de Damas, qui a joué un rôle considérable sous la Restauration comme lieutenant général, pair de France, ministre de la guerre et des affaires étrangères, et qui s'est éteint en 1862, chargé d'ans et de vertus, après la perte d'un fils aimé, Albéric de Damas, tué glorieusement sous les murs de Pékin. Le château de Bertrand de Born est aujourd'hui la propriété du comte Maxence de Damas qui, par des embellissements d'une

1. Nous tenons ces détails d'un témoin oculaire, dont le père joua un rôle très-énergique dans cette circonstance.

splendeur remarquable, a fait de l'ancienne demeure féodale une véritable résidence princière, et qui, fidèle aux traditions de ses nobles ancêtres, se montre le bienfaiteur de la contrée dont son aïeul maternel fut le héros.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. V

Lettre adressée à l'auteur en réponse à l'envoi du prospectus de l'histoire de Bertrand de Born. XI

INTRODUCTION

Situation politique de la France au douzième siècle. — Coup d'œil sur les provinces méridionales. — Aquitaine, Limousin, Périgord, Quercy. — Première insurrection des seigneurs du Midi contre la domination anglaise 1

CHAPITRE PREMIER

Les sires de Born et d'Hautefort. — Gouffier le Grand et le Lion. —Alliance des deux familles de Born et de Lastours. — Naissance de Bertrand et de Constantin de Born. — Mort prématurée de leur mère. — Le jeune Bertrand au monas-

tère de Dalon, puis à la cour d'un seigneur du Poitou. — Mariage de Constantin avec Agnès de Lastours, héritière d'Hautefort. — Mort du chevalier Itier de Born. 19

CHAPITRE II

Bertrand de Born se met à voyager : il visite Bordeaux, et devient, au palais de l'Ombrière, le commensal d'Éléonore, le chevalier d'Hélène, l'ami de Henri et de Richard. — Mariage de la princesse d'Angleterre. — Épisode du jour des fiançailles. — Mariage de Bertrand de Born avec Hermengarde-Raymonde. — Les quatre enfants du troubadour, Bertrand, Itier, Constantin et Aymeline de Born. — Poussé à bout par son frère, Bertrand se résout à le déposséder du château d'Hautefort. — Attaque nocturne. — Fuite de Constantin. — Hautefort, pris par Bertrand, repris par Adhémar et Talleyrand au nom de Constantin, est assiégé de nouveau par Bertrand après le départ des deux barons. — Des amis communs ménagent un accord entre les deux frères, qui conviennent d'habiter conjointement le château. 41

CHAPITRE III

Insurrection des barons aquitains contre la domination anglaise. — Henri II, maître de la révolte, partage le gouvernement avec ses trois fils. — Éléonore, délaissée par son

époux, pousse ces derniers à la rébellion contre leur père. — Bertrand de Born, sur le refus de son frère Constantin de prendre part à la conjuration, le force à lui vendre la moitié d'Hautefort et à sortir du château. — Insurrection comprimée par Henri II en Touraine, en Écosse, en Normandie. — Défaite de Bertrand de Born et de Richard Cœur de Lion en Poitou. — Les princes anglais, à l'insu des barons, font la paix avec leur père. 65

CHAPITRE IV

Richard, chargé par son père de soumettre les barons rebelles, arrive avec lui devant Hautefort. — Bertrand de Born, fait prisonnier, est conduit à Henri II, qui lui pardonne et lui remet le château. — Mais Richard, prenant le parti de Constantin, reparaît à l'improviste devant Hautefort, dont la famine l'oblige à lever le siége.—Bertrand de Born, pour se venger, arme Henri et Geoffroy contre Richard, et soulève par un sirvente les barons et les communes du Périgord. . 81

CHAPITRE V

Habile expédient de Richard pour échapper au danger qui le menace. — Défection de Henri le Jeune. — Deuxième siége d'Hautefort par Richard. — Dévouement héroïque de Bertrand. — Satire sanglante du troubadour contre l'aîné des

princes anglais. — Nouvelle ligue de Henri le Jeune, de Geoffroy et de Bertrand de Born contre Richard, au secours duquel vient Henri II. — Combats autour de Limoges. — Retraite du roi d'Angleterre 99

CHAPITRE VI

Les bandes incendiaires des Paillers réclament impérieusement le prix de leurs services. — Henri le Jeune, pour satisfaire leurs exigences, pille les monastères de Saint-Martial de Limoges, de Grammont et de Rocamadour. — Maladie et mort de ce prince à Martel, en Quercy. Bertrand de Born et Adhémar accompagnent jusqu'à Uzerche sa dépouille mortelle. — Douleur du roi d'Angleterre. — Soumission générale des rebelles. — Bertrand de Born, assiégé et pris dans Hautefort, est conduit à Henri II. — Scène touchante. — Henri II pardonne au troubadour en mémoire de son fils 117

CHAPITRE VII

Bertrand de Born relève ses murailles. — Hautefort devient le rendez-vous de la noblesse d'Aquitaine. — Le troisième fils de Bertrand de Born, Constantin, prend l'habit religieux au monastère de Dalon. — Aymeline de Born : son mariage avec Seguin II de Lastours. — Jalousie de Constantin : il s'unit à Mercaders, chef des Brabançons, pour ravager le

pays. — Ligue faite contre lui par Bertrand de Born, Seguin II, son gendre, et les seigneurs de Lastours, de Ségur, de Comborn et de Limoges. — Extermination des pillards. — A la suite de ces excès, Seguin II et Gérard de Lastours refusent l'hommage à Gouffier, fils d'Olivier, qui, soutenu par Constantin, son beau-frère, les y contraint par la force. — Mort de la vicomtesse Hermengarde de Born 149

CHAPITRE VIII

Bertrand de Born profite du mécontentement de Richard Cœur de Lion pour l'exciter une troisième fois à la révolte contre son père. — Ligue des barons aquitains et de Philippe-Auguste contre Henri II. — L'orme des conférences. — Nouvelles hostilités. — Bertrand de Born fait entrer Jean sans Terre dans la conjuration. — Échecs d'Henri II au Mans, à Amboise et à Tours. — Le roi d'Angleterre aux abois signe la paix à Azaï-sur-le-Cher. — La révélation de la trahison de son fils Jean, complice de la révolte, lui porte un coup mortel. — Appréciation du rôle joué par Bertrand de Born dans ces tragiques événements. — Réfutation d'un passage de Dante . . 163

CHAPITRE IX

Bertrand de Born suspend son épée de combat et recommence la vie oisive de château. — Son second mariage. — Ses fré-

quentes visites au château de Montignac. — Maënz de Talleyrand choisit Bertrand pour son chevalier. — Passe-temps divers du troubadour, de la vicomtesse et de Talleyrand 179

CHAPITRE X

Jalousie de Maënz : sa rupture avec Bertrand de Born. — Vains efforts de celui-ci pour recouvrer ses bonnes grâces. — Il va offrir ses services à la vicomtesse Tibors de Montausier, qui les refuse et vient à Montignac réconcilier les deux amis. — Voyage de Maënz, de Tibors et de Bertrand à Montausier, par Turenne, Rocamadour et Uxellodunum. — Émotion de Bertrand de Born à la vue du sanctuaire qu'il a autrefois profané, et de la cité tombée la dernière avec la liberté de la Gaule. 191

CHAPITRE XI

Bertrand apprend à Montausier qu'une rupture est imminente entre les rois de France et d'Angleterre. — Il quitte le rôle de chevalier et redevient homme d'armes. — Combat de Niort. — Trahison des Champenois. — Paix due à l'intervention du clergé. — Bertrand de Born excite Richard à la rompre. — La lutte s'annonce terrible, quand tout à coup les deux adversaires prennent la croix. — Sirvente de Bertrand

de Born sur la guerre sainte. — Appréciation du génie poétique du troubadour 209

CHAPITRE XII

Pourquoi Bertrand de Born ne partit-il point pour la troisième croisade? — Ses deux fils Bertrand et Itier armés chevaliers au Puy-Sainte-Marie. — Grande fête à leur arrivée au château d'Hautefort. — Donations faites à l'abbaye de Dalon. — Mort de la vicomtesse Philippa de Born. — Captivité de Richard Cœur de Lion. — Bertrand de Born se constitue le gardien vigilant de ses provinces continentales. — Dévouement infatigable d'Éléonore de Guienne, qui parcourt toutes les provinces en quêtant pour la rançon de son fils. — La reine d'Angleterre au château d'Hautefort. — Scène pénible. — Délivrance du roi Richard 231

CHAPITRE XIII

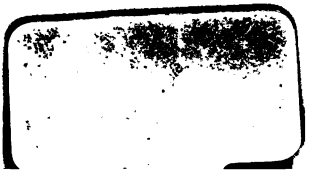
Hostilités entre les rois de France et d'Angleterre, provoquées par deux sirventes de Bertrand de Born. — Médiation du pape Innocent III, suivie de la paix. — Attaque déloyale de Richard contre le château de Peyril en Quercy. — Massacre de Fortuné de Gourdon et de sa famille. — Bertrand de Gourdon venge son père et ses frères, en perçant Richard d'une flèche, au siége de Chalus. 253

CHAPITRE XIV

Désordres qui suivent la mort de Richard Cœur de Lion. — Gouffier III, neveu de Bertrand de Born, tué en duel par Gui III, vicomte de Limoges. — Douleur et mort d'Agnès de Lastours, suivie de celle de Constantin de Born. — Mort de la reine Éléonore : la Guienne se donne au roi de France, contrairement au désir de Bertrand de Born. — Défaite du roi d'Angleterre en Saintonge : le continent délivré des Anglais. — Cession faite par Bertrand de Born de ses terres à ses deux fils, Bertrand et Itier. — L'illustre troubadour prend l'habit religieux, et meurt au monastère de Dalon. — Appréciation de sa vie politique. — Bertrand de Born considéré comme le précurseur de Duguesclin et de Jeannne Darc . . 267

APPENDICE

Le chateau d'Hautefort après la mort de Bertrand de Born 285

PARIS. — IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46.

67680881